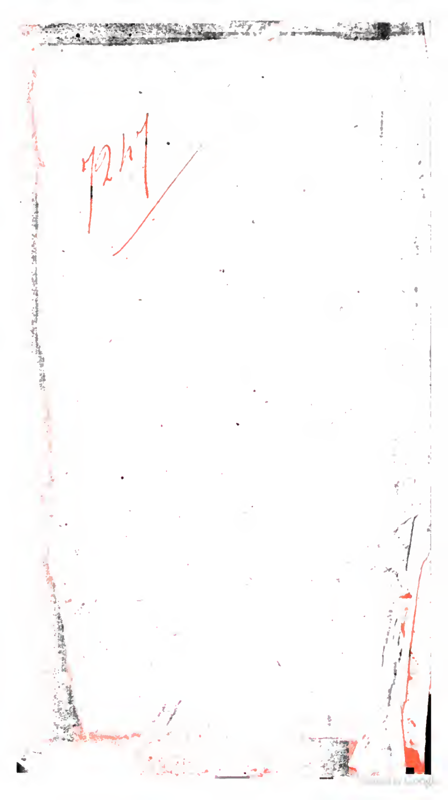


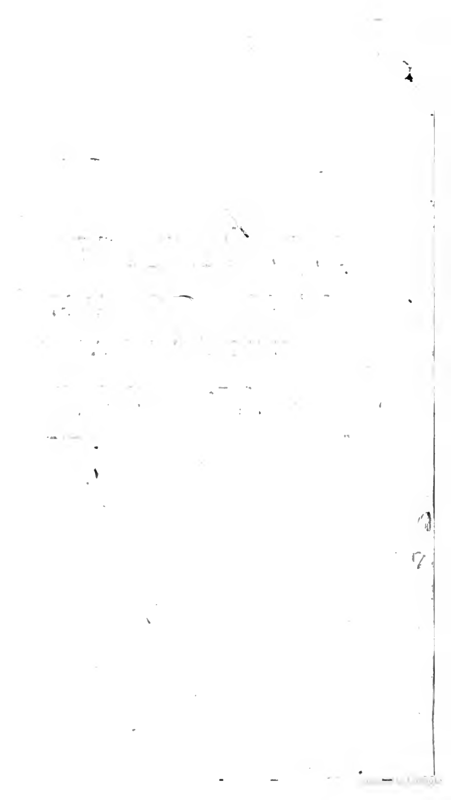


ELÉMENS

D'HISTOIRE

GENÉRALE.

TOME NEUVIEME.



ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE MODERNE.

Par M. l'Abbé MILLOT, de l'Académie Françoise, & des Académies de Lyon & de Nancy.

TOME NEUVIEME.

NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE



A PARIS,
Chez DURAND neveu, Libraire, rue Galande, à la Sageſſe.

M. DCC. LXXXVIII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE DU LIVRE SECOND DE L'ÉPOQUE DE LOUIS XIV.

CHAPITRE IV.

Pendant la paix, Louis XIV se fait haïr des puissances. — Vienne assiégée par les Turcs. — Gênes bombardée & soumise. — Mort de Colbert. — Réflexions sur son ministere.

Vainqueur des ennemis qu'il s'étoit faits par ses entreprises ; pacificateur de l'Europe, à qui il avoit imposé la loi ; maître de la Franche-

1680. Louis n'use pas sagement de sa fortune.

Comté & d'une grande partie de la Flandre, ajoutées à son royaume ; décoré du surnom de Grand, que lui donnoit ou la flatterie ou l'admiration des François ; si Louis XIV avoit été aussi sage que grand, il auroit usé de sa puissance en prince modéré, en pere de son peuple, & en arbitre équitable des nations étrangeres. Mais l'ivresse de la fortune & de la grandeur va le porter encore à de violentes démarches, qui, redoublant la haine de ses voisins, feront tôt ou tard une source de calamités publiques. J'insiste sur les fautes de ce monarque célébre, parce quelles fournissent d'importantes leçons de sagesse.

Chambres de Metz & de Brisac.

Plusieurs domaines, autrefois dépendans des Trois-Evêchés & de l'Alsace, étoient depuis long-tems possédés par différens princes d'Allemagne. On veut les réunir à la couronne. On établit pour cela deux chambres, l'une à Metz, l'autre à Brisac. Ces tribunaux prononcent les réunions, & le roi se fait ainsi justice à soi-même. Le parlement de Besançon réunit Montbelliard, comme fief de la Franche-Comté.

Strasbourg assujetti.

On exécute l'année suivante une entreprise plus hardie. Strasbourg étoit libre encore ; ville très-puissante, dont le pont sur le Rhin ouvroit l'entrée du

royaume. Louvois avoit fort à cœur de l'assujettir. En même tems qu'il emploie auprès des magistrats, ou l'argent, ou la terreur, il fait avancer vingt mille hommes, qui décident le succès de la négociation. Le traité est aussi tôt conclu. Strasbourg capitule & conserve ses privilèges. Vauban qui fortifioit une infinité de places, épuisa son art dans celle-ci. Et certainement il falloit de bonnes précautions pour soumettre au joug un peuple courageux, extrêmement jaloux de sa liberté. (1681.)

Ces conquêtes en pleine paix, ces confiscations sur des souverains, ne pouvoient manquer de répandre la défiance & les alarmes. Déja l'empereur, le roi de Suede, & quelques autres princes s'efforçoient d'armer le corps germanique. Si l'électeur de Brandebourg, devenu plus puissant par l'acquisition récente de Magdebourg, n'avoit soutenu alors les intérêts de la France, la guerre se rallumoit. Mouvemens contre la France.

On devoit discuter l'affaire des réunions dans un congrès qui se tenoit à Francfort : les plénipotentiaires de Louis XIV y présenterent un mémoire en françois. On disputa beaucoup sur l'usage qu'ils faisoient de cette langue. On disputa sur le titre d'excellence, que les Congrès où l'on dispute sur des minuties.

électeurs refusoient aux ministres des princes de l'empire. On disputa sur le droit de conférer séparément, que les princes contestoient aux électeurs. Ces vaines disputes, regardées alors comme importantes, firent oublier les réunions. Le congrès se rompit ; & l'affaire fut renvoyée à la diete de Ratisbonne.

L'empereur Léopold forme une ligue.

Dans cette diete tenue en 1682, on propose de lever des troupes pour maintenir les anciens traités. Les cercles du Haut-Rhin, de Souabe, de Franconie, forment à Luxembourg une ligue avec l'empereur ; & le roi de Suede, les électeurs de Saxe & de Baviere, les ducs de Lunebourg, le landgrave de Hesse-Cassel y accedent bientôt après. Ainsi Léopold remuoit l'empire contre la France, non par une autorité absolue, comme ses ancêtres, mais en exagérant les forces & le despotisme de Louis. Cependant on n'osoit encore prendre les armes, & l'empereur lui-même étoit menacé de voir ses états héréditaires entre les mains des Musulmans.

Révolte des Hongrois. Teckéli attire les Turcs.

La Hongrie, dont la cour de Vienne attaquoit souvent les privileges, s'étoit de nouveau révoltée. Le comte de Teckéli, chef des rebelles, eut recours aux Turcs, & se mit sous leur protection. Mahomet V régnoit alors. Il avoit en-

levé Candie aux Vénitiens ; l'Ukraine, la Podolie, la Volhinie & Kaminiek aux Polonois. Il leva une armée de deux cents mille hommes contre la maison d'Autriche. Rien n'arrêta les progrès des Turcs, & Vienne fut assiégée. C'étoit une entreprise imprudente, comme Teckéli le représenta inutilement : car il auroit bientôt fallu ou évacuer la conquête, ou combattre l'Europe entiere.

Si le grand-visir Cuprogli eût encore vécu, cette capitale auroit succombé. L'empereur fuyoit à Passau ; le comte de Stahremberg, gouverneur de la ville, n'avoit qu'une garnison de dix mille hommes ; les bourgeois & les écoliers suppléoient foiblement au défaut de troupes. Mais le grand-visir Cara-Mustapha, mou, voluptueux, ignorant, ne pressa point les opérations, ne donna point d'assaut général ; voulant peut-être se réserver, ainsi qu'on l'a cru, les trésors qu'il imaginoit accumulés par les empereurs. Jean Sobieski, roi de Pologne, arrive avec son armée. Celle de l'empire se joint à lui. On attaque les retranchemens des Turcs. Saisis d'une terreur panique, ils font à peine quelque résistance, ils laissent tout aux vainqueurs.

1683. Siége de Vienne.

Sobieski la sauve.

Croiroit-on que Léopold, de retour

On veut

l'assujetit à l'étiquette

à Vienne, voulut soumettre au cérémonial humiliant de sa cour ce roi de Pologne, qui venoit de le sauver? Sobieski refusa fiérement; & ce fut pour lui une espece de nouveau triomphe, que d'être dispensé de l'étiquette. La cour impériale a maintenant d'autres idées de grandeur : tout éprouve l'influence de la raison.

Bombardement de Luxembourg par les François.

Avant l'irruption du Turc en Autriche, Louis XIV faisoit bloquer Luxembourg : il prétendoit que le comté d'Alost lui appartenoit par le traité de Nimegue, & il soutenoit ses prétentions par la voie des armes. Il suspendit un an les hostilités, afin que l'Espagne pût secourir l'empereur dans cet extrême péril. Mais le péril duroit encore, quand il les recommença. Les François s'emparent de Courtrai & de Dixmude; bombardent Luxembourg, le prennent enfin. On négocie, car il n'est pas possible de

Treve de vingt ans.

résister. On conclut une treve de vingt ans. L'Espagne cede Luxembourg; l'empire abandonne, jusqu'au terme de la treve, Strasbourg, le fort de Kelh, & une partie des réunions faites par les chambres de Metz & de Brisac. La nécessité faisoit la loi : on attendoit l'occasion de s'en affranchir; elle se présentera bientôt.

Par-tout éclate la puissance terrible de Louis XIV. Sa marine augmentoit prodigieusement. Les ports de Dunkerque, de Toulon, de Brest, de Rochefort, étoient admirables, soit par leur construction, soit par les forces qu'ils renfermoient. Plus de cent vaisseaux de ligne pouvoient porter au loin l'épouvante. Des escadres s'exerçoient contre les pirates d'Afrique. Les galiotes à bombes, qu'un François venoit d'inventer, foudroyerent Alger en 1681, & une seconde fois en 1684. Alger, Tunis, Tripoli, s'humilierent sous ce fléau destructeur, & envoyerent demander grace. Marine de Louis XIV Bombardemens en Afrique.

Gênes fut écrasée & humiliée comme les corsaires. On lui fit un crime de leur avoir vendu de la poudre, & d'avoir construit quelques galeres pour l'Espagne. Elle essuya le bombardement; elle vit réduire en cendres une partie de ses palais. Il fallut que le doge & quatre des principaux sénateurs vinssent implorer la clémence du roi. Chacun sait la réponse du doge Impériali, quand un ministre lui demanda ce qu'il trouvoit de plus surprenant à Versailles : *c'est de m'y voir.* Les politesses du fier monarque étoient une foible consolation de ses rigueurs. Selon la loi de Gênes, un doge perd sa dignité, quand il s'absente de la ville; Gênes bombardée sans trop de raison. Le doge à Versailles.

on avoit été contraint de déroger à cette loi. (1685.)

Ambassade de Siam.

Une ambassade du roi de Siam, reçue depuis peu, sembloit ajouter du lustre au regne de Louis XIV. Ce n'étoit pourtant que le fruit des intrigues d'un Grec, de la naissance la plus obscure, nommé Constance, devenu le ministre de ce despote indien, & qui pensoit à le détrôner. Les ambassadeurs donnerent à entendre que leur maître n'étoit pas éloigné du christianisme; qu'il se proposoit de faire un traité de commerce avec les François, nouvellement établis sur la côte de Coromandel; & qu'il les préféroit aux autres Européens connus dans les Indes. Le roi de France aimoit trop tout ce qui avoit de l'éclat, pour ne pas saisir une occasion si flatteuse. Il envoya deux ambassadeurs à Siam, dont l'un fut le célebre abbé de Choisi, accompagnés de six jésuites. Il y envoya ensuite quelques troupes. Constance fut massacré comme un traître; les François tués ou chassés par les Siamois: c'est à quoi aboutirent les dépenses qu'occasionna cette singuliere ambassade, dont les missionnaires sur-tout attendoient les plus grands fruits.

Vaines démarches à ce sujet.

Colbert mort en 1683; grande perte.

Colbert étoit mort en 1683, » homme mémorable à jamais, dit le pré-

» fident Hénault : ses soins étoient par-
» tagés entre l'économie & la prodiga-
» lité ; il économisoit dans son cabinet,
» par l'esprit d'ordre qui le caractérisoit,
» ce qu'il étoit obligé de prodiguer aux
» yeux de l'Europe, tant pour la gloire
» de son maître, que par la nécessité
» de lui obéir ; esprit sage, & n'ayant
» pas les écarts du génie. » La perte de ce ministre est un événement remarquable. Le roi lui devoit en grande partie les prospérités de son regne. Sans lui, comment eût-il exécuté de si grandes choses ? triomphé de tant d'ennemis ? & élevé tout à la fois tant de superbes monumens ? La suite prouvera combien tout dépendoit de la bonne administration des finances. Comme le sang dans le corps humain, elles faisoient la vie de l'état.

Les dépenses l'avoient réduit à des tristes expédiens.

On sentoit déja ce que produit le gout immodéré d'un monarque pour le faste, les vaines dépenses, les plaisirs ruineux, & pour la guerre plus ruineuse encore. Les revenus ordinaires étoient de cent dix-sept millions, à vingt-sept ou vingt-huit livres le marc. La guerre de 1672 força le ministre à rétablir des abus, qu'il avoit voulu extirper, à employer des expédiens dont les effets sont toujours nuisibles : en un mot, quatre mil-

lions d'affaires extraordinaires, en six ans, furent la ressource de ce grand homme d'état.

Il fut contraint de s'écarter de ses principes.

» Il fut emporté hors de ses mesures, » dit un célèbre historien ; car, par » toutes les instructions qui restent de » lui, on voit qu'il étoit persuadé que la » richesse d'un pays ne consiste que dans » le nombre des habitans, la culture des » terres, le travail industrieux & le com- » merce : on voit que le roi possédant » très-peu de domaines particuliers, & » n'étant que l'administrateur des biens » de ses sujets, ne peut être véritable- » ment riche, que par des impôts aisés » à percevoir & également répartis *. »

Sa position bien différente de celle de Sulli.

Si tels étoient les principes de Colbert, s'il ne flatta point les passions du souverain, s'il obéit seulement à la nécessité des conjonctures ; qu'auroit fait un ministre moins habile & moins integre, sous un roi tel que Louis XIV ? » Sulli, ajoute M. de Voltaire, enri- » chit l'état par une économie sage, que » secondoit un roi aussi parcimonieux » que vaillant, un roi soldat à la tête » de son armée & pere de famille avec » son peuple..... Colbert soutint l'état,

* *Siècle de Louis XIV, ch.* 30.

» malgré le luxe d'un maître faſtueux, » qui prodiguoit tout pour rendre ſon » regne éclatant. » La différence du maître explique, en effet, la différence du miniſtere.

Mais on s'étonnera toujours qu'après l'exemple de Sulli, Colbert ait donné tant d'encouragemens au commerce de luxe, aux manufactures précieuſes, & beaucoup moins à l'agriculture, dont le produit, quoique plus lent, eût été plus conſidérable & plus ſolide. On ne croira jamais que ſon ſyſtême fût en tout le meilleur, quand on ſera convaincu que les fabriques de ſoie ont extrêmement diminué les productions de la terre. On ſe perſuadera difficilement que Colbert ait eu autant à cœur le bien des peuples que la ſatisfaction du prince. Et cependant il avoit, dit-on, perdu la faveur ſur la fin de ſes jours; la faveur achetée par tant de peines & de ſervices! Avoit-il le meilleur ſyſtême?

Ces réflexions ſeroient déplacées, ſi elles ne préparoient aux événemens qui doivent ſuivre. L'étude de l'hiſtoire n'atteindra au but, qu'en dévoilant les reſſorts par leſquels tout ſe meut dans l'univers, qu'en apprenant à voir les effets dans les cauſes mêmes. La puiſſance de Louis XIV décline, puiſque ſes moyens Ces objets ſont eſſentiels à l'hiſtoire.

diminuent. Mais elle conserve encore une grande supériorité. Il sera donc encore impérieux & entreprenant : il aura encore de grands succès avant d'être humilié par les disgraces.

Le chapitre suivant le représentera brouillé avec la cour de Rome, & poursuivant les calvinistes de France ; matiere curieuse, liée aux affaires générales, & plus utile que tant de récits uniformes de guerres & de négociations. Il en résulte des conséquences pratiques, non moins importantes pour le bonheur des états que pour celui des particuliers.

CHAPITRE V.

AFFAIRES du jansénisme. — Démêlés de Louis XIV avec Innocent XI. — Révocation de l'édit de Nantes.

Disputes théologiques sans effets violens.

LES affaires du jansénisme agitoient la France depuis la minorité, sans produire de ces violentes commotions, que l'esprit de secte avoit occasionnées dans les siecles de fanatisme. Des théologiens, divisés sur les matieres abstraites de la grace, se battoient à coup de plume, se censuroient aigrement, exhaloient une haine réciproque, animoient

le zele, bien ou mal entendu, d'une multitude ignorante : ils s'opiniâtroient, les uns par préjugé, les autres par intérêt de parti, plusieurs par sentiment de religion ; & embarrassoient quelquefois la cour, qui ne connoissoit pas le vrai moyen de faire tomber ces querelles. Mais la vigueur du gouvernement, quoique trop peu éclairé sur des objets si délicats, empêchoit que la fermentation n'ouvrît des volcans dans le royaume.

Le fait des cinq propositions de Jansénius.

Comme les jansénistes craignoient de rompre avec l'église romaine, dont ils défendoient les dogmes contre les protestans, ils s'aviserent de dire que les cinq propositions, condamnées par Innocent X & Clément VII, n'étoient point dans l'ouvrage de Jansénius, & qu'ainsi on ne devoit pas condamner l'auteur. Ce subterfuge irrita les jésuites & leurs partisans. Ils crierent que l'autorité du Saint-Siége étoit insultée par des rebelles. Au lieu de dissiper les doutes d'une maniere fort simple, en indiquant les pages où ces propositions se trouvoient, ils voulurent forcer à la soumission. L'assemblée du clergé ordonna en 1661 la signature d'un formulaire, contenant le fait de Jansénius. Le roi alla lui-même au parlement, pour changer ce formulaire en loi de l'état. Les reli-

Formulaire établi par le roi même.

gieuſes de Port-royal refuſant de le ſigner, (& qu'importoit leur ſignature?) on les exila hors de leur couvent. Nouveau formulaire d'Alexandre VII en 1665, plus fort que celui du clergé, pour condamner les propoſitions, *dans le propre ſens de l'auteur.* Tous les eccléſiaſtiques, ſéculiers ou réguliers, les prélats comme les autres, les religieuſes mêmes, ſont obligés de le ſouſcrire. Le roi fait encore enregiſtrer devant lui une déclaration pour cet objet.

Autre formulaire plus fort.

Quelques eſprits chagrins s'imaginoient revoir le tems déplorable, où les Grecs troubloient le monde par leurs ſubtilités; où les formulaires échauffoient les partis & ſoulevoient les conſciences; où les empereurs, en commandant aux opinions, en ſéviſſant contre les indociles enthouſiaſtes, expoſoient également la foi & l'empire. Heureuſement la vivacité françoiſe avoit de quoi s'exercer ſur d'autres matieres, le fanatiſme étoit beaucoup affoibli, le clergé n'étoit rien moins que ſéditieux, & le monarque tout puiſſant n'avoit à craindre que des rumeurs, dont il ſe mettoit peu en peine.

Heureuſement les tems étoient changés.

La perſécution cependant anime toujours les hommes perſécutés. Quatre évêques courageux & inflexibles ſe roidirent contre la cour. Le docteur Ar-

Oppoſitions.

Arnaud

naud, frere d'un de ces évêques, ne cessa d'écrire, & se déchaîna sur-tout contre la morale des jésuites, regardés comme les auterus de ces troubles. Une banqueroute de quatre cents cinquante mille ducats, qu'ils avoient faite à Séville en 1640, prêtoit de nouvelles couleurs au portrait hideux qu'on faisoit depuis long-tems de leur société.

contre les jésuites.

Fausse paix de l'église.

Déja neuf commissaires, nommés par Alexandre VII, alloient juger les quatre prélats qui rejetoient le formulaire, & qui se retranchoient sur la distinction du *fait* & du *droit*. Dix-neuf autres évêques se déclarent tout-à-coup en faveur de ces derniers. La cour, fort embarrassée, désire un accommodement. Rome change de ton. Clément IX (Rospigliosi) connive à la distinction du *droit* & du *fait*; il veut bien qu'on signe *sincérement* le formulaire, sans exiger qu'on le signe *purement & simplement*, ce qui révoltoit les opiniâtres. Alors tout paroît se calmer. Les rigueurs cessent; le célebre Arnaud est présenté à Louis XIV; la *paix de l'église* est même célébrée par une médaille. (1669.)

Les jésuites avoient trop de crédit.

Pouvoit on se flatter que des théologiens aigris, inconciliables dans leurs opinions, rivaux de réputation & d'intérêt, se regardant les uns les autres

comme des hérétiques, ou des corrupteurs, ayant la malheureuse facilité de réveiller la discorde, soit par des écrits, soit par des cabales, sacrifieroient au bien de la paix leur haine & leurs préjugés? Les jésuites devenoient trop puissans, pour laisser en repos leurs ennemis, après en avoir essuyé sur-tout tant de reproches amers. Ils gouvernoient la conscience des principaux de l'état; ils avoient l'art de s'affermir dans une cour voluptueuse où l'austere jansénisme n'étoit propre qu'à inspirer de l'effroi.

Bourdaloue. Quelques grands hommes, Bourdaloue en particulier, effaçoient la flétrissure imprimée à leur doctrine; & les sermons de ce respectable orateur étoient la meilleure réponse que l'on pût faire aux

La Chaise. *Lettres Provinciales*. Enfin le P. de la Chaise, confesseur du roi depuis 1675 jusqu'en 1709, acquit un empire presque absolu sur le clergé, disposa des bénéfices, ménagea toujours adroitement sa faveur, & rendit sa société dominante.

Les disputes devoient durer encore. Aussi les disputes devoient-elles continuer d'autant plus long-tems, que Louis XIV, dans le tourbillon de la cour ou de la guerre, sans étude, croyant n'avoir qu'à ordonner tout ce qu'on lui suggéroit, étoit fort éloigné

des meilleurs principes de gouvernement par rapport à des objets de cette nature. Affaire de la régale.

Ses démêlés avec Rome, au sujet de la régale & des franchises, servirent du moins à tirer du sein de l'oubli, ce que nous appelons *libertés de l'église gallicane*. Par l'ancien droit de *régale*, les rois de France administrent les revenus des évêchés vacans, & nomment aux bénéfices qui en dépendent. Quelques églises, vers les Alpes & les Pyrénées se prétendoient exemptes de ce droit. Un édit de 1673 déclara qu'il s'étendoit sur tout le royaume. Tous les évêques se soumirent, excepté ceux d'Alet & de Pamiers, distingués par leurs vertus, & célebres par leur opposition au formulaire. Le premier mourut bientôt; le second n'en demeura pas moins inflexible.

Innocent XI (Odescalchi,) élu pape en 1676, homme vertueux, mais entêté, plus hardi & plus ferme que ne le permettoient les circonstances, n'aimant ni Louis XIV ni les jésuites, se déclara pour les adversaires de la régale, quoique taxés de jansénisme, & envoya des brefs propres à les encourager. Un religieux, que le chapitre de Pamiers avoit nommé grand-vicaire après la mort de l'évêque, poussa l'insolence au dernier Innocent XI soutient les réfractaires. Audace d'un religieux.

point. Condamné par le parlement de Toulouse à être exécuté en effigie & traîné sur une claie, il ne laissa pas de lancer des excommunications, de casser & les arrêts du parlement & les sentences du métropolitain.

Assemblée du clergé.

Le clergé, comme les grands, étoit en général fort soumis. On pouvoit compter sur son zele, & il parut important d'avoir son suffrage. Une assemblée extraordinaire, convoquée pour cet effet, reconnut le droit de régale sur toutes les églises. Elle écrivit au pape une lettre très-respectueuse, où se trouve cette maxime, trop rarement pratiquée : *Il vaut mieux sacrifier quelque chose de ses droits que de troubler la paix.* Attentif à ses privileges, le clergé s'étoit conduit comme faisant une concession au souverain.

Ses quatre articles.

Alors parurent les quatre fameuses propositions de cette assemblée, (en 1682,) où l'on établit, 1°. Que les princes ne sont point soumis, pour le temporel à la puissance ecclésiastique. 2°. Que le concile général est supérieur au pape, selon les décrets immuables du concile de Constance. 3°. Que les regles & les coutumes de l'église gallicane doivent être maintenues. 4°. Que le jugement du pape, en matiere de foi, n'est

infaillible qu'après le consentement de l'église. Le roi donna un édit pour faire enregistrer & enseigner par tout son royaume ces quatre articles.

Le pape casse tout.

Innocent répondit aux évêques avec ce ton impérieux, que les anciens papes soutenoient par des anathêmes. Il gémit d'abord, en disant avec le prophête : *Les enfans de ma mere se sont élevvés contre moi, & m'ont fait la guerre.* Il leur reproche ensuite leur lâcheté, de n'avoir pas combattu, à l'exemple de leurs prédécesseurs, pour les droits & la liberté de l'église. Il représente les fondemens de la discipline & de la hiérarchie bouleversés, la régale attaquant même la foi ; ce qui paroît clairement, selon lui, par les termes dont le roi se sert, en s'attribuant le pouvoir de conférer les bénéfices, non comme une concession de l'église, mais comme un droit de la couronne. Il les accuse d'avoir cédé un droit inaliénable, après avoir eux-mêmes reconnu que la régale est une espece de servitude : or peuvent-ils mettre les églises sous le joug de la puissance séculiere, eux qui devroient s'exposer à la servitude pour conserver sa liberté ? Enfin, par l'autorité qu'il a reçue du Tout-puissant, il casse & annulle tout ce que l'assemblée a fait.

Ses reproches aux évêques.

Nos libertés trouvent de grands obstacles dans le royaume. On étoit encore éloigné du temps où les brefs & les bulles de Rome, au sujet des antiques prétentions, remueroient à peine la crédulité populaire. La doctrine que le clergé de France établissoit, parut alors toute nouvelle à la foule des théologiens; tant les vieux préjugés avoient obscurci les principes des premiers âges. Plusieurs docteurs de Sorbonne se firent exiler, plutôt que de se soumettre aux quatre articles. La faculté de théologie de Paris s'assembla quarante-cinq fois pour censurer une proposition, qui réservoit au pape le privilége de juger sur les matieres de dogme. Enfin, un grand nombre d'évêques n'obtinrent dans la suite leurs bulles, qu'en désavouant les articles de l'assemblée du clergé de 1682. Ainsi, les libertés de l'église gallicane, qui deviennent si aisément aujourd'hui celles d'autres églises, trouvoient en France une infinité d'obstacles & de contradictions.

Le pape continue toujours la querelle. Plus Louis XIV montroit de vigueur, plus le pape s'opiniâtroit à lui résister; & malgré la révocation de l'édit de Nantes, dont je parlerai bientôt, la querelle s'échauffa de jour en jour.

Abolition des fran- Les franchises des ambassadeurs à Rome avoient une si grande éten-

due, que non-seulement leurs palais, mais leurs quartiers, mettoient à couvert des poursuites de la justice. Innocent XI vouloit réformer cet abus. Toutes les couronnes, excepté la France, y consentirent. L'exemple des autres toucha peu le roi. C'étoit à lui, disoit-il, de servir d'exemple. Le pape abolit cependant par une bulle, en 1687, les franchises des quartiers, avec peine d'excommunication, pour quiconque entreprendroit de les maintenir.

chises à Romemalgré Louis.

Cette démarche produisit l'effet qu'on devoit attendre. Louis irrité signale son ressentiment. Il envoie en ambassade le marquis de Lavardin, qui entre à Rome dans un équipage de triomphateur, accompagné de sept à huit cents militaires. Ayant pris possession de son quartier, il y fait faire la ronde, il y brave le souverain pontife. Lavardin est excommunié; l'église françoise de Saint Louis, où il a été reçu, est interdite. Innocent se venge comme il peut, & ne s'inquiete point des suites fatales que peut entraîner sa vengeance.

L'ambassadeur de France brave InnocentXI.

On se plaignoit dans le royaume que trente-cinq églises manquassent d'évêques; car le pontife refusoit depuis longtemps les bulles à ceux que le roi avoit nommés : n'étoit-il pas à craindre

A quoi s'exposoit le pape.

qu'on ne lui ôtât le droit d'inſtituer les évêques & de percevoir les annates; droit établi par une ſuite d'anciens abus? On ſe plaignoit de bulles, de cenſures, de refus, contraires au bien de l'égliſe & de l'état : n'étoit-il pas à craindre qu'on ne tranchât les difficultés, en ceſſant de reconnoître une juridiction étrangere, & en réduiſant la primatie du Saint Siége à ce qu'elle étoit dans les premiers tems? Un appel au concile général de la bulle contre les franchiſes; la propoſition faite en plein parlement, de demander un concile national, & de remettre en vigueur la pragmatique de Charles; le mecontentement de la cour & celui de l'épiſcopat, tout pouvoit conduire aux dernieres extrémités. La France, avec un patriarche, auroit appris en peu de tems à ſe paſſer de la cour de Rome.

Comment cette affaire ſe termina en 1693.

Si Louis XIV l'avoit voulu, nul obſtacle ne pouvoit l'arrêter. Mais autant il étoit fier & vif ſur le temporel, autant étoit-il réſervé ſur tout ce qui ſembloit appartenir au ſpirituel. Il ſe contenta de faire ſaiſir Avignon en 1688. La brouillerie finit en 1693, qu'Innocent XII donna des bulles aux évêques nommés, après que chacun d'eux lui eût témoigné par lettre ſa douleur, & ſon déſaveu formel de tout ce que la fameuſe aſſem-

blée avoit fait, au sujet de l'autorité du pape.

Etre en guerre avec le pape, & vouloir anéantir une secte ennemie de la papauté, c'étoit une sorte de contradiction politique & religieuse, qui s'accordoit avec le génie hautain du monarque. Depuis long-tems le clergé & les jésuites se flattoient d'extirper le calvinisme, toujours toléré, mais sans forces dangereuses, & aussi tranquille qu'on l'avoit vu turbulent avant la prise de la Rochelle. Même dans les troubles de la Fronde, les calvinistes s'étoient tenus en repos. Le gouvernement pouvoit les y laisser; il profitoit de leur industrie & de leurs services; il n'avoit aucun sujet de les craindre; & rien n'étoit plus facile que de les contenir dans le devoir, puisqu'ils y trouvoient leur propre avantage.

Projet de détruire le calvinisme

La cour leur envoya d'abord des missionnaires, & répandit de l'argent pour faire des prosélytes. On exagéra, selon la coutume, les fruits que produisoit ce double moyen. On crut qu'en gagnant les uns, il falloit gêner les autres. On leur enleva peu-à-peu une partie de la liberté dont ils jouissoient. On montra en plusieurs occasions une partialité inquiétante. On donna une déclaration

Missionnaires, suivis de rigueurs.

en 1681, pour admettre au nombre des convertis les enfans de sept ans. Alors des familles protestantes commencerent à déserter. Ce fut un motif de rigueurs, qui rendirent le mal plus contagieux. Il y eut quelques mouvemens populaires. Un prédicant célebre, nommé Chamier, fut condamné à la roue, & exécuté sur le champ. Dès ce moment, l'idée du martyre alluma l'enthousiasme.

Après la mort de Colbert, violences; dragonade

Colbert avoit protégé les calvinistes en homme d'état, convaincu qu'ils étoient des citoyens utiles, comme les autres, & que la persécution ne pouvoit produire que du mal. Sa mort les livra, pour ainsi dire, au chancelier le Tellier, & au marquis de Louvois fils du chancelier, deux hommes dont le premier principe étoit, que tout devoit ployer ou trembler au nom du roi. En 1684, on envoya des troupes dans les cantons peuplés de protestans. Louvois écrivit : *Sa majesté veut qu'on fasse éprouver les dernieres rigueurs à ceux qui ne voudront pas se faire de sa religion.* Cet ordre occasionna tant de violences, que la secte dépeignit toujours la nouvelle persécution, comme une image de celles des anciens tyrans du christianisme. Il est affreux pour un roi de s'attirer ainsi la haine, lorsqu'il peut se concilier l'amour

l'amour & le respect de son peuple. Combien la *dragonade*, n'a-t elle pas fait maudire Louis XIV ! quelle peinture faisoit de lui le célebre ministre Saurin, jusque dans la chaire où il prêchoit l'évangile !

Après ces coups d'autorité, le monarque révoque l'édit de Nantes, donné par Henri IV en 1598, & confirmé par Louis XIII. La liberté de conscience est abolie ; tous les temples des huguenots sont détruits ; les déclarations, les arrêts du conseil se succedent rapidement ; pour aggraver leur désespoir, on ordonne même de leur enlever leurs enfans, & de les remettre à des parens catholiques ; on bannit les ministres, & l'on défend aux autres, sous de grandes peines, de s'expatrier.

1685. Révocation de l'édit de Nantes.

Mais ils ne voyoient plus leur patrie qu'avec horreur. La haine, le fanatisme, les entraînoient. Malgré les menaces, les peines & toutes les précautions, plus de cinq cents mille s'évaderent, emportant des sommes très-considérables, outre l'industrie & les manufactures qui enrichissoient le royaume. Le nord de l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, tendirent les bras à des hommes si utiles. Tous répandirent en Europe leurs sentimens contre le roi ; & ceux qui ne por-

Fuite des huguenots, pertes du royaume.

terent point des arts & des talens chez l'étranger, y porterent un courage, une soif de vengeance, qu'ils n'eurent que trop l'occasion de signaler dans les combats. La perte des hommes fut peut-être moindre que celle du commerce ; car une partie des marchandises qu'on venoit acheter en France, se fabriqua dès-lors en divers pays par les réfugiés françois, dont l'industrie s'y perpétue.

Jugemens sur cet objet.

Tels furent les principaux effets de la révocation de l'édit de Nantes. Cent panégyristes l'ont célébrée comme une des plus belles actions de Louis XIV : les panégyristes ne sont pas des historiens, & n'envisagent les objets que sous une face. Ils ont supposé l'hérésie détruite ; or le nombre des calvinistes est encore très-grand. D'un autre côté, l'expérience a fait sentir que la reine Christine pensoit juste, en écrivant de Rome ; *Je considere aujourd'hui la France comme un malade à qui l'on coupe bras & jambes, pour le guérir d'un mal qu'un peu de patience & de douceur auroit entierement guéri.* Cette princesse blâmoit pourtant les quatre articles du clergé, elle soutenoit l'infaillibilité du pape : elle ne peut donc être suspecte, d'avoir jugé en philosophe, plutôt qu'en catholique.

Le duc de Savoie, Victor-Amédée, prenant Louis pour modele, défendit aux protestans l'exercice public de leur religion, sous peine de mort. Les Vaudois se révolterent. On en tua plus de trois mille : on en fit dix mille prisonniers ; le reste se sauva. Le duc ne tarda guere à les rappeler, & se crut heureux de les ravoir, en leur rendant tous leurs privileges. Ces pauvres montagnards valoient-ils les négocians, les ouvriers, les officiers, les hommes éclairés, que la France perdit sans retour ? Rigueurs semblables contre les Vaudois.

Dans le même temps, un zele aveugle de religion préparoit en Angleterre la catastrophe des Stuarts, qui sera bientôt suivie d'une guerre générale contre Louis XIV. L'Angleterre doit principalement fixer nos yeux, lorsqu'elle donne de ces grandes scenes où se déploie toute l'énergie du caractere national.

CHAPITRE VI.

Fin du regne de Charles II en Angleterre. — Fausse conspiration papiste. — Charles casse plusieurs parlemens, & se rend absolu jusqu'à sa mort.

1674, jusqu'à 1685.
Mécontentement & cabales en Angleterre.

CHARLES II ayant été forcé, comme nous l'avons vu, à faire la paix avec la Hollande en 1674, ses liaisons avec la France, ses projets de gouvernement absolu, son penchant pour les catholiques, le catholicisme de son frere le duc d'Yorck, héritier présomptif de la couronne, causoient toujours une fermentation dangereuse. Le comte de Shaftesbury, chancelier, le principal auteur des mauvaises mesures qu'il avoit prises, s'étoit jeté dans le parti des mécontens, aussitôt qu'il avoit vu le roi mollir, & s'écarter un peu du systême de la *cabale*. Cette perfidie fut très-funeste, parce que le perfide joignoit beaucoup de talens à beaucoup de politique & de méchanceté.

Charles II d'intelligence avec Louis XIV.

On auroit voulu que Charles s'unît aux confédérés, contre la puissance formidable de Louis XIV. L'intérêt du royaume le demandoit, le parlement offroit des subsides abondans. On fut

trompé par quelques démonstrations de zele que donna le roi. Son indolence, ses plaisirs le tinrent enchaîné. Les promesses de la France firent leur effet ordinaire; & Louis couronna ses triomphes, par le traité de Nimègue. Le chagrin qu'on devoit en avoir, n'étoit pas le seul motif de murmures & d'animosité. Le duc de Lauderdale gouvernoit tyranniquement l'Ecosse : il commettoit des injustices criantes : il n'épargnoit personne : il persécutoit sur tout les presbytériens. Toutes les nouvelles de ce royaume, & les cris des Ecossois, n'étoient que trop capables de remuer l'Angleterre, où les esprits s'agitoient par la défiance. L'Ecosse tyrannisée.

Dans un état de fermentation & de crise, le peuple crédule saisit avidement les chimeres qui s'accordent avec ses préjugés. Un fantôme de *conspiration papiste* enfanta des troubles presque incroyables. Le plus vil imposteur fit recevoir comme certain, ce que le bon sens devoit rejetter comme absurde. Cet homme infâme, nommé Oates, accusé de parjure dans sa jeunesse, s'étoit fait catholique, & étoit entré chez les jésuites de Saint-Omer, qui le renvoyerent bientôt. Le ressentiment, la misere, la scélératesse, lui inspirerent une réso- Préventions contre les catholiques. L'imposteur Oates.

lution digne de lui. Il se porta pour accusateur, déclarant que son changement de religion étoit une feinte; qu'il s'étoit proposé de découvrir les secrets des papistes & des jésuites; qu'il en étoit venu à bout. Sur quoi il révéla l'étrange mystere, dont on peut juger par une simple exposition.

Ses dépositions sur la conspiration papiste.

Le pape se prétend souverain de l'Angleterre, & a confié aux jésuites l'exercice de sa souveraineté. Leur général en conséquence a disposé des principaux emplois, par des patentes munies de son sceau. Cinquante jésuites ont délibéré unanimement à Londres de faire assassiner le roi: le P. de la Chaise, confesseur de Louis XIV, a consigné dix mille livres sterling pour le régicide. Ils doivent offrir la couronne au duc d'Yorck; mais s'il ne la reçoit pas comme un don du pape, sa mort est aussi résolue. Ces religieux sont les auteurs du grand incendie de Londres en 1666; ils y ont gagné des sommes immenses, à force de pillage; ils méditent un nouvel incendie, un massacre affreux, & ils en ont déjà formé le plan. Pour régner, & pour établir le papisme, ils se préparent à tout détruire.

Coleman arrêté.

Sur ces dépositions d'Oates, l'esprit de vertige s'empare de la nation. On

arrête Coleman, secrétaire de la duchesse d'Yorck. On trouve dans ses papiers une correspondance fort indiscrete avec le P. de la Chaise & avec un nonce du pape ; on y voit des projets obscurs, des expressions ambiguës qu'il est facile d'envenimer. Quoique ses lettres ne prouvent qu'un zele imprudent de catholique, elles paroissent une preuve certaine du complot. L'assassinat du juge de paix qui avoit reçu la déposition de l'accusateur, fortifie les préjugés & augmente les alarmes. On tend les chaînes de Londres, comme dans un extrême péril. La ville entiere est agitée des plus sinistres mouvemens. (1678)

Tumulte à Londres.

Charles avoit trop d'esprit pour ne pas voir la fausseté de cette conspiration ; mais il ne pouvoit dissiper l'erreur, ni résister au torrent. Danby, son principal ministre, dénonce l'affaire au parlement même. Bientôt le parlement, après avoir entendu Oates, déclare que les papistes trament un complot infernal contre la religion & l'état. On donne à l'imposteur un logement dans le palais de Whitehall, avec une pension de douze cents livres sterling. Un autre scélérat, pour mériter une pareille récompense, vient jouer le même rôle, & ajoute de nouvelles absurdités aux dé-

L'affaire dénoncée au parlement.

positions du premier. Ces deux faux témoins sont crus comme des oracles.

Le papisme taxé d'idolâtrie par un test

Le parlement ne garde plus de mesures. Il établit un *test* (un serment) où le papisme est taxé d'idolâtrie. Chose singuliere, que les lois d'une nation chrétienne mettent les catholiques au rang des païens ? Quiconque ne se soumettra point au test, on l'exclut du parlement. Le duc d'Yorck pleurant, protestant de tenir sa religion secrete, n'obtient qu'à la pluralité de deux voix, une exception en sa faveur. Ensuite Danby est accusé, comme ayant vendu la paix à la France. Une de ses lettres, écrites pendant les négociations de Nimègue, sembloit le prouver. Mais le roi y avoit mis ces mots de sa propre main : *Cette lettre est écrite par mon ordre.* Les secrets du ministere auroient exercé l'inquiétude audacieuse des communes, si Charles n'eût enfin cassé un parlement dont il avoit reçu autrefois tant de services : c'étoit celui de 1661.

Danby accusé.

Charles casse le parlement.

Un autre parlement poursuit le ministre.

Un second parlement, assemblé en 1679, suit les traces du premier. On renouvelle l'accusation contre le ministre, quoique muni d'un pardon général du roi. On soutient que le pardon de la couronne ne peut jamais garantir d'une accusation des communes. On dé-

clare que, si l'accusé ne comparoît point, il sera jugé coupable. Danby comparoît, on le fait mettre en prison. Ce n'est encore qu'un prélude des entreprises du parlement.

En vain le roi, pour affoiblir la haine qu'excitoient le caractere & la religion de son frere, l'a engagé à s'absenter du royaume. En vain il a introduit dans son conseil les principaux du parti populaire, pour regagner la confiance du peuple. Shaftesbury, créé président de ce conseil, n'en est pas moins emporté contre la maison royale. Charles voit qu'on veut exclure de la couronne le duc d'Yorck. Il s'efforce de parer le coup. Il offre de limiter extrêmement la prérogative, de maniere que la religion de ce prince ne puisse faire aucun ombrage. Ses offres & ses instances n'empêchent pas que le duc ne soit déclaré, par un bill des communes, exclu de la succession. Si Charles II avoit eu pour la reine, Cathérine de Portugal, les sentimens qu'il devoit à une épouse vertueuse, s'il en avoit eu des enfans, il eût évité des orages si terribles. Bill pour exclure de la couronne le duc d'Yorck.

Le fameux acte d'*Habeas corpus*, contre les emprisonnemens arbitraires, est l'ouvrage de ce parlement. Tout prisonnier doit être produit, à sa propre Acte d'Habeas corpus.

réquisition, devant une cour de justice il doit être accusé & jugé, au terme que la loi prescrit ; & si les juges lui rendent la liberté, il ne peut plus être emprisonné pour la même cause. Le bill passa : c'est un des fondemens de la liberté angloise.

Parlement cassé.

Ne pouvant arrêter les démarches séditieuses du parlement, Charles prend le parti de le dissoudre. Il n'en est pas plus tranquille. Les Presbytériens d'Ecosse avoient assassiné l'archevêque-primat de Saint-André. De nouvelles rigueurs les révoltent, & ils prennent les armes. Le duc de Montmouth, fils naturel du roi, envoyé pour les détruire, en vient à bout aisément, parce que ces fanatiques n'avoient pour généraux que leurs prêtres. Mais la fermentation se ranime en Angleterre. Les *Torys* & les *Whigs*, noms célebres depuis ce temps, divisent toute la nation. Ceux-ci, opposés à la cour, demandent qu'on assemble au plutôt un parlement; ceux-là témoignent un profond respect pour la volonté du souverain. Les Whigs l'emportent, & obtiennent la convocation d'un troisieme parlement, qui débute par des violences contre les Torys, sans respecter même l'acte d'*Habeas corpus*. Toujours, avec un faux

Nouveaux troubles.

Torys & Whigs.

Troisieme parlement

zele de liberté, on aime à devenir oppresseur. (1680.)

Coleman & six jésuites avoient été condamnés à mort, & exécutés, pour le complot papiste, sur lequel on ne vouloit pas souffrir de doutes. Cinq pairs catholiques, accusés du même crime, attendoient en prison leur jugement. Le plus âgé, le vicomte de Strafford, vieillard sans reproche & vertueux, tomba sous les coups de l'injustice. Quoique ses accusateurs fussent indignes de créance, quoique leurs dépositions fussent absurdes, la chambre haute elle-même le condamna. Il mourut en héros, protestant toujours de son innocence; & le peuple en fut tellement frappé, que l'illusion s'évanouit presque tout-à-coup : du moins on cessa des procédures si odieuses. Oates, convaincu d'imposture sous Jacques II, fut condamné au pilori & à la prison perpétuelle. Mais le roi Guillaume le récompensa dans la suite. Exécutions pour le complot papiste.

Le besoin d'argent rendoit Charles trop flexible, pour que les communes pliassent leur arrogance. Elles vouloient que le bill d'exclusion, porté contre le duc d'Yorck, passât en loi du royaume : elles déclarerent qu'autrement elles n'accorderoient point de subside. Alors il fallut casser le parlement. Charles en Quatrième parlement aussi cassé.

convoque un quatrieme à Oxford, espérant que l'esprit séditieux de Londres n'y domineroit pas. Il voit ses espérances trompées. On insiste sur le bill d'exclusion. On rejette même un expédient, que les plus furieux devoient trouver de leur goût; c'étoit de bannir pour toujours le duc d'Yorck, qui pourroit avoir le titre de roi, mais sans le moindre pouvoir : le plus proche héritier eût régné avec le titre de régent. Ce parlement redoutable est enfin dissous comme les autres. (1681)

Avec de l'économie, le roi devient absolu.

Résolu dès-lors de ne jamais s'exposer aux entreprises parlementaires, Charles prend le systême d'Elizabeth, systême d'économie si avantageux à la couronne. Il diminue considérablement sa dépense, & augmente par là ses moyens. Il rend son autorité respectable, à mesure que ses besoins diminuent. En un mot, il devient absolu dans les trois royaumes.

Abus de l'autorité, par l'influence du duc d'Yorck.

Sa douceur & ses graces naturelles pouvoient le faire adorer. Malheureusement il se livre au penchant du despotisme, ou plutôt il se laisse gouverner par le duc d'Yorck, qui seme par-tout la terreur. Londres est dépouillée de ses priviléges. L'Ecosse gémit sous la tyrannie d'une cruelle inquisition. Le frere du roi est plus maître & mieux servi que le roi

même. De-là, ce mot du fameux poëte Waller : *Charles en dépit du parlement qui ne veut pas que le duc d'Yorck lui ſuccede, a réſolu de le faire régner d'avance.*

Une conjuration, tramée par le comte de Shaftesbury, dans laquelle entroient le duc de Montmouth, les lords Ruſſel, Grey, Howard, &c. auroit pu bouleverſer l'état, ſi l'impétueux Shaftesbury, outré de quelques retardemens imprévus; ne ſe fût retiré en Hollande. Les autres furent trahis. Howard acheta ſon pardon en accuſant ſes complices. Ruſſel, l'idole du peuple, périt ſur un échafaud avec le plus grand courage. Sidney, qui, par ſon vaſte génie & ſes principes de liberté, avoit brillé dans le temps de la république, ſubit le même ſort avec la même conſtance : il ſe félicita de mourir pour une cauſe qu'il avoit toujours défendue comme la meilleure. On fit grace au duc de Montmouth. Mais ayant retracté ſon aveu, il fut contraint de quitter la cour. (1683.)

Conjuration découverte.

Supplices de Ruſſel & de Sidney.

Le roi jouit d'une autorité abſolue jusqu'à ſa mort. Le duc d'Yorck, ſans prêter le ſerment du teſt, reprit ſa charge de grand amiral. La doctrine de l'obéiſſance paſſive, ou de la non réſiſtance, parut établie ſur les ruines des principes

Principes de l'obéiſſance paſſive.

parlementaires. L'université d'Oxford condamna même ces propositions, parmi beaucoup d'autres : *Toute autorité civile dérive originairement du peuple. La conservation de soi même est la loi fondamentale de la nature, & arrête l'obligation des autres lois, lorsqu'elles lui sont opposées.* Jusqu'où le pouvoir monarchique ne se seroit-il donc pas étendu, s'il eût passé entre des mains plus habiles que celles de Charles II ? Ce prince aimable, plein d'esprit, mais imprudent & corrompu par la mollesse, mourut en 1685, âgé de quarante-neuf ans. Il avoit paru vivre en déiste : il se montra catholique à la mort, en recevant les sacremens de l'église romaine. Son frere fut reconnu sans peine sous le nom de Jacques II.

Mort de Charles II en 1685.

CHAPITRE VII.

Jacques II s'attire la haine des Anglois. — Guillaume, prince d'Orange, le détrône. — La constitution angloise est fixée.

1685, jusqu'à 1689. Jacques II exposé à la haine.

JACQUES II avoit des vertus, du courage, beaucoup moins d'esprit que son frere, mais une capacité suffisante

Il pouvoit être un de plus grands rois de l'Europe, s'il eût respecté davantage les lois & la religion de sa patrie. Un malheureux goût d'autorité arbitraire, un zele inconsidéré pour l'église romaine, l'avoient exposé à la haine nationale. Au lieu de régler sa conduite sur l'expérience, il se laissa entraîner par son caractere & ses principes ; en quatre ans de regne, il fit tant de fautes, qu'ont peut l'appeller l'artisan de ses infortunes.

Beaux commencemens, mal soutenus.

Ses premieres démarches, ses premiers discours n'annonçoient qu'un gouvernement équitable ; tout inspiroit d'abord la confiance & la joie. Les cœurs sembloient voler au devant de lui. Une prudence médiocre auroit écarté les sujets de troubles. Mais ces préventions favorables se dissiperent bientôt. Quoique le conseil fût composé de protestans, on sût que des prêtres catholiques, & sur-tout des jésuites, étoient les conseillers secrets du monarque. Quelle influence ne devoient pas avoir sur lui leurs suggestions?

Parlement favorable.

Déja il assistoit publiquement à la messe, au mépris des lois ; déjà il avoit levé des droits, sans acte parlementaire ; lorsque le parlement fut convoqué selon la coutume. Les Torys ou royalistes y dominoient : Jacques pouvoit donc tout espérer. Il renouvela dans sa harangue,

la promesse de suivre les lois établies, de maintenir la religion protestante. Il fit entendre néanmoins (& c'étoit un mauvais indice) qu'il sauroit bien se passer du parlement, s'il le trouvoit trop économe de subsides. On ne laissa pas de lui assurer le même revenu dont jouissoit Charles II, de douze cents mille livres sterling.

Révolte du duc de Montmouth.

Le duc de Montmouth, bâtard de Charles, se révolte contre le roi son oncle, qu'il qualifie dans un manifeste, de tyran & d'usurpateur papiste. Le parlement déclare le duc criminel de haute-trahison, & accorde au roi quarante mille livres sterling pour étouffer la révolte. Cette preuve de zele est suivie de la défaite de Montmouth : il est pris & exécuté. Jacques perdoit une belle occasion de se rendre cher par la clémence. Le plusgrand mal fut de se rendreodieux par des barbaries. Sous prétexte de punir les coupables, un colonel féroce, & principalement le chef de justice, Jefferies, se baignerent dans le sang. Des femmes de distinction furent même condamnées au supplice, pour avoir reçu charitablement quelques fuyards. Jefferies, chargé de l'exécration publique, devint chancelier du royaume.

Exécutions barbares.

Tout paroît soumis.

Cependant tout paroît tranquille &

foumis. Le parlement d'Ecosse respire plutôt la servitude que l'indépendance. Ses actes reconnoissent le pouvoir *absolu* du roi, sont conformes à la volonté du roi. Le parlement d'Angleterre accorde un subside plus fort qu'on ne l'a demandé; quoique le roi ait dispensé tout le monde du test, établi sous le dernier regne, contre la religion catholique. Mais cette dispense, que les communes n'osent soumettre à leur examen, les pairs entreprennent de l'examiner. Jacques ne peut souffrir une ombre d'opposition : il proroge le parlement.

Dispense du test.

Alors se réveillent les inquiétudes contre le papisme, inquiétudes fondées sur des preuves trop frappantes. Le P. Peters, jésuite, confesseur du roi, zélateur intrigant, étoit l'ame du conseil privé. Dès le commencement, l'ambassadeur d'Espagne représenta combien pouvoit être dangereuse cette confiance excessive pour les prêtres. Jacques lui demandant si le roi d'Espagne ne consultoit pas son confesseur, il répondit franchement : *oui, & c'est pour cela que nos affaires vont si mal.* On voyoit déja le duc d'Ormond, & d'autres illustres protestans, perdre leur crédit; on voyoit des seigneurs, des ministres, embrasser la religion romaine. Le pouvoir de dispenser

Le P. Peters trop en crédit.

Sujets d'inquiétude pour la nation.

des lois, regardé jusqu'alors comme une prérogative royale, devint un problême; après qu'on eût défendu de l'examiner. Les esprits s'agitoient sur une question si délicate. Voici le temps où l'imprudence du roi n'a plus de bornes.

Grandes fautes du roi, par zele de catholicité.

Tandis que la révolution de l'édit de Nantes, & les clameurs des François réfugiés, irritent les implacables ennemis du catholicisme, il établit un tribunal arbitraire, semblable à la haute-commission d'Elisabeth, où l'évêque de Londres est suspendu, pour avoir ménagé un ministre qui prêchoit contre la doctrine de Rome. Il viole les priviléges des universités, en voulant y introduire les catholiques. Il accorde une tolérance universelle, dont on voit bien que les catholiques seuls sont le véritable objet. Il envoie un ambassadeur extraordinaire au pape; & cependant toute correspondance avec Rome étoit défendue comme un crime de haute-trahison. Il reçoit à Londre un nonce du pape, qui sacre des évêques, publie des instructions pastorales, & semble vivre dans un pays d'obédience. Enfin les écarts de ce prince sont si mltipliés, si dangereux, qu'Innocent XI lui-même blâme l'excès de son zele, & que la cour de Rome en prévoit les funestes conséquences.

Six évêques s'excusent de publier la déclaration de tolérance, qu'ils trouvoient illégale. Aussitôt on les envoie en prison. Le peuple accourt sur leur passage, pénétré de respect & de douleur; les soldats qui les conduisent, montrent les mêmes sentimens. Leur procès s'instruit avec équité, malgré l'ascendant de la cour. Ils sont absous par les juges, & la joie publique éclate sans crainte; marque sensible d'une fermentation prête à embraser le royaume. De nouveaux abus du pouvoir la rendirent plus violente. On vit naître un prince de Galles, un héritier de la couronne; & cet événement ne servit qu'à occasionner des bruits calomnieux contre la vertu de la reine. (1687.)

Procès de six évêques.

Fermentation publique.

Jacques avoit deux filles, Marie & Anne, la premiere mariée à Guillaume prince d'Orange, la seconde au prince Georges de Danemarck. Une révolution subite pouvoit élever Guillaume sur le trône d'Angleterre. Ce profond & ambitieux politique paroissoit occupé de tout autre objet; ne se mêlant point des affaires de Jacques, lui témoignant même un attachement extrême, se livrant d'ailleurs au dessein d'humilier Louis XIV, & excitant la célebre ligue d'Ausbourg, dont je parlerai dans la suite. Mais il

Politique du prince d'Orange, gendre de Jacques.

n'en étoit pas moins disposé à profiter du mécontentement des Anglois, qui réclamoient déja son secours. La naissance du prince de Galles étoit un motif de plus, pour rompre avec un beau-pere qu'il n'aimoit point. Il désapprouvoit sa conduite; il perdoit l'espérance de lui succéder; tout l'invitoit à prendre un parti violent; il le prit, & sa prudence en assura le succès.

Tous les partis contre le roi.

Le roi s'étoit rendu odieux à tous les partis; preuve certaine d'un mauvais gouvernement. Les Torys, les évêques si dévoués par leurs principes à la couronne, pensoient presque comme les Whigs. Les anglicans & les presbytériens oublioient leurs querelles religieuses, pour désirer la fin d'une oppression commune.

Guillaume les flatte tous, & arme en secret.

Guillaume les flattoit tous. Ses émissaires lui gagnoient une infinité de partisans, tandis qu'il faisoit d'immenses préparatifs de guerre. Ce qui étonne le plus, c'est que le secret fut inviolablement gardé. L'armement du stathouder sembloit menacer la France; & il étoit tout naturel de l'attribuer à la fameuse ligue d'Ausbourg.

Jacques refuse les offres de Louis XIV

Cependant le comte d'Avaux, ambassadeur de Louis XIV à la Haie, devine le mystere & en donne avis à sa cour. Louis prévient le roi d'Angleterre,

lui offre une escadre, lui offre aussi de faire une diversion dans les Pays bas. Jacques ne croit rien. Il rejete fiérement des secours si nécessaires; il reste endormi sur le précipice. Aveuglement inconcevable; dans un tems sur-tout où la flotte angloise étoit mutinée, & l'armée de terre disposée à la révolte, parce que les entreprises contre les lois & la religion ne discontinuoient point.

Arrivent enfin de Hollande des nouvelles sûres, que le prince d'Orange est prêt à faire une invasion. Interdit alors, perdant courage, le roi rétracte ses ordonnances, & s'efforce de réparer ses fautes. Il n'étoit plus tems. Guillaume retrace vivement dans un manifeste, tous les griefs des Anglois; annonçant qu'il se propose de venir avec des troupes, pour garantir la nation des pernicieux conseils dont le roi est obsédé; & pour voir convoquer un parlement libre qui assure le maintien de la liberté, & qui examine la légitimité du prince de Galles. Ce manifeste, conforme au vœu public, est le signal d'une prompte révolution.

1688. Il ouvre les yeux, mais trop tard.

Manifeste de Guillaume.

En effet, Guillaume part avec une flotte d'environ cinq cents vaisseaux, montés de plus de quatorze mille combattans. A peine est-il débarqué, (le 15

Prompte révolution suite du roi

novembre,) une foule de seigneurs, d'Officiers anglois, court le joindre. Churchill, depuis duc de Marlborough, favori de Jacques & son lieutenant général, ne balance point à trahir ce roi malheureux. Le prince de Danemarck son autre gendre, la princesse Anne sa fille chérie, l'abandonnent cruellement. Il se défie de son armée, il craint le parlement, il prend la fuite, sans même tenter la fortune. On l'arrête. Le prince d'Orange lui refuse une entrevue, & l'envoie prisonnier à Rochester, près de la mer. Comme un tel prisonnier ne pouvoit que l'embarrasser beaucoup, il facilite son évasion en France.

1689.
Le trône est déclaré vacant.

Plus cette entreprise contre un souverain, contre un beau-pere, choquoit la nature & le droit des gens, plus Guillaume, d'ailleurs ami de la liberté, eut soin d'éviter le reproche d'usurpation. Le parlement est convoqué & s'assemble, simplement comme *convention*, parce que le nom de *parlement* suppose une convocation du roi. Les communes déclarent que, « Jacques II s'étant efforcé de renverser la constitution du » royaume, en rompant le *contrat ori-* » *ginal* entre le roi & le peuple ; ayant » violé les lois fondamentales ; par le

Débats parlementaires.

» conseil des jésuites & d'autres esprits » pernicieux ; & s'étant évadé du royau» me, a abdiqué le gouvernement, & » qu'ainsi le trône est vacant. » Après de vives disputes dans la chambre haute sur la réalité du contrat national, sur la violation de ce contrat, enfin sur la vacance du trône, la déclaration des communes fut reçue en son entier. Cet acte est un des plus mémorables de l'histoire.

La couronne est donnée à Guillaume & à Marie conjointement.

On délibere ensuite si l'on nommera un roi ou un régent. C'est alors que le prince d'Orange dévoile son ambition. Il déclare à quelques seigneurs, qu'il ne se mêlera plus des affaires du royaume, soit qu'on établisse une république, soit qu'on assigne la couronne à la princesse Marie son épouse, fille aînée de Jacques ; en un mot, s'il n'a qu'une dignité précaire, attachée à la tête d'une autre personne. Le parlement ne pouvant reculer, les deux filles de Jacques s'accordant avec le prince hollandois, on statue que la couronne sera possédée par Guillaume & Marie conjointement ; que Guillaume aura seul l'administration; que la princesse Anne succédera après leur mort, & sa postérité après la postérité de Marie.

Droits de la nation, réglés.

Une déclaration, jointe à ce réglement, fixe les droits de la nation, &

reſtreint la prérogative royale. En voici les articles eſſentiels. Le roi ne peut ſuſpendre les lois, ni l'exécution des lois, ſans l'aveu du parlement. Il ne peut ériger de cour eccléſiaſtique, ni aucune autre cour. Il ne peut faire aucune levée d'argent, que le parlement ne l'ait accordée, ni d'une autre maniere ou pour un temps plus long qu'elle n'aura été accordée. Il ne peut lever ou entretenir une armée, ſans le conſentement du parlement. Les ſujets ont droit de préſenter au roi des pétitions, & on ne peut les empriſonner ni les pourſuivre pour cela. Les ſujets proteſtans peuvent avoir des armes pour leur défenſe, de la maniere qu'il eſt permis par la loi. Les élections doivent être libres; & les diſcours ou les débats du parlement ne doivent être examinés que dans le parlement même. On ne doit ni exiger des cautionnemens exceſſifs, ni impoſer des amandes exorbitantes, ni infliger des peines trop rudes. Les jurés, dans les procès de haute-trahiſon, doivent être membres des communautés. Pour remédier aux abus, il eſt néceſſaire de tenir ſouvent les parlemens.

Nouveau ferment. Aux anciens ſermens, on en ſubſtitue un nouveau, qui porte, qu'*aucun prince, prélat, état ou ſouverain étranger,*

ger ; n'a & ne doit avoir aucune juridiction, pouvoir, supériorité, prééminence, autorité ecclésiastique ou spirituelle dans le royaume. C'est un divorce éternel avec la papauté.

La constitution angloise fut fixée de la sorte par l'assemblée nationale. Vraisemblablement le pouvoir de la couronne auroit été restreint davantage, & peut-être au point où nous le verrons en Suede, si les troupes de Guillaume III n'eussent imprimé de la crainte, ou que son adresse n'eût influé dans les délibérations. Un roi maître de convoquer, de proroger, de dissoudre le parlement; de refuser son consentement aux bills, qui n'ont force de loi qu'après le consentement donné; un roi maître des places du conseil, des grandes charges, de tous les principaux emplois, & des bénéfices ecclésiastiques; un roi qui a, par conséquent, des moyens immenses de s'attacher les hommes capables de le servir; un roi qui possede le droit de guerre & de paix, l'administration de la justice, l'administration générale de l'état, sans être comptable à personne; la puissance d'un tel roi ne devoit-elle pas naturellement faire ombrage à un peuple si jaloux d'une extrême liberté?

La prérogative royale, toujours fort étendue.

Mais la puissance royale avoit un

Ce qui la limite nécessairement.

fort contre-poids, dans la nécessité de recourir au parlement pour les subsides; dans cet esprit de liberté toujours attentif aux démarches du gouvernement, toujours prêt à le censurer avec hardiesse ; dans l'empire des lois, infiniment cheres & respectables à un peuple fier qui en fait dépendre son bonheur ; dans l'opinion publique, capable de mettre en mouvement toutes les parties de l'état, si l'on a l'imprudence de la heurter ; dans l'énergie du caractere élevé & de l'esprit profond de ces insulaires ; enfin dans le souvenir même des révolutions qui ont tant de fois ébranlé le trône.

Guillaume III fut toujours chagriné par ses sujets.

Guillaume plus roi en Hollande qu'en Angleterre, éprouva, tout le tems de son regne, combien les Anglois étoient difficiles à gouverner. D'abord on ne lui accorda son revenu que pour un tems limité & court ; on fixa la somme destinée à l'entretien de sa maison, & l'on régla que le reste des deniers publics seroit soumis à l'inspection du parlement. En un mot, il eut lieu de se repentir d'avoir ambitionné une couronne, qui n'étoit pour lui qu'une source de chagrins.

Jacques II s'avilit en France.

Nous allons voir Louis XIV, en guerre avec toute l'Europe, faire les

plus grands efforts pour rétablir Jacques II. Mais ce dernier ne paroît plus qu'un prince abject, ſans courage, ſans prudence, que le dévot des jéſuites; & la France même, témoin de ſon aviliſſement, le jugera digne de ſes malheurs. Duc d'Yorck, il ſembloit capable de régner; roi, il ſembla perdre tout le mérite du duc d'Yorck. Tant l'infortune peut affaiſſer les ames, à qui la puiſſance ou les contradictions donnoient du reſſort! tant la piété, ſi propre à exciter aux devoirs, exige de lumieres dans les rangs ſupérieurs, pour diſcerner les devoirs réels des ſimples pratiques de dévotion!



ÉPOQUE.
DE LOUIS XIV.

LIVRE TROISIEME.

Depuis la guerre de 1668, jufqu'au congrès d'Utrecht, en 1712.

CHAPITRE PREMIER.

LIGUE d'Ausbourg contre Louis XIV. — Il foutient la guerre avec fuccès contre prefque toute l'Europe.

Le fameux prince d'Orange fouleve l'Europe contre Louis.

DE tous les ennemis que s'étoit attirés Louis XIV, aucun n'étoit plus à craindre par fes talens & par fa haine implacable, que ce fameux prince d'Orange, alors méprifé légérement des François, parce qu'il n'avoit pas été heureux dans la guerre. A force d'exagérer l'ambition de Louis, de le peindre comme afpirant à la monarchie univerfelle, d'infifter fur fes entreprifes violentes, & d'en faire appréhender les fuites; il attifoit depuis long-tems un

feu qui devoit bientôt embraser l'Europe. Par la ligue d'Ausbourg en 1686, confirmée à Venise l'année suivante, il réunit les confédérés de la derniere guerre, pour le maintien des traités de Munster & de Nimegue. Le pape Innocent XI le seconda, sans être d'intelligence avec un prince hérétique. Les brouilleries s'envenimoient tous les jours entre la France & la cour de Rome.

Ligue d'Ausbourg.

Louis vouloit procurer l'électorat de Cologne au cardinal de Furstemberg, évêque de Strasbourg, entierement dévoué à ses intérêts. On vint à bout de le faire élire coadjuteur, malgré les protestations de plusieurs chanoines. Mais Innocent déclara nulle cette élection. Un prince de Baviere, âgé de dix-sept ans, déja évêque de Ratisbonne, & muni d'un bref de dispense, (car la politique n'est pas scrupuleuse sur les canons,) fut ensuite préféré au cardinal, avec l'applaudissement de tout l'empire. A ce motif de guerre, s'en joignoient deux autres encore. On réclamoit en vain des droits, réels ou prétendus, de la duchesse d'Orléans, princesse Palatine, sur la succession de l'électeur Palatin son frere; & l'empire avoit refusé de changer la treve de Ratisbonne en paix perpétuelle. Il n'en falloit pas tant pour

Vaine tentative pour faire un électeur de Cologne, ami de la France.

Autres griefs du roi.

Il rompt la treve.

armer le roi. Irrité de la ligue d'Ausbourg, impatient de prévenir ses desseins, il rompit la treve & attaqua l'Allemagne.

Léopold faisoit aux Turcs une guerre heureuse.

L'empereur Léopold se trouvoit dans une situation plus avantageuse qu'auparavant. Bude avoit été prise d'assaut sur les Turcs en 1686. Défaits à Mohacz l'année suivante par le duc de Lorraine & l'électeur de Baviere, ils avoient perdu l'Esclavonie. Les états de Hongrie venoient d'abroger l'ancienne loi, qui permettoit de déposer le souverain en cas de violation de privileges ; ils venoient de rendre la couronne héréditaire pour les mâles d'Autriche, & de consentir à recevoir les garnisons impériales. C'est que l'empereur avoit confirmé les privileges des Hongrois, & incorporé à ce royaume les conquêtes enlevées aux Turcs. Enfin son fils aîné, Joseph, étoit déja couronné roi de Hongrie. Il falloit cependant continuer la guerre de ce côté-là : diversion favorable à l'entreprise de Louis XIV. Tandis que les Impériaux forçoient Belgrade & subjuguoient la Servie, une armée de cent mille hommes, sous les ordres du dauphin, porta l'effroi dans l'empire.

Couronne de Hongrie héréditaire.

1688. La France arme.

Prise de Philisbourg, &c.

En dix-neuf jours de siége, le dauphin se rend maître de Philisbourg,

Mayence, Manheim, Spire, Worms, Treves ſont entre les mains des François. Le Palatinat eſt inhumainement livré aux flammes, en 1689. Plus de quarante villes & une infinité de villages brûlés, tout ce beau pays ſaccagé : quel affreux monument de ce qu'on appelle droit de la guerre, ou plutôt de la dureté impitoyable de Louvois ! car ce miniſtre avoit déterminé le monarque à donner des ordres ſi cruels. Etoit-il donc impoſſible que les ennemis pénétraſſent un jour dans le royaume ? & s'ils y pénétroient, à quelles repréſailles devoit-on s'attendre ? La bonne politique reſpecte l'humanité.

Palatinat ſaccagé.

C'eſt alors que Jacques II, fugitif ſans avoir combattu pour ſa couronne, cherchoit un aſile en France, où il ſe montra plus jéſuite que roi. Une preuve du peu d'eſtime qu'il inſpira, c'eſt le mot indécent de l'archevêque de Reims, le Tellier : *Voilà un bon homme qui a quitté trois royaumes pour une meſſe* ! Sa religion l'auroit certainement rendu admirable, s'il y eût joint les qualités d'un prince & d'un héros. Louis ſignala ſa magnificence en ſa faveur, & parut auſſi grand que Jacques paroiſſoit petit.

Conduite de Jacques II en France.

Une forte eſcadre françoiſe tranſporte en Irlande le roi détrôné ; de

Il paſſe en Irlande, & s'y prend mal.

nouveaux ſecours lui arrivent promptement. Il trouve les Irlandois diſpoſés à le ſervir ; il eſt reçu à Dublin avec des tranſports de joie. Mais plus les catholiques témoignent de zele, moins il ménage les proteſtans. Londondery, ville peu conſidérable, où la religion proteſtante dominoit, où le miniſtre Walker donnoit les ordres & inſpiroit l'enthouſiaſme, eſt le premier écueil ſur lequel il va échouer. Il leve le ſiege de cette place, après y avoir perdu neuf mille hommes. L'année ſuivante (1690), Tourville, vice-amiral de Louis, remporte une victoire complette ſur les flottes angloiſe & hollandoiſe, réunies à la hauteur de Dieppe ; victoire qui aſſura l'empire de la mer à la France, pour près de deux ans. Cet avantage eſt inutile au malheureux prince, parce qu'il ne fait que des fautes.

Siége de Londonderi.

1690. Les François maîtres de la mer.

Bataille de la Boyne.

Guillaume paſſe en Irlande. Jacques veut courir les riſques d'une bataille. Les deux armées, chacune d'environ quarante mille hommes, ſont en préſence, la riviere de la Boyne entre deux. Un boulet de canon effleure l'épaule à Guillaume, tandis qu'il examine le terrain. Les ennemis le croient mort, & en triomphent. Mais ayant raſſuré ſes troupes, en parcourant les lignes à cheval,

il donne pour le lendemain l'ordre du combat. L'action fut décisive. Il passa la riviere au milieu des plus grands dangers. Le maréchal de Schomberg, qui combattoit pour lui avec les François réfugiés, perdit la vie, sans que ce malheur eut les suites qu'on pouvoit craindre. Les Irlandois, presque toujours facilement vaincus chez eux, s'enfuirent d'abord : les François seuls combattirent avec courage, & se retirerent en bon ordre. Jacques ne se montra point dans une occasion, où il lui importoit si fort de donner l'exemple. La France le vit bientôt reparoître, moins digne que jamais des sacrifices qu'elle lui faisoit

Jacques vaincu.

En deux campagnes, l'Irlande fut entiérement subjuguée par les généraux de Guillaume. Quoique Louis eût envoyé trois mille hommes & des provisions immenses à Limerick, cette place très-forte capitula. Une amnistie générale accordée aux Irlandois, avec la liberté de conscience, étoit le moyen de les attacher au nouveau gouvernement. Il y en eut cependant douze mille, qui profiterent de la permission qu'on leur donnoit de se retirer. La France devint leur patrie. Mais ils n'y apportoient pas l'industrie & les richesses, qu'on avoit perdues par l'émigration des protestans.

L'Irlande subjuguée par Guillaume.

Ennemis de Louis XIV.

Déja Louis XIV avoit contre lui l'Angleterre, la Hollande, l'Efpagne, le duc de Savoie, prefque toute l'Italie, ligués avec l'empereur & la plus grande partie des princes de l'empire. Telles étoient encore fes reffources & la vigueur du gouvernement, qu'il conferva dans cette guerre la fupériorité de fes armes. Parcourons feulement ici les événemens les plus mémorables.

Sièges de Bonn & de Mayence.

Charles V, duc de Lorraine, & l'électeur de Baviere reprennent en 1689 Bonn & Mayence. Ces villes mal fortifiées furent admirablement bien défendues ; la premiere, par le baron d'Affeld, qui fut bleffé à mort dans un affaut général ; la feconde, par le marquis d'Uxelles, (depuis maréchal de France,) qui, après vingt-une forties, fe rendit faute de poudre. A fon retour, il effuya des huées à Paris en plein théâtre. Les François, trop accoutumés à la victoire, jugeoient d'après leur préfomption.

Campagnes du maréchal de Luxembourg.

Le prince de Waldeck battit, la même année, le maréchal d'Humieres a Valcour dans les Pays-bas. Mais il fut défait à Fleurus, en 1690, par le maréchal de Luxembourg, haï de Louvois, & que le monarque cependant avoit choifi. Le combat de Leuze, en

1691, où vingt-huit escadrons en défirent soixante & quinze ; la sanglante bataille de Steinkerque en 1692, & celle de Nerwinde en 1693, où le roi Guillaume fut vaincu, mirent le comble à la gloire de Luxembourg, digne éleve du grand Condé. Dans ces dernieres actions, de jeunes princes du sang chargerent avec une valeur héroïque. Le fils du fameux Turenne fut tué en les imitant. Le roi en personne prit Mons & Namur ; & Guillaume, à la tête d'une grande armée, ne put secourir cette derniere place.

Batailles de Steinkerque & de Nerwinde.

D'un autre côté, on vit le maréchal de Catinat, philosophe guerrier, toujours le même dans tous les degrés de la fortune, remporter sur le duc de Savoie, à Stafarde, une victoire complette, suivie de la prise de Suze, Villefranche, Montalban, Nice, Montmélian, &c. (1691.) Obligé de se tenir sur la défensive, parce qu'une partie de ses troupes avoit été rappellée, on le vit encore attaquer & vaincre le duc à la Marsaille, dès qu'il eut assez de forces pour le combattre sans imprudence. (1693.) Les François se vengerent alors sur le Piémont, des ravages que ce prince avoit faits dans le Dauphiné.

Campagnes de Catinat.

Batailles de Stafarde & de la Marsaille.

Une armée françoise, sous le maré-

Guerre en Allemagne & en Catalogne.

chal de Lorges, eut aussi des succès en Allemagne, où la guerre se faisoit moins vivement. Le maréchal de Noailles en eut de plus grands en Catalogne. Il prit Roses en 1693 ; l'année suivante, il prit Palamos, Gironne, Ostalric, Castelfollit, après avoir gagné une bataille sur les bords du Ter. Le roi d'Espagne n'avoit pas d'argent pour payer des troupes. Il fut réduit à retrancher le tiers des appointemens de ses officiers, même militaires ; à vendre les vice-royautés du Mexique & du Pérou ; à emprunter à quinze pour cent. Le crédit étoit ruiné avec les finances. Depuis long-tems l'Espagne épuisoit d'or le nouveau monde, au profit des autres peuples. Cette monarchie ressembloit à un colosse qui tombe en poussiere.

Le roi d'Espagne sans argent.

Louis épuisé par ses victoires, offre la paix.

Mais la France victorieuse n'acquéroit que de la gloire, & se ruinoit aussi par de vains triomphes. Louis ne put s'empêcher de le sentir, puisqu'en 1694, il offrit la paix & la restitution de ses conquêtes. Soit défiance, soit ambition, soit haine, les ennemis refuserent alors ce qu'ils accepteront à Riswick en 1697. Louvois & Luxembourg étoient morts; pertes difficiles à réparer, dès que la guerre ne finissoit point. Le premier, trop dur & ami de la violence, ex-

celloit néanmoins dans plusieurs parties du ministere : le second, malgré l'envie qui le poursuivoit, remplaça glorieusement les Condé & les Turenne.

Guillaume III souvent battu, & pour cette raison trop peu estimé en France, quoiqu'il sût admirablement se relever d'une défaite, prouva bien que le succès des armes ne décide pas toujours de l'habileté du général. On avoit regardé comme un prodige la prise de Namur par Louis XIV, en présence d'une armée de quatre-vingt mille hommes que Guillaume commandoit. On avoit couvert celui-ci de ridicule, parce qu'il n'avoit pu sauver la place. Il reprit cependant Namur, malgré de plus grands obstacles. Le maréchal de Boufflers, aussi bon général que vertueux citoyen, s'y étoit jeté avec sept régimens, & la garnison étoit nombreuse. Le maréchal de Villeroi se trouvoit sur les bords de la Méhaigne, à la tête de plus de quatre-vingt mille hommes. Villeroi ne fit rien. La défense fut vive & longue; mais Guillaume triompha. Le parlement d'Angleterre qui le chagrinoit, qui néanmoins prodiguoit tout par haine contre la France, avoit donné pour cette campagne plus de quatre millions sept cents mille livres sterling. Les

1696. Guillaume reprend Namur, comme Louis l'avoit pris.

ſubſides furent énormes ſous ce regne : on ne pouvoit ſoutenir la guerre qu'en s'épuiſant.

Combat de la Hogue en 1692.

Les eſpérances du roi Jacques furent preſque entiérement évanouies dès l'an 1692, après la fameuſe journée de la Hogue. Deux grandes eſcadres françoiſes devoient ſe réunir pour une deſcente en Angleterre. Le vent contraire empêcha la réunion. Tourville, avec quarante-quatre vaiſſeaux ſeulement, fut attaqué par les ennemis, qui en avoient près de cent. Il ſoutint, avant de ſuccomber, un combat de dix heures. Les François,

Perte de la France.

pourſuivis deux jours, perdirent quatorze grands vaiſſeaux & l'empire de la mer. *Tourville eſt-il ſauvé ?* dit le roi en apprenant cette nouvelle : *pour des vaiſſeaux on peut en trouver, mais on ne trouveroit pas aiſément un officier comme lui.* C'étoit une des meilleures qualités de Louis, de ſavoir honorer le mérite & enflammer le zele de ſes ſerviteurs.

Bombardemens ; *machine infernale.*

Dieppe, le Havre, Saint Malo, Calais, Dunkerque, furent bombardés par les Anglois. Qu'avoit-on gagné à inventer les galiotes à bombes ? Leur *machine infernale*, beaucoup plus terrible ſi elle avoit réuſſi, échoua heureuſement. Quoique éloignée, ſon exploſion

cassa toutes les vitres de Saint-Malo, renversa beaucoup de toits, & ébranla la terre jusqu'à trois lieues de distance. On se vengea de ces bombardemens sur Bruxelles qui appartenoit à l'Espagne. Ainsi, dans le siecle de la politesse, la guerre avoit encore ses atrocités.

Elle s'étendoit aux extrémités du monde ; car où les Européens portoient leur industrie admirable, ils y portoient aussi leurs animosités destructives. Les Hollandois enleverent Pondichéri à la France ; les Anglois ravagerent Saint-Domingue ; les François saccagerent la Jamaïque. Pointis, chef d'escadre, joint aux Flibustiers, surprit Carthagene où les Espagnols firent une perte considérable, évaluée à vingt millions. Duguai-Trouin & Jean Bart, deux armateurs dignes des premiers grades militaires, ruinerent le commerce des ennemis, qui ruinoient celui de la France.

Expéditions en Asie, en Amérique, &c.

Une division éclatante s'étoit élevée dans l'empire, au sujet d'un neuvieme électorat, créé par Léopold dès l'an 1692, en faveur du duc de Brunswick-Lunebourg Hannover. L'empereur lui avoit donné l'investiture ; les princes avoient protesté, avoient même formé une ligue à Ratisbonne. Si Léopold n'eût pas suspendu en 1693 les effets de

Création de l'électorat de Hannover.

l'investiture, une grande partie de l'Allemagne eût vraisemblablement tourné les armes contre lui, au lieu de se battre contre la France. Ce neuvieme électorat fut un sujet de troubles, jusqu'au regne de Joseph, sous lequel les états y consentirent en 1708. On ne doit pas s'étonner que la guerre se fit mollement de ce côté-là. Les Allemands agissoient peu, & Louis portoit ailleurs ses plus grandes forces.

Troubles à ce sujet.

CHAPITRE II.

Paix de Riswick, nécessaire à Louis XIV, quoique vainqueur. — Paix de Carlowitz, où les Turcs reçoivent la loi.

La guerre ruinoit la France victorieuse.

CETTE guerre, sans nécessité, dont la haine étoit le principe, que Louis XIV s'étoit attiré en inspirant trop de terreur, & qu'il auroit évitée en se bornant à être l'arbitre de l'Europe; cette guerre qu'on doit attribuer moins à ses passions personnelles, qu'au génie despotique & aux conseils violens de son ministre Louvois, causoit des maux infinis au royaume, & accabloit un peuple encore couronné par la victoire. On

ne la soutenoit qu'à force d'impôts, ou d'expédiens ruineux pour l'état. L'opiniâtreté des ennemis éloignoit la paix, qu'eux-mêmes devoient souhaiter avec plus d'ardeur. Il falloit détacher de leur confédération quelqu'un de ses membres; il falloit diviser ceux que l'on trouvoit inflexibles, étant réunis. La politique souple & ambitieuse de Victor-Amédée, duc de Savoie, se plia par intérêt aux vues de la cour de France.

Opiniâtreté des ennemis.

On le gagna en lui accordant ce qu'il pouvoit désirer de mieux, la restitution de ses états, Pignerol (rasé cependant), les honneurs des têtes couronnées, quatre millions, & le mariage de sa fille avec le jeune duc de Bourgogne, fils du dauphin. Catinat conclut le traité. Innocent XII (Pignatelli) aussi favorable à la France qu'Innocent XI lui avoit été contraire, ne contribua pas peu à décider le duc de Savoie. C'étoit sur-tout la tranquillité de l'Italie que le pape avoit à cœur. Il souhaitoit qu'elle pût être neutre. Les alliés refusant d'y consentir, Victor-Amédée joignit ses armes à celles de Louis XIV.

1696. Louis gagne le duc de Savoie.

Innocent XII y contribue.

Sa défection déconcerta d'autant plus la grande alliance, que Louis avoit encore quatre armées sur pied, & que le duc de Vendôme prit Barcelone, après

1697. Négociations & traité de Riswick.

avoir battu les Espagnols. On négocioit en Hollande à Riswick, près de la Haye. La Suede étoit médiatrice. (La médiation du pape, déja offerte inutilement pour la paix de Nimegue, avoit été refusée : la cour de Rome devoit perdre toute influence dans les affaires de l'Europe.) Quatre traités, conclus vers la fin de 1697, assurerent la paix générale, dont les conditions paroissent humiliantes pour Louis, quoiqu'il les eût proposées vainqueur & conquérant.

La France cede beaucoup comme si elle étoit vaincue.

Ce prince restitue à l'Espagne tout ce qu'elle a perdu pendant la guerre, Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai, Barcelone, &c.; avec tout ce que les chambres de Metz & de Brisac avoient réuni au domaine. Voilà le fruit de ces violentes réunions ! Il reconnoît pour roi d'Angleterre ce Guillaume, son ennemi personnel, que l'on traitoit en France de perfide usurpateur, & dont l'ambition avoit causé un si funeste embrasement. Il s'en tient avec la Hollande aux traités de Munster & de Nimegue. Il rend à l'empire Kell & Philisbourg ; à l'empereur, Fribourg & Brisac. Il consent à raser les forts construits au-delà du Rhin. Il abandonne les réunions faites hors de l'Alsace, en exigeant néanmoins que dans les lieux qui ont été réunis au domaine de la

couronne, la religion catholique demeurera sur le pied où elle se trouve. Les protestans eurent beaucoup de peine à y consentir.

Léopold duc de Lorraine, grand prince.

Enfin, il rétablit le duc de Lorraine Léopold, fils de Charles V, mais en démantelant ses places. Si petit, à ne considérer que la puissance, Léopold est un grand prince aux yeux de l'humanité & de la sagesse. Tout occupé du bonheur de ses sujets, il leur fit oublier les maux de la guerre, les maux que l'absence du souverain avoit entraînés. Il leur procura l'aisance, les arts, les lumieres, tous les biens de la nature & d'une société douce & paisible. Son illustre maison, depuis sept cents ans de souveraineté & de gloire, n'avoit produit aucun personnage si digne d'éloges. Ces belles paroles qu'on cite de lui, *je quitterois demain ma principauté, si je ne pouvois faire de bien*, étoient l'expression de ses sentimens; sentimens que devroit inspirer le pouvoir suprême à quiconque en est revêtu.

Le besoin fit faire la paix à Louis XIV.

La paix de Riswick, comparée à celle de Nimegue, où Louis avoit imposé la loi; excita les murmures d'une nation énorgueillie par tant de victoires: elle étoit indignée de voir tout le fruit de ses triompes sacrifiés aux vaincus.

Quelques-uns exalterent la modération du monarque; d'autres imaginerent faussement que sa politique se frayoit par-là un chemin à la succession d'Espagne. Mais on sait aujourd'hui, que détrompé des chimeres de l'orgueil, il sacrifia au besoin réel de ses sujets & de son état.

Depenses énormes de la guerre.

Depuis la funeste coutume qu'il avoit prise d'entretenir des armées beaucoup plus nombreuses qu'autrefois, les dépenses de la guerre étoient énormes. Et que gagnoit-on par cette coutume ? de se ruiner soi-même, en forçant les ennemis à se ruiner; car ils augmentoient nécessairement le nombre de leurs troupes à proportion de celles de France. Les cinq premieres campagnes avoient coûté plus de deux cens millions de dépense extraordinaire. Aussi les finances retomboient-elles dans l'ancien chaos. De peur d'exciter un mécontentement général, en augmentant les taxes dont le peuple étoit accablé, on avoit eu recours aux emprunts, aux créations d'offices, à ces expédiens passagers, qui produisent infailliblement un mal durable, puisqu'ils augmentent la dette publique. On avoit augmenté de trois livres, dès 1689, la valeur du marc d'argent monnoié, & cette opération avoit fait un tort con-

Opérations de finance.

ſidérable au commerce. Les revenus du roi diminuoient ſenſiblement, tandis que le royaume s'appauvriſſoit. On établit en 1695 la capitation, impôt de nouvelle eſpece : quoique l'on en tirât vingt-un millions, les revenus de cette année ne paſſerent que de dix millions ceux de l'année précédente. Il eſt donc démontré que la guerre, avec tous ſes ſuccès, expoſoit la France aux derniers malheurs. Louis ne laiſſoit pas de dépenſer encore des millions en bâtimens : tant les habitudes, ſur-tout dans les princes, réſiſtent aux leçons de l'expérience ! La capitation eſt établie. On bâtiſſoit encore

Jean Sobieski étant mort en 1696, le trône de Pologne ſe trouvoit vacant, lorſqu'on négocioit à Riſwick. L'abbé (depuis cardinal) de Polignac, célebre aujourd'hui par ſon Anti-Lucrece, alors ambaſſadeur en Pologne, vint à bout de faire élire le prince de Conti, dont la valeur s'étoit ſignalée aux batailles de Steinkerque & de N. rwinde. Deux heures après, un autre parti proclama Frédéric-Auguſte, électeur de Saxe, qui avoit l'avantage de la proximité & de l'argent. Louis XIV, certainement hors d'état de porter la guerre dans ce pays, donna au prince de Conti de foibles ſecours, avec leſquels il ne put même en- Le prince de Conti, élu roi de Pologne.

L'argent de Saxe l'emporte. trer à Dantzick. Les Polonois se réunirent en faveur du prince allemand ; il paya bien leur couronne.

Supériorité de l'empereur sur les Turcs. La paix de Carlowitz avec les Turcs, en 1699, est une époque remarquable, soit par l'abaissement des ennemis mortels du nom chrétien, soit par la tranquillité rendue à toute l'Europe. Depuis le siége de Vienne, l'empereur Léopold, avec le secours des Polonois, des Russes, des Ventiens sur-tout, avoit eu une supériorité constante sur les Turcs. Le prince Eugene de Savoie, que nous verrons si redoutable à la France, les avoit défaits en 1695, à la Bataille de Zentha ou Zanta, où ils perdirent plus de vingt mille hommes. Le sultan Mustapha II commandoit l'armée. On le déposa quelque tems après le traité de Carlowitz, qui lui attira la haine & le mépris de son peuple.

Bataille de Zentha.

Paix de Carlowitz. La Transilvanie cédée à l'Autriche. Par ce traité, la Porte cede la Transilvanie à l'empereur. C'étoit une principauté reconnue indépendante, quoique sous la protection du Turc. On ne pouvoit donc, suivant M. l'abbé de Mably, ni la céder ni l'acquérir de la sorte. » Mais depuis, comme il l'observe, la » cour de Vienne a acquis les droits les » plus légitimes sur la Transilvanie; cette » province aime le gouvernement sous

» lequel elle vit, & a donné à ses » maîtres des preuves non équivoques » de ses sentimens * ». Les limites des deux puissances sont déterminées; & l'on convient qu'aucune ne donnera asile aux sujets mécontens de l'autre : ce qui ferme aux Hongrois le refuge en cas de révolte. On convient de plus que les Hongrois & les Transilvains, réfugiés pendant la derniere guerre, ne pourront rentrer dans leur patrie.

A l'égard de la Pologne, le Turc lui rend Caminieck, & renonce à toutes ses prétentions sur la Podolie & l'Ukraine. Le Niester, entre la Moldavie & la Podolie, sera la limite des deux états. Cessions à la Pologne

Il cede à Venise toute la Morée (le Péloponnese), & quelques îles. Venise a perdu la Morée par la paix de Passarowitz en 1718; & la cour de Vienne y a gagné la Bannat de Themeswar & une partie de la Valachie. La Morée à Venise.

Le czar Pierre I ne fait à Carlowitz qu'une treve de deux ans. On lui cede cependant Azow sur les Palus-Méotides, aujourd'hui la mer de Zabache, place importante qui pouvoit lui procurer l'empire de la mer Noire. Ce prince & Azow au czar Pierre I.

* Droit public de l'Europe.

Charles XII, son rival, commenceront en 1700 une guerre de dix-huit ans, qui fixera notre attention. Les détails où je dois entrer sur deux hommes si extraordinaires, romproient ici la chaîne de nos idées, en nous faisant perdre de vue le midi de l'Europe. Je les renvoie donc à un endroit plus convenable.

CHAPITRE III.

Traité de partage pour la succession d'Espagne. — Testament & mort de Charles II. — Philippe V lui succède, & la guerre commence en Italie.

La succession d'Espagne, grand objet de politique.

LA succession du roi d'Espagne, Charles II, prince également foible de corps & d'esprit, prêt à mourir sans enfans, étoit un grand objet d'inquiétudes & de maneges politiques. Par ses droits du sang, elle ne pouvoit regarder que la maison impériale ou celle de France. Le systême d'équilibre, qui s'affermissoit de jour en jour, s'opposoit trop à l'agrandissement excessif d'une puissance, pour qu'il fut possible de réunir tant d'états sur la même tête, déja en possession d'autres couronnes. Mais comment prévenir les orages & les guerres que l'on prévoyoit?

Il en étoit du malheureux Charles, selon l'idée de M. de Voltaire, comme d'un riche vieillard qui meurt ſans enfans. « Sa femme, ſes parens, des prê-» tres, des officiers prépoſés pour rece-» voir les dernieres volontés des mou-» rans, l'aſſiégent de tous côtés, pour » arracher de lui un mot favorable : » quelques héritiers conſentent à parta-» ger ſes dépouilles; d'autres s'apprêtent » à les diſputer. » Un trait que cet hiſtorien ne rapporte point, & qui ſe trouve dans les mémoires du marquis de Saint-Philippe, fera encore mieux connoître la triſte ſituation du roi malade. Pour éloigner de lui certaines perſonnes, en poſſeſſion de ſa confiance, on lui perſuada qu'il avoit été enſorcelé; que de là venoient ſes maladies & ſes malheurs; & qu'il trouveroit le remede dans les exorciſmes de l'Egliſe. Le P. Dias, dominicain, ſon confeſſeur, fut l'ame de cette intrigue : le cardinal Portocarréro & le grand inquiſiteur le ſeconderent. Ils ſe rendirent maîtres de l'eſprit de Charles; ils le firent exorciſer; & une cérémonie ſi terrible affoiblit encore ſa tête. Le confeſſeur fut enſuite diſgracié; mais Portocarréro fut premier miniſtre. C'eſt ainſi que les affaires ſe conduiſoient en Eſpagne.

Triſte ſituation de Charles II.

Intrigue étonnante pour s'emparer de ſon eſprit.

Premier traité de partage.

Cependant Guillaume en Angleterre, toujours attentif à la balance de l'Europe, avoit imaginé ou adopté un projet des plus étranges, pour maintenir l'équilibre dont il étoit si jaloux. Le partage de la monarchie espagnole, fait à l'insu du monarque même, fut le moyen qu'on employa. Louis XIV conclut avec l'Angleterre & la Hollande un traité en 1698, par lequel on assuroit au prince électoral de Baviere, encore enfant, l'Espagne & ce qu'elle possédoit en Amérique ; au dauphin, le royaume des Deux-Siciles, la province de Guipuscoa, Final & d'autres villes ; à l'archiduc Charles, second fils de l'empereur, le duché de Milan. Louis renonçoit à la succession, mais en acquérant des états considérables.

Charles indigné fait son testament.

La cour de Madrid fut indignée, & devoit l'être, d'un traité si contraire à ses droits & à l'ordre naturel des choses. Elle craignoit sur-tout un démembrement de la monarchie. Le roi, n'osant se donner pour héritier un prince de sa maison, fit son testament en faveur du jeune prince de Baviere, son petit-neveu, qui mourut presque aussi tôt à Bruxelles. Les inquiétudes, les intrigues renaissent. Un nouveau traité de partage en est le fruit.

1700. Second

Par ce traité conclu entre les mêmes

puissances que le premier, on assigne à l'archiduc Charles l'Espagne & les Indes occidentales, qu'on avoit données au Bavarois : on donne le Milanez au duc de Lorraine ; on ajoute la Lorraine au partage du dauphin. On dispose, pour la seconde fois, de la succession d'un monarque vivant. Pourquoi n'avoit on pas réglé à Riswick une affaire si essentielle, d'où dépendoit la solidité de la paix ? Apparemment qu'on y aperçut alors des difficultés presque insurmontables, ou qu'impatient de conclure, on négligea l'avenir pour le présent : faute très-commune, même en politique. traité de partage.

Si l'empereur avoit voulu consentir à ce traité, son fils auroit été roi d'Espagne. Il refusa, se flattant d'avoir toute la succession, & ce refus lui fera tout perdre. A la vérité, Charles II, extrêmement irrité du nouveau partage, fixe son choix sur l'archiduc ; mais la cour de Vienne, qui ne pouvoit trop le ménager, lui donne mille dégoûts. Il demande dix mille hommes, & l'empereur ne les accorde point. L'archiduc parle des Espagnols en termes injurieux, & ces paroles sont rapportées. Au contraire, le marquis d'Harcourt, ambassadeur de France à Madrid, se fait aimer, dissipe les préventions contre les Fran- La cour de Vienne dégoûte les Espagnols. Le marquis d'Harcourt s'en fait aimer.

çois, & conduit si habilement les choses, que l'idée d'avoir un roi de cette nation, n'effraye plus une nation rivale.

Le conseil d'Espagne pour la France.

Cependant le foible Charles II se raccommode avec Léopold, qui avoit rappelé son ambassadeur. Louis rappelle de son côté le marquis d'Harcourt, & envoie des troupes vers les frontieres d'Espagne. On se voit à la veille d'une guerre. Le cardinal Portocarréro est d'avis, avec le conseil d'état, de préférer la maison de France à celle d'Autriche. Les jurisconsultes & les théologiens, consultés sur cette grande affaire, pensent que rien n'est plus juste. On consulta même le pape Innocent XII, & il répondit à Charles que les lois d'Espagne & le bien de la chrétienté l'obligeoient de prendre ce parti. Le monarque moribond fit alors un testament, par lequel il donne toute la monarchie au duc d'Anjou, second fils du dauphin; & au défaut des puînés de France, à l'archiduc Charles, puîné de l'empereur, mais à condition que l'empire ne pourroit se réunir à la couronne d'Espagne; enfin au duc de Savoie, au défaut de ces princes. Charles II mourut quelques mois après, âgé de trente-neuf ans.

Testament & mort de Charles II.

Droits certains.

Il est certain que la maison de France avoit pour elle les droits du sang. Louis

XIV, parent au même degré que Léopold, étoit le fils d'une aînée; & le dauphin étoit petit-fils de Philippe IV, dont les enfans de Léopold ne descendoient pas. Il est certain de plus que la renonciation de Marie-Thérese, femme de Louis XIV, ayant sur-tout pour objet d'empêcher la réunion des deux couronnes, perdoit sa force, dès que le testament obvioit à cette réunion. Il paroît aussi certain que les suffrages des Espagnols devoient être de quelque poids, quoique l'on y eût si peu d'égards. Enfin il est absolument faux que d'Harcourt ait inspiré le testament, puisqu'il n'étoit plus en Espagne depuis six mois, & qu'à son départ toutes apparences étoient contre. de la maison de France.

Qu'un prince de la maison d'Autriche, de cette maison presque toujours en guerre avec la France depuis deux cents ans, ait fait passer la monarchie espagnole aux Bourbons; que de petites causes, l'humeur, les tracasseries domestiques, les intrigues de cour, aient préparé un si grand événement; que la derniere volonté de Charles II, presque nul pendant sa vie, ait produit cet effet, malgré des obstacles sans nombre; voilà un phénomene singulier, qui fait sentir l'incertitude de tous les systêmes politiques. Evénement qu'on auroit cru impossible.

Quel parti devoit prendre Louis XIV

On met en question si Louis XIV devoit s'en tenir au dernier traité de partage, ou accepter le testament du roi d'Espagne. Dans le premier cas, il ajoutoit à sa couronne les Deux-Siciles, la Lorraine, &c.; & il sembloit devoir compter sur les secours de l'Angleterre & de la Hollande, contre l'empereur. Dans le second, il s'exposoit à une guerre générale, pour l'établissement de son petit-fils. Le roi assembla un conseil extraordinaire, où la question fut examinée. Son caractere le poussoit aux entreprises d'éclat: il accepta le testament.

Difficultés inévitables de part & d'autre.

M. l'abbé de Mably soutient que c'étoit le mauvais parti, quoique les Espagnols appelassent le duc d'Anjou, quoiqu'ils ne voulussent point de partage, & que la régence eût ordonné d'offrir la succession à l'archiduc, si la France ne l'acceptoit pas toute entiere. Le marquis de Torci, habile ministre, soutient l'autre sentiment dans ses mémoires. Il y a pour & contre de fortes probabilités qui laissent l'esprit en suspens. La guerre étoit inévitable, soit que le traité ou le testament l'emportât. On convient que l'Angleterre & la Hollande n'eussent jamais rempli pour la France le devoir de vrais alliés. N'est-il pas probable aussi qu'elles auroient bientôt été ses ennemis? n'au-

roient-elles pas saisi l'occasion de rompre ce traité de partage qui les faisoit murmurer contre Guillaume? parce qu'en effet la France y gagnoit une trop grande augmentation de pouvoir : trop grande, selon les idées communes de la politique ; car il me paroît que l'acquisition d'un royaume en Italie eût été pour la monarchie françoise une cause réelle d'affoiblissement. Enfin, il falloit s'attendre, quoi qu'on fît, à de violentes oppositions ; & en s'exposant aux plus grands périls, le monarque embrassoit du moins une cause juste.

Tel fut l'étonnement de l'Europe, à la vue d'un Bourbon héritant de la domination espagnole, qu'excepté l'empereur, tout paroît d'abord tranquille. Le duc d'Anjou, sous le nom de Philippe V, alla prendra possession de sa couronne. *Il n'y a plus de Pyrénées*, lui disoit son aïeul en le quittant. Le pape, le duc de Savoie, Venise, les puissances du nord, le Portugal même, l'Angleterre & la Hollande, le reconnurent en apparence. On pouvoit compter sur l'électeur de Baviere, gouverneur des Pays-bas ; sur l'électeur de Cologne, son frere. On devoit regarder comme ami le duc de Savoie, dont Philippe V alloit devenir le gendre, ainsi que l'étoit déjà

Philippe V, presque généralement reconnu.

le duc de Bourgogne. Le duc de Mantoue reçut garnison françoise. Louis goûtoit une satisfaction flatteuse. Toujours fier de sa puissance, il ne connoissoit pas encore assez les coups terribles de la fortune.

Prétentions mal fondées de l'empereur.

L'empereur Léopold alléguoit, contre le testament de Charles II, des pactes faits entre Charles Quint & l'empereur Ferdinand I son frere, pour assurer aux deux branches d'Autriche une succession réciproque; il alléguoit le testament de Philippe IV, qui substituoit à Charles les enfans de Léopold. Comme si des pactes de famille, ou la volonté arbitraire d'un prince, devoient anéantir les lois d'une nation. Les lois d'Espagne appeloient à la succession les femmes avant les collatéraux mâles. D'ailleurs le droit de tester, qu'avoit Philippe IV, Charles II l'avoit sans doute; & son testament étoit conforme aux lois du royaume. Le consentement des Espagnols n'y mettoit-il pas un sceau inviolable?

Ligue par rapport à l'Italie.

Comme les états de l'Espagne en Italie pouvoient être considérés sous un autre aspect, l'Angleterre & la Hollande se liguerent avec l'empereur pour les détacher du grand héritage. On verra les alliés étendre leurs vues, à mesure que leurs armes seront plus heureuses.

Avant que ces puissances maritimes se déclarent, la guerre commence en Italie. Le prince Eugene commande l'armée impériale, composée de trente mille hommes. Il pénetre par le Trentin, quoique la république de Venise soit neutre. Catinat, qui commandoit l'armée françoise, gêné par les ordres de la cour, ne s'étant point opposé à ce passage, mal obéi d'ailleurs par des officiers généraux, recule devant l'ennemi jusques derriere l'Oglio; & le Milanez se trouve en danger. On envoie le maréchal de Villeroi remplacer Catinat : c'étoit un courtisan à la place d'un général. Villeroi choque par sa fierté le duc de Savoie, déjà disposé peut-être à trahir la France. Il attaque imprudemment Eugene à Chiari. Il y est battu, malgré les efforts du duc qui s'exposoit à tous les périls; malgré ceux de Catinat, qui cherchoit la mort dans l'action, dont il avoit prévu les suites. Elle seront aussi funestes, que cette premiere campagne étoit de mauvais augure.

1701. Eugene en Italie.

Catinat remplacé par Villeroi.

Combat de Chiari.

Ainsi commencent les maux que le prince Eugene devoit faire à la France sa patrie. Il étoit fils du comte de Soissons (de la maison de Savoie), gouverneur de Champagne, & d'une Mancini, niece du cardinal Mazarin. Trop

Qui étoit le prince Eugene.

On l'avoit méprisé en France. dédaigné à la cour dans sa jeunesse, il alla servir l'empereur contre les Turcs, & abandonna la France pour toujours. Le roi parut alors le mépriser ; les courtisans en parlerent avec le dernier mépris. Combien les jugemens précipités, surtout dans les cours, sont frivoles & dangereux ! Eugene s'est montré un des plus grands hommes du monde : il a humilié Louis XIV, pour prix de ses hauteurs ; il a fait trembler la France. Nous n'aurons que trop souvent l'occasion d'en parler.

Combien le mérite doit être ménagé. Avec plus de perspicacité & de réflexion, on auroit démêlé dans son esprit ces traits de lumiere, & dans son ame cette vigueur de caractere, qui élevent un homme au-dessus de ses semblables : on auroit prévu qu'en l'aliénant, on le rendroit dangereux ; au lieu qu'on le rendroit fidelle & zélé, en le ménageant : on auroit jugé enfin que, plus le mérite supérieur devenoit rare, plus il étoit essentiel de s'attacher quiconque en avoit seulement le germe. Le mérite, même modeste, a une certaine fierté, parce qu'il sent ses forces; & quels avantages ne peut-il pas prendre, dans l'occasion, sur ceux dont il a reçu des offenses ?

CHAPITRE IV.

Louis XIV donne le titre de roi au fils de Jacques II. — Le roi Guillaume arme l'Angleterre & la Hollande. — Mort de Guillaume III. — Guerre générale. — Révolte des Cévennes.

ON ne voyoit encore qu'une étincelle de guerre, quand Louis XIV offrit aux alliés de l'empereur un prétexte pour rendre l'incendie général. Jacques II étant mort à Saint-Germain-en-Laye, il donna le titre de roi d'Angleterre à son fils, après être convenu avec le conseil de ne pas faire cette démarche périlleuse. La veuve de Jacques, & madame de Maintenon, que Louis XIV avoit épousée secrétement en 1686, obtinrent de lui en flattant sa magnanimité naturelle, ce que la prudence sembloit condamner. C'est un mauvais signe, de voir deux femmes, l'une transportée de douleur, l'autre dévote & qui inspiroit la dévotion au monarque, renverser tout à coup une délibération unanime du conseil d'état.

1701. Louis donne le titre de roi d'Angleterre au fils de Jacques II.

Les Anglois, indépendamment de ce motif, auroient pu prendre les armes :

Cette démarche ir-

rite les Anglois. mais leur animosité eût été moins vive, moins opiniâtre ; ils eussent vraisemblablement moins fait d'efforts, & moins sacrifié leurs véritables intérêts à une haine furieuse. Ils contrarioient, ils inquiétoient Guillaume. Ils ne témoignerent plus dès ce moment que de l'ardeur à le servir. En vain le roi de France protesta qu'il s'en tiendroit fidellement au traité de Riswick. On se croyoit insulté ; la nation poussoit les hauts cris ; Guillaume profitoit admirablement des conjonctures. Les communes s'engagent à entretenir quarante mille hommes, & demandent qu'on ne finisse la guerre qu'après une réparation éclatante de l'outrage. Elles portent contre le prétendant, Jacques III, un bill d'*attainder* ou de proscription, qui le dévoue au supplice.

1702. Mort de Guillaume III. Guillaume infirme animoit tout, faisoit d'immenses préparatifs, se disposoit à commander en personne. Une chute de cheval lui donna la fievre. Il en mourut, âgé de cinquante-deux ans. Churchill, alors comte & depuis duc de Marlborough, qu'il avoit envoyé en Hollande comme général & comme négociateur, homme supérieur dans ces deux genres, fera honneur à son choix, en partageant avec le prince Eugene la gloire d'accabler la France.

Avant de ſuivre les opérations militaires, il eſt à propos de conſidérer quelques circonſtances du regne de Guillaume III. On a eu raiſon de l'appeler le roi des Hollandois & le ſtathouder des Anglois. Autant l'amour & la confiance des premiers le rendoient maître de leur république, autant l'antipathie & la défiance des ſeconds gênoient ſon autorité dans le royaume. La Hollande avoit avancé ſept millions de florins pour ſon expédition d'Angleterre : l'Angleterre s'oppoſant ordinairement à ſes déſirs, quand ils ne furent pas ſoutenus de la haine nationale contre la France. Voici des faits remarquables qui intéreſſent le gouvernement anglois. Son autorité en Hollande.

On ne ſe contenta point de ſoumettre à l'examen des communes, ainſi que je l'ai déjà obſervé, l'emploi d'une grande partie des ſommes qu'on lui accordoit : précaution utile dans cette forme de gouvernement. On l'empêcha d'établir une tolérance qui ne pouvoit être qu'avantageuſe ; on refuſa même la naturaliſation des proteſtans étrangers, parce qu'ils étoient non-conformiſtes : elle n'aura lieu que ſous le regne ſuivant. Pour obtenir des ſubſides en 1694, il ſouſcrivit un bill qui rendoit le parlement triennal. On jugea néceſſaire à la Combien il étoit gêné en Angleterre. Parlement triennal.

liberté, de limiter ainsi la durée du parlement : car la corruption devenoit affreuse ; la cour achetoit les suffrages ; & que ne pouvoit-elle pas faire, si le parlement lui étoit vendu, & qu'elle pût le prolonger tant qu'elle voudroit ?

Chagrins que Guillaume essuya dans son royaume.

En 1696, fut découverte une conspiration contre le roi. On témoigna le plus grand zele pour sa personne ; les deux chambres firent même une association, pour défendre, pour soutenir son gouvernement. Mais en 1697, après le traité de Riswick, on ne lui laissa que dix mille hommes, de l'armée qu'il vouloit rendre subsistante. On réduisit encore ce nombre à sept mille, en 1699 ; on l'obligea enfin de congédier sa garde hollandoise, ce qui le pénétra de douleur. Les invectives contre ses fameux traités de partage, les accusations intentées à ses ministres, empoisonnerent encore la fin de ses jours. La généreuse imprudence de Louis XIV, à l'égard du prétendant, dissipa seule des orages si dangereux. Enfin, avec moins de flegme & d'habileté, avec moins de respect pour la liberté & les lois de la nation, Guillaume peut être n'auroit pu se soutenir sur le trône.

La reine Anne.

Il n'avoit point d'enfans. La reine Marie étoit morte. Anne Stuart, sœur

de Marie, épouse du prince de Danemarck, fut reconnue avec joie, suivant l'ordre de succession que le parlement avoit établi. Agée de trente-sept ans, vertueuse, prudente, aimant les lois & la patrie, elle se montra digne de l'amour & de la vénération de son peuple. On se flattoit vainement en France que la mort du redoutable Guillaume, changeroit le systême politique. Mais rien ne changea. Marlborough affermit les Hollandois dans la ligue formée contre Louis XIV. La guerre fut déclarée à ce monarque sous divers prétextes, & le succès surpassa bientôt les vœux des alliés.

En France tout présageoit des revers.

Plus Louis avoit de confiance en ses forces & en ses lumieres, plus il étoit exposé aux revers de la fortune. Ses finances dérangées se trouvoient entre les mains de Chamillart, ancien conseiller au parlement; honnête homme, mais homme très-médiocre, qui devint encore ministre de la guerre. C'étoit une créature de madame de Maintenon. Cette femme d'esprit, avec des intentions droites, suivoit trop la pente des préjugés. Le roi, renfermé avec elle, sur le déclin de l'âge, n'inspiroit plus l'activité & l'ardeur qui avoient fait naître tant de prodiges. Il vouloit tout

Chamillart.

Madame de Maintenon.

régler dans son cabinet ; & les généraux devoient obéir à ses ordres, plutôt que prendre conseil du génie & des circonstances. La discipline militaire, dont Louvois étoit l'ame, languissoit depuis sa mort, & s'énerva de jour en jour. La jeunesse brilloit à la tête des régimens, qu'on auroit dû confier à des hommes capables de les conduire. Enfin, ni le gouvernement, ni le ministere, ni les troupes, ni l'état de la nation, ne répondoient aux belles années de ce regne. Tout s'use, tout décline, quand une fois les principaux ressorts d'un état sont affoiblis.

Eugene & Marlborough.

Au contraire, les ennemis avoient à leur tête deux grands généraux, non moins grands politiques, maîtres des opérations de la campagne, gouvernant le conseil de leurs souverains, disposant des trésors de l'Angleterre & de la Hollande, & (ce qu'il faut sur-tout observer) agissant avec une parfaite harmonie; Eugene, Marlborough. On auroit eu besoin contre eux de Turennes & de Condés, qui ne fussent point assujettis aux vues courtes d'un Chamillart.

1702. Villeroi surpris dans Crémone.

En Italie, Eugene est déjà près de Crémone, où le maréchal de Villeroi ne craignoit rien. Il fait entrer des troupes dans cette ville par un égoût, au

mois de février, à la faveur de la nuit. Il y entre bientôt lui-même. Villeroi s'éveille au bruit de la mousqueterie, sort de sa maison, est fait prisonnier. Si un régiment françois n'avoit été par hasard sous les armes pour une revue, Crémone succomboit infailliblement, tant les mesures d'Eugene étoient bien prises. Ce régiment résiste; la garnison a le temps de se reconnoître; l'ennemi se retire enfin.

On envoya le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, remplacer Villeroi. Plein de courage & de génie, admirable un jour d'action, ayant d'ailleurs très-peu de conduite, négligeant sur-tout la discipline, mais adoré des soldats qui se croyoient invincibles sous ses ordres, Vendôme combattit souvent avec plus de gloire que d'utilité. La bataille sanglante de Luzara fit chanter des *Te Deum* aux deux partis. Il suffit d'observer en général, d'après M. de Voltaire, que Vendôme étoit vainqueur toutes les fois qu'il ne combattoit pas le prince Eugene.

Vendôme le remplace.

Le jeune duc de Bourgogne, dirigé par le maréchal de Boufflers, ne réussit point en Flandre. Marlborough, qui avoit appris sous Turenne l'art de la guerre, qui avoit le sang-froid & l'habileté de ce

Le duc de Bourgogne en Flandre.

héros, avança toujours sans hasarder de bataille. Il prit Vanlo, Ruremonde, Liége. On voit décliner la réputation des armes françoises.

Alliés de Leopold en Allemagne. Elle se soutient du moins en Allemagne, au commencement. Léopold avoit engagé dans l'alliance les cercles d'Autriche, de Souabe, de Franconie, du haut & du bas Rhin; & avoit gagné principalement Frédéric, électeur de Brandebourg, en faveur de qui il avoit érigé le duché de Prusse en royaume.

Premier roi de Prusse.

Le prince de Bade, célebre par ses exploits contre les Turcs, commandoit l'armée impériale. Déjà maître de Landau, il faisoit craindre pour l'Alsace. Catinat s'y trouvoit alors, & ne crut pas pouvoir l'attaquer. Le maréchal de Villars, lieutenant-général, plus audacieux, grand homme de guerre, mauvais homme de cour, résolu d'arracher les récompenses à force d'actions éclatantes, obtint la permission de combattre les impériaux: il les vainquit à Fridlingen, les poursuivit, & reçut le bâton de maréchal.

Villars, vainqueur à Fridlingen.

1703. Batailles d'Hochstet & de Spire.

S'étant joint, l'année suivante, à l'électeur de Baviere, il le força en quelque sorte d'attaquer à Hochstet près de Donawert, une armée de vingt mille hommes, qui alloit renforcer le prince

de Bade. Les Impériaux furent défaits. L'électeur s'empara d'Ausbourg. Vienne fe vit en danger. Le maréchal de Tallard remporta auffi une victoire complette à Spire, fur le prince de Heffe qu'on verra un jour roi de Suede. Il écrivit à Louis XIV : *Votre armée a pris plus d'étendards & de drapeaux qu'elle a perdu de fimples foldats.* Il enleva Landau à l'ennemi.

Défection du duc de Savoie.

Mais les fuccès de la France vont finir entierement. Le duc de Savoie, mécontent, intéreffé, change tout-à-coup de parti, comme dans la derniere guerre. Il abandonne la caufe de fes deux gendres ; il fe vend à l'empereur, qui lui promet le Montferrat, Alexandrie, Valence, &c. Tandis qu'il faifoit ce marché, on fut inftruit de la trahifon ; & le duc de Vendôme eut le temps de défarmer cinq mille hommes de fes troupes, encore unis à l'armée françoife. Le duc avoit été trop peu ménagé. D'ailleurs, que n'auroit-il pas fait pour s'agrandir !

Défection du roi de Portugal.

Pierre II roi de Portugal, frere d'Alphonfe VI qu'il avoit détrôné depuis long-temps, trahit de même le roi d'Efpagne (Philippe V), pour obtenir un démembrement de ce royaume, qu'on lui promettoit avant d'y avoir mis les

pieds. L'empereur & son fils aîné Joseph, roi des Romains, venoient de céder à l'archiduc Charles leurs droits sur la monarchie espagnole. Charles passa en Angleterre & en Hollande, où se faisoient les armemens.

Villars imprudemment rappelé.

Une autre source d'infortunes fut le rappel du maréchal de Villars. Sa fierté, son génie libre & ennemi de la souplesse, choquant l'électeur de Baviere, ce prince demanda imprudemment un autre général, quoiqu'il ne pût en espérer un pareil. Villars, fait pour les grandes expéditions, eut ordre d'aller combattre les fanatiques des Cévennes, pauvres montagnards qui donnoient de l'inquiétude.

Fanatisme & révolte dans les Cévennes

C'étoit une suite de la révocation de l'édit de Nantes, que le fanatisme reprît son ancienne fureur, & enfantât la révolte. Quelques ministres réfugiés dans ces contrées, revinrent allumer le zele de ces misérables. Il s'éleva parmi eux des prophètes, des prophétesses, (on les qualifioit ainsi,) dont les extravagances mirent tout en combustion. Se délivrer de la tyrannie, ou gagner la palme du martyre ; voilà ce que prétendoient les rebelles, connus sous le nom de camisards. Leur cri de guerre étoit : *point d'impôts & liberté de conscience.*

Plus on en faifoit périr dans les fupplices, plus les autres montroient d'acharnement. Les fecours qu'ils efpéroient des alliés, & fur-tout de la Savoie, entretenoient leur audace. D'affreufes montagnes, d'où ils fe précipitoient comme des bêtes féroces, étoient un afile où l'on ne pouvoit guere les forcer ; tandis que les ennemis du dehors occupoient les troupes. Le maréchal de Montrevel les avoit inutilement pourfuivis. Le maréchal de Villars crut mieux faire en traitant avec un de leurs chefs, garçon boulanger, à qui l'on donna un brevet de colonel, & qui paffa bientôt au fervice des Anglois. Cependant les féditieux ne fléchirent point. Quand Villars eut été remis à la tête des armées, le maréchal de Berwick les réduifit, parce qu'il en extermina le plus grand nombre. Combien de fois Louis XIV eut-il lieu de connoître qu'en infpirant tant de haine à une partie de fes fujets par un zele perfécuteur, il s'étoit fait à lui même beaucoup de mal, fans faire à la religion beaucoup de bien !

Maréchaux de France, qui font la guerre à ces montagnards.

⌘

CHAPITRE V.

MALHEURS de la France & de l'Espagne, depuis 1704, jusqu'en 1710. — L'espérance est presque entiérement perdue.

LEs différens théâtres de la guerre, l'Italie même où Vendôme aura encore des succès, changeront bientôt de face. Aux plus brillantes prospérités succéderont les plus grands malheurs. De toutes les leçons que fournit l'histoire aux princes ambitieux, il n'en est point d'aussi propre que celle-ci à dissiper l'ivresse de la fortune.

Dangers de l'empereur Léopold.

On se croyoit au moment de détrôner l'empereur. Passau étoit déjà entre les mains de l'électeur de Baviere. Les Bavarois & les François, victorieux, pouvoient aisément former le siege de Vienne ; & Léopold avoit encore à combattre les Hongrois, qui se plaignant de nouvelles oppressions, s'étoient révoltés sous la conduite du prince Ragotzi. Mais le maréchal de Villars manquoit en Allemagne. Marlboroug, déjà maître de Bonn, de Hui, de Limbourg, s'avance rapidement pour secourir l'empereur. Vil-

leroi, délivré de sa prison, commandoit l'armée de Flandre. Il suit d'abord Marlborough, & bientôt le perd de vue. L'Anglois force des retranchemens près de Donawert, prend cette ville, passe le Danube. Le prince Eugene se joint à lui. Leur armée étoit d'environ cinquante-deux mille hommes, contre soixante mille.

Marlborough & Eugene en Allemagne.

Dans la même plaine où Villars avoit battu les Impériaux en 1703, se donna la fameuse bataille d'Hochstet ou de Bleinheim, qui fut suivie des plus funestes désastres. Les maréchaux de Tallard & de Marsin commandoient, sous l'électeur de Baviere. On peut examiner dans les mémoires de Feuquieres, ce rigide censeur des généraux, les douze fautes capitales qu'il leur reproche. Ils en commirent de grandes, sans doute, puisqu'à la nouvelle de leurs dispositions Villars prédit l'événement du fond des Cévennes. La supériorité des généraux ennemis étoit seule un présage sinistre.

1704. Bataille d'Hochstet ou de Bleinheim.

Marlboroug enfonce l'aîle de Tallard. Celui-ci, ayant la vue très-foible, se jette dans un escadron ennemi, & y demeure prisonnier. Alors Eugene, qu'on avoit repoussé trois fois, renverse tout de l'autre côté. L'électeur & Marsin se retirent, sans penser à un corps de douze

Déroute affreuse, suivie de grandes pertes.

mille hommes, des meilleures troupes de France, enfermé dans le village de Bleinheim. Cette petite armée eſt réduite, par ſa poſition, à ſe rendre ſans combat. Le Danube & le champ de bataille ſont couverts de morts. A peine raſſemble-t-on vingt mille hommes après la déroute. On perd tout-à-coup environ cent lieues de pays. La Baviere eſt en proie aux Autrichiens, tandis que l'électeur ſe ſauve à Bruxelles. L'Alſace eſt attaquée : Landau & Trarbach ſont pris par les Impériaux; & Marlborough s'empare de Trèves.

Mort de Léopold. Au milieu de ces triomphes, mourut en 1705 l'empereur Léopold, prince foible de caractere, toujours gouverné, & voulant paroître abſolu. Ses miniſtres l'avoient preſque rendu le maître des forces de l'empire, en repréſentant partout Louis XIV comme un ennemi redoutable & odieux. De-là vint l'aſſociation des cercles; de-là, ces armées de plus de ſoixante mille hommes, qu'on vit ſur les bords du Rhin. Joſeph I, fils aîné & ſucceſſeur de Léopold, profita d'autant mieux de cet avantage, qu'il avoit un génie entreprenant, capable d'agir par lui même. Il proſcrivit d'abord les deux électeurs dépouillés, de Baviere & de Cologne; & il donna une

Joſeph I, ſon ſucceſſeur.

principauté

principauté de l'empire à Marlborough, à qui la reine Anne & le parlement d'Angleterre prodiguoient des récompenses plus flatteuses.

Déja Philippe V chanceloit sur le trône d'Espagne. Quoique le gros de la nation fût pour lui, il y avoit dans les provinces beaucoup de traîtres & de factieux. Des intrigues violentes agitoient sa cour. Les François y excitoient la jalousie des Espagnols, & l'antipathie nationale s'aigrissoit de plus en plus. La princesse des Ursins, de la maison de la Trémouille, femme ambitieuse, d'un génie élevé, capable de toutes les affaires, possédoit la confiance du roi & de la reine. Deux ambassadeurs de France, le cardinal & l'abbé d'Estrées, se brouillerent scandaleusement avec elle. Cette brouillerie fut une source d'embarras, de perplexités & de désordres. Louis XIV rappela ces ambassadeurs, ainsi que la princesse, qu'il fallut renvoyer bientôt après. Philippe d'un caractere foible, quoique intrépide dans les combats, étoit animé par la jeune reine, dont le courage ne se démentit jamais, dont l'esprit & le mérite sembloient augmenter chaque jour. Leur trône chancelant devoit essuyer les plus terribles secousses.

Etat critique de Philippe V

L'Angleterre & la Hollande firent des

Efforts pour l'archiduc Charles. efforts incroyables en faveur de l'archiduc, qu'on appela plaisamment : *Charles, par la grace des hérétiques, roi catholique.* En Portugal & en Espagne, la haine pour l'hérésie étoit si violente, que de tels protecteurs devoient rendre odieux le parti qu'ils soutenoient. Cependant, peu s'en fallut qu'ils ne le fissent triompher. Les Anglois sur-tout se signalerent dans cette entreprise.

Conquêtes en Espagne par les Anglois. Après avoir conduit l'archiduc en Portugal (1704), ils prennent Gibraltar, qu'on n'a jamais pu depuis leur enlever. L'année suivante, ils soumettent la province de Valence & la Catalogne. Deux tentatives inutiles de la France, l'une contre Gibraltar, l'autre contre Barcelone, annoncerent encore la ruine de cette marine formidable que Louis XIV avoit établie. Il restoit néanmoins des espérances : elles vont s'évanouir.

1706. Marlborough défait Villeroi à Ramillies. Villeroi, toujours honoré de la confiance de son maître, qu'il méritoit à tout autre titre que celui de général, se flatta d'effacer en Flandre, avec une armée de quatre-vingt mille hommes, les taches de sa réputation. Contre l'avis des officiers généraux, il voulut risquer une bataille. Il en fit les dispositions, contre les principes de la science militaire ; & cette bataille de Ramillies, près de la

Méhaigne, fut une déroute honteuse pour les François. Marlborough les dissipa en une demi-heure. On perdit vingt mille hommes, & presque toute la Flandre espagnole. Louis est admirable sans doute d'avoir épargné les reproches à Villeroi : *Monsieur le marechal*, lui dit-il en le revoyant, *on n'est pas heureux à notre âge.* Mais la nation n'en gémissoit pas moins des désastres occasionnés par les mauvais choix de la faveur. Les fautes se multipliant, les désastres augmenterent.

Vendôme victorieux en Italie. On auroit dû laisser Vendôme en Italie, puisqu'il y faisoit glorieusement une guerre difficile. Il avoit repoussé le prince Eugene, à la bataille de Cassano, près de l'Adda. (1705.) Il venoit de remporter une victoire complette à Cassinato sur un autre général. Enfin, il avoit forcé Eugene de se retirer jusque dans le Trentin, pour y attendre du secours. On se disposoit de porter le dernier coup au duc de Savoie, par la prise de la capitale du Piémont. Sur ces entrefaites, on destine Vendôme à remplacer Villeroi dans les pays-bas. **On le destine pour la Flandre.** Le duc de la Feuillade, gendre du ministre Chamillart qui vouloit l'élever aux plus grands honneurs, étoit chargé de faire le siége de Turin : nouveau choix de

faveur, nouvelle source de maux.

Prépara-tifs du siege de Turin.

L'auteur du siecle de Louis XIV donne un détail curieux des préparatifs : cent bataillons & quarante-six escadrons, cent quarante pieces de canon, cent dix mille boulets, vingt-un mille bombes, environ vingt-huit mille grenades, &c. » Il est certain que les frais de tous ces » préparatifs de destruction, suffiroient » pour fonder & pour faire fleurir la plus » nombreuse colonie. Tout siége de » grande ville exige ces frais immenses; » & quand il faut réparer chez soi un » village ruiné, on le néglige. » Je voudrois copier souvent des réflexions pareilles, ne dût-il en naître qu'un sentiment de pitié sur le sort des peuples.

Fautes de la Feuillade à ce siége.

Pour juger le duc de la Feuillade, il suffit de savoir que le maréchal de Vauban lui ayant offert de venir diriger, comme ingénieur, les opérations du siege, il rejeta dédaigneusement cette offre. Aussi, par la maniere dont il attaqua Turin, fit-il croire qu'on ne vouloit pas le prendre : un bruit si incroyable a été beaucoup répandu. Le siege n'avançoit point, après des attaques mal combinées. Le duc de Savoie sortit de la ville, & échappa. Eugene venoit à son secours, & eut le tems de forcer tous les obstacles.

En présence même de Vendôme, déja nommé pour la campagne de Flandre, & peut-être plus négligent qu'à l'ordinaire, parce qu'il devoit partir; Eugene passe l'Adige, le Canal-blanc, enfin le Pô. Le duc d'Orléans, à qui Vendôme laisse le commandement de l'armée, va joindre la Feuillade devant Turin, n'ayant pu empêcher les Impériaux de joindre le duc de Savoie près d'Asti. Si le duc d'Orléans avoit été le maître, on auroit marché aux ennemis, plutôt que de les attendre dans les lignes. Un ordre de la cour, dont le maréchal de Marsin étoit chargé, contre son propre sentiment, fit tomber l'avis du prince. Pour obéir à l'ordre de la cour, on s'exposa aux derniers malheurs. Eugene s'avance & joint le duc de Savoie.

En deux heures les lignes sont forcées, les François dispersés. Bagages, munitions, caisse militaire, tout reste au pouvoir de l'ennemi. Marsin meurt d'une blessure. Le duc d'Orléans, aussi blessé, se retire vers Pignerol. On n'a perdu que deux mille hommes : cependant tout est perdu en Italie, & le Piémont, & le Milanez, & le Modénois, & le Mantouan, & bientôt le royaume de Naples. En se retirant sous Casal, on auroit eu quelque ressource. Le comte de Médavi, deux jours après la déroute de Turin, remporta Déroute de Turin.

une victoire à Castiglioné sur le prince de Hesse. Victoire inutile. On capitula pour sauver ces troupes victorieuses ; on abandonna tout le pays à l'empereur. Une premiere faute avoit entraîné toutes ces pertes.

On leve de même le siége de Barcelone

Les affaires d'Espagne ne parurent pas moins désespérées. Le siége de Barcelone, où se trouva Philippe V, fut marqué de circonstances désastreuses, comme celui de Turin. On se croyoit au moment de prendre la place, quand le comte de Toulouse, fils naturel de Louis XIV, & grand-amiral, qui bloquoit le port, se retira devant une flotte angloise, trop supérieure. Le maréchal de Tessé leva précipitamment le siége : il crut même que le roi ne pouvoit être en sûreté qu'en se retirant par le Roussillon, pour revenir par Pampelune. Ce prince courageux fut obligé de prendre un parti si humiliant. Presque sans suite, sans argent, accompagné du duc de Noailles, qui lui rendit les plus grands services, il fit de la sorte le tour des Pyrénées, avec une vive impatience de tenter encore la fortune. Cependant les ennemis triomphoient. Ils pénétrerent jusqu'à Madrid; ils y firent proclamer l'archiduc. On imagina en France que Philippe V devoit s'aller établir en Amérique. Ce fut un

L'archiduc proclamé à Madrid.

projet du fameux Vauban ; mais qu'auroit-on fait sans marine.

Fidélité & zele des Castillans.

Il restoit une ressource dans la vertu des Castillans. Fidelles à leur roi ; indignés qu'on voulût les soumettre, malgré eux, à un autre prince ; enchantés du courage & du mérite de la jeune reine, ils déployerent tout le zele d'un peuple intrépide, qu'anime le désespoir. Bientôt la capitale est délivrée. Philippe y rentre, y est reçu avec des transports de joie. Chacun s'empresse de lui prodiguer des secours. Le maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II, défait les ennemis à Almanza, sur la frontiere de Valence. (1707.) Leur général étoit le comte de Ruvigni, françois, devenu pair d'Angleterre, sous le nom de milord Galway. Voyant les efforts que faisoient les Castillans, il écrivit à Londres que toutes les puissances de l'Europe ne pourroient détrôner un prince si chéri de ses sujets. Le duc d'Orléans venoit commander en Espagne. Il profita de la victoire d'Almanza, pour réduire la Valence & l'Aragon ; il prit Lérida en Catalogne, que le grand Condé n'avoit pu prendre autrefois.

1707. Berwick remporte la victoire d'Almanza qui est suivie d'autres succès

Siége de Toulon.

Ces événemens ranimoient un peu l'espérance. Le maréchal de Villars avoit d'ailleurs des succès en Allemagne, où

il mit à contribution la Franconie & la Souabe. C'étoit une eſpece de prodige, qu'après les plus terribles déſaſtres, la France ne fut pas même entamée. Mais le duc de Savoie & le prince Eugene y pénétrerent enfin par le col de Tende. Ils aſſiégerent Toulon, qu'une flotte angloiſe bombarda en même tems. Si cette ville eût été priſe, la Provence & le Dauphiné tomboient vraiſemblablement entre les mains de l'ennemi. La diſette, les maladies, des ſecours venus à propos, firent lever le ſiége & diſſiperent les alarmes de ce côté-là.

1708 Tentative ſur l'Ecoſſe.

On étoit cependant menacé de nouveaux malheurs. Une tentative ſur l'Ecoſſe, en faveur du prétendant, n'eut aucun ſuccès. Le chevalier de Forbin ſauva la flotte; & c'étoit beaucoup de la ſauver, malgré les Anglois & les vents contraires. Louis eſpéroit davantage de la campagne de Flandre. Son petit-fils le duc de Bourgogne, célebre par les vertus que lui avoit inſpiré Fénélon, y commandoit une armée de cent mille hommes; & Vendôme ſervoit ſous ce prince. La priſe de Gand & d'Ypres, conquête d'autant plus facile qu'on entretenoit des intelligences dans ces deux places, ſembla préſager de grands ſuccès. Malheureuſement le prince pieux,

Campagne de Flandre.

& ses courtisans, ne s'accordoient point avec le général indévot : la différence de caractere & de principes rompit l'union dont ils avoient besoin pour réussir. L'essentiel au fond n'étoit pas de bien penser, mais de bien faire son devoir en servant l'état. Le prince Eugene & Marlborough, étroitement unis dans l'action, ainsi que dans le conseil, profiterent des fautes que cette mésintelligence devoit occasionner. Ils mirent en déroute l'armée françoise à Oudenarde. Ils assiégerent Lille : entreprise téméraire en apparence, que l'événement justifia. La belle défense du maréchal de Boufflers, pendant près de quatre mois, ne servit qu'à augmenter la gloire des vainqueurs. Ils s'emparerent ensuite de Gand, de Bruges. Paris trembloit, & avec raison ; car des officiers au service de Hollande, la plupart François réfugiés, s'étoient avancés jusqu'à Versailles, ils avoient enlevé le grand écuyer, le prenant pour le dauphin.

Le duc de Bourgogne & Vendôme ne s'accordent pas.

Bataille d'Oudenarde ; prise de Lille ; &c.

Terreur dans Paris.

L'année 1709 mit le comble aux calamités. Clément XI. (Albani) favorable à la maison de France, voyant l'état ecclésiastique menacé par les Impériaux, fut contraint de reconnoître l'archiduc. Son suffrage étoit important dans l'opinion de peuples superstitieux, qui abhor-

Philippe V s'affoiblit toujours.

roient les hérétiques dont ce prince tiroit toute sa force. Les Anglois enleverent la Sardaigne à l'Espagne, & la donnerent à l'empereur. Ils avoient pris Port-Mahon, l'année précédente. Les Maures s'étoient emparés d'Oran, sur les côtes d'Afrique. La monarchie tomboit en ruines de toutes parts.

Louis demande inutilement la paix.

A tant de pertes se joignent les fléaux de la nature. Un hiver affreux ne laisse aucune espérance de récolte. La France épuisée semble incapable de nouveaux efforts. Les provinces retentissent de murmures. Louis demande la paix, sans se flatter d'obtenir des conditions supportables : il cherche uniquement à convaincre ses peuples qu'il continue la guerre malgré lui. En effet, le marquis de Torci, ministre des affaires étrangeres, qui étoit allé négocier en personne, essuie à la Haye les hauteurs du grand-pensionnaire Héinsius, uni à Marlborough & au prince Eugene dans le dessein d'accabler la France. Leurs propositions révoltent. Ils exigent que le roi se joigne à eux pour détrôner son petit-fils, qu'il renonce à la souveraineté de l'Alsace, qu'il cede dix villes de Flandre aux Hollandois, &c. Ces odieuses propositions eurent un bon effet pour Louis XIV. Il exposa aux yeux du public, par une lettre

Torci à la Haye.

Propositions des ennemis.

circulaire, & l'injuſtice cruelle des ennemis, & la néceſſité de ſe défendre contre eux. L'indignation & l'honneur ſuſpendirent le ſentiment des maux que l'on ſouffroit.

Une armée d'environ ſoixante & dix mille hommes étoit en Flandre, & Villars en avoit la commandement. Le maréchal de Boufflers, quoique ſon ancien, avoit demandé & obtenu de ſervir ſous lui : généroſité plus glorieuſe, ſans doute, qu'un commandement en chef. On venoit de perdre Tournai. Eugene & Marlborough, avec environ quatre-vingts mille hommes, alloient former le ſiége de Mons. Ils attaquent les François, qui veulent s'oppoſer à leur deſſein. Villars & Boufflers en Flandre.

Cette bataille de Malplaquet l'emporte ſur toutes les autres, par l'opiniâtreté des combattans & par le ſang répandu. Le ſoldat françois avoit manqué de pain la veille. Il jette une partie de celui qu'on vient de lui diſtribuer ; il oublie même ſes beſoins, pour ſe livrer à ſon ardeur martiale. L'aîle gauche des ennemis, compoſée de troupes hollandoiſes, eſt taillée en pieces. Mais Malborough gagne du terrain. Villars eſt bleſſé en courant s'oppoſer à ſes progrès : on perd le champ de bataille ; & la retraite ſe fait en bon ordre par Boufflers. La perte de Bataille de Malplaquet.

la France ne montoit qu'à environ huit mille hommes : celle des alliés montoit à plus de vingt mille. Cependant ils prirent Mons. L'opinion influe quelquefois prodigieusement dans les succès de la guerre. Un champ de bataille perdu suffisoit pour abattre la confiance de ceux qui restoient les plus forts.

Projet des ennemis sur la Bourgogne, manqué.

On s'étoit vu encore menacé d'une invasion, de l'autre côté du royaume. Le duc de Savoie avoit passé les Alpes, & pris Annecy : il devoit s'avancer jusqu'en Bourgogne, où les Impériaux comptoient le joindre, après avoir pénétré dans la Franche-Comté. Cette entreprise hardie, concertée avec prudence, échoua par la défaite du comte de Merci à Rumersheim. Le comte du Bourg (depuis maréchal de France,) eut la gloire de le vaincre, & de rassurer en partie le royaume. Mais si la guerre ne finissoit point, à quoi falloit il encore s'attendre ? Louis doit s'humilier de nouveau sous le poids de l'inforune.

CHAPITRE VI.

Suite de la guerre. — Mort de l'empereur Joseph. — Intrigues à Londres. — Disgrace de Marlboroug; & préliminaires de paix.

Ce conquérant terrible, qui en 1672 avoit presque subjugué toute la Hollande, & qui en refusant aux vaincus des conditions tolérables, leur avoit inspiré le courage du désespoir, se trouve réduit à demander aux mêmes Hollandois une paix humiliante, persuadé qu'il ne sauroit l'obtenir que par leur moyen. Il leur offroit une barriere, dans laquelle étoient compris Tournai & Lille; il offroit de rendre Strasbourg & Brisac; de combler le port de Dunkerque, de reconnoître l'archiduc pour roi d'Espagne, de ne donner aucun secours à Philippe V, &c. On peut juger par ces offres, de l'épuisement où se trouvoit la nation & de l'affreuse situation du royaume.

Offres humiliantes de Louis XIV.

Si le bien général l'eût emporté sur les passions particulieres, il n'y avoit point à balancer sans doute. Les alliés ne souffroient-ils pas aussi? ne s'épuisoient-ils pas? étoient-ils assurés de vaincre

On ne pouvoit les rejeter sans imprudence.

toujours ? un revers de fortune ne pouvoit-il pas leur arracher les grands avantages, qu'un trait de plume leur procuroit solidement ? Mais d'une part, l'ambition d'Eugene & de Marlborough vouloit prolonger la guerre ; de l'autre, l'orgueil du grand persionnaire Héinsius se plaisoit à écraser Louis XIV. La Hollande n'avoit plus de stathouder, depuis la mort de Guillaume III. Cependant Héinsius, moins ambitieux que Guillaume, suivoit à l'égard de la France le même systême de politique, & se livroit aux mouvemens que lui imprimoient les deux généraux.

On veut néanmoins qu'il détrône lui-même son petit-fils.

Les ambassadeurs françois, reçus comme par grace dans la petite ville de Gertruydemberg, (car on ne daigna point les admettre à des conférences avec les autres plénipotentiaires,) voyant leurs propositions rejetées d'un ton de mépris, s'abaisserent jusqu'à promettre des secours d'argent contre Philippe V. Les ennemis pousserent la barbarie jusqu'à exiger que le roi tournât ses armes contre lui, qu'il s'obligeât de le détrôner, seul, dans l'espace de deux mois. Sans cette condition, ils refusoient de traiter. C'étoit rendre la paix impossible, & se rendre, aux yeux du genre humain, coupable de toutes les atrocités d'une guerre injuste.

Pour comble de maux, la fortune excitoit l'arrogance des alliés. Ils prirent Douai, Béthune, Saint-Venant, Aire. Les barrieres de la France tomboient l'une après l'autre. La misere publique inspiroit par-tout le désespoir. Un nouvel édit de finance imposa le dixieme des revenus; & cet impôt, malheureusement nécessaire, fut enregistré sans obstacle. Les affaires n'alloient pas mieux en Espagne. On vit le moment où toute espérance étoit perdue. Nouveaux malheurs de la France.

Aprés la bataille d'Almanza, en 1707, suivie en 1709 d'une autre victoire, que remporta le marquis de Bay à la Gudina, dans l'Estramadoure, Philippe V se trouva encore sur le point d'être chassé de son royaume. Louis XIV avoit rappelé ses troupes, pour se défendre lui même. Les Espagnols, deux fois battus en Catalogne, sont encore défaits à Saragosse par Staremberg, célebre général allemand. Philippe abandonne de nouveau sa capitale. L'archiduc rentre à Madrid; & s'y fait de nouveau proclamer. Mais la tristesse peinte sur le visage des Castillans annonce leur fidélité au roi légitime. Philippe V abandonne encore Madrid.

On avoit demandé un seul homme à la cour de France, le fameux duc de Vendôme, qui ne servoit plus depuis Vendôme en Espagne.

la triste camapagne de Lille. Jamais général ne fut mieux que lui inspirer l'enthousiasme militaire. Il arrive ; on croit avoir trouvé un sauveur. Les grands d'Espagne délibérent sur le rang qu'on lui donnera : *Tout rang m'est bon*, dit ce héros, *je ne viens pas vous disputer le pas : je viens sauver votre roi.* Bientôt il a une armée, de l'argent : le zele de la nation semble faire l'impossible. L'archiduc sort de Madrid. Vendôme, y ayant reconduit le roi, court aux ennemis étonnés ; assiége dans Brihuéga le général anglois Stanhope, le fait prisonnier avec cinq mille hommes ; & remporte le lendemain, à Villaviciosa, une victoire décisive sur Staremberg Philippe se montra glorieusement dans cette journée. Il avoit été blâmé, ainsi que l'archiduc, de ne point animer les troupes par sa présence. Le comte de Peterborough disoit, après la bataille d'Almanza : *On est bien bon de se battre pour eux !* Cependant Philippe étoit brave, il avoit combattu plusieurs fois; il auroit toujours été à la tête de ses troupes, si des raisons d'état n'avoient retenu son ardeur.

Siége de Brihuéga ; bataille de Villaviciosa.

Mort de l'heureux empereur Joseph.

L'empereur Joseph I, dont le bonheur s'étoit constamment soutenu, qui avoit démembré à son profit une partie de la monarchie espagnole, qui avoit

diſpoſé arbitrairement des états de l'électeur de Baviere, qui triomphoit de l'humiliation du roi de France, qui venoit encore de dompter les rebelles de Hongrie, mourut âgé de trente-trois ans, au comble des proſpérités humaines. Son frere, Charles (VI), qu'on s'efforçoit d'élever ſur le trône d'Eſpagne, étoit ſon héritier, & fut élu empereur aprés un interregne de ſix mois. La paix devoit être le fruit de cet événement imprévu. Charles VI lui ſuccede.

Elle ſe préparoit en Angleterre depuis quelque tems. Des intrigues de cour y ſervirent l'humanité. C'eſt une circonſtance trop remarquable pour ne pas fixer l'attention. Rien ne prouve mieux combien le caprice, la fantaiſie, les petites choſes, influent quelquefois dans le ſort des peuples & des empires. Intrigues ſecretes pour la paix en Angleterre.

Il y avoit toujours entre les Whigs & les Torys une oppoſition d'autant plus vive, que la religion ſe joignoit à la politique pour les diviſer; car les premiers conſervoient des principes de presbytériens, & les autres étoient zélateurs de l'épiſcopat. Marlborough étant déclaré en faveur des Whigs, cette faction dominoit, perſécutoit même. Ennemie de la paix, elle entroit dans toutes les vues du général, qui fondoit ſur la guerre ſon Les Whigs dominent à Londres. Crédit & vices de Marlborough.

crédit & fon immenfe fortune. La foif de l'or, paffion indigne d'un fi grand homme, ne contribuoit pas moins que celle des honneurs, à le rendre l'ennemi irréconciliable des Bourbons. Sa femme gouvernoit la reine Anne ; le grand tréforier, Godolphin, étoit fon ami & beau-pere d'une de fes filles ; le comte de Sunderland, & fecrétaire d'état, fon gendre ne lui étoit pas moins dévoué. Ainfi il pouvoit difpofer de tout, tant que la cour ne changeroit point.

Sa femme abufe de la faveur.

Mais la ducheffe de Marlborough, fiere jufqu'à l'infolence, oublia que l'on doit ménager la faveur avec adreffe pour fe mettre à l'abri des difgraces. Elle fit trop fentir à la reine l'empire qu'elle exerçoit fur fon ame : elle lui donna tant de dégoûts, qu'en 1708 une autre favorite, milady Masham, fa parente & fa créature, étoit déja une rivale prête à la fupplanter. Dès-lors on forma des cabales contre le duc. Les Torys fe ranimerent. Harley, depuis comte d'Oxford, fecrétaire d'état, & le fameux Saint-Jean, depuis comte de Bolingbroke, formerent le plan d'une révolution.

Harley & Bolingbroke.

Les Torys mettent en jeu la religion.

Dans les pays où le peuple a de l'influence, il faut néceffairement le remuer, felon les vues qu'on fe propofe, par des moyens analogues à fa maniere

de penser ou de sentir ; & les ressorts de la religion sont presque toujours les plus efficaces. Le docteur Sacheverel, un de ces enthousiastes ardens qui, sans lumieres, peuvent entraîner la multitude, prêcha, imprima ses déclamations en faveur de l'obéissance passive, en faveur de l'intolérance religieuse, en un mot contre les principes & le gouvernement des Whigs. La chambre des communes l'accusa en 1709. Son procès échauffa les têtes. Le clergé, le peuple, se déclarerent ses partisans avec tant de chaleur qu'on craignit une sédition. La reine assista aux séances, comme spectatrice. On n'ignoroit pas qu'elle approuvoit une doctrine favorable à la royauté. Plusieurs des principaux Torys avouerent que les sermons du docteur étoient absurdes ; mais ils soutinrent qu'il n'y avoit pas matiere de condamnation. Sacheverel fut jugé coupable, seulement à la pluralité de dix-sept voix. Le parlement fit brûler ses sermons, & lui interdit la chaire pour trois ans. On s'attendoit à une sentence plus rigoureuse. Les Torys se crurent triomphans, & intriguerent davantage.

Sacheverel.

Ses sermons sont brûlés par ordre du parlement

Disgrace de la duchesse de Marlborough.

Tel étoit le foible de la reine pour la duchesse de Marlborough, que celle-ci, en modérant son humeur altiere,

auroit pu se maintenir encore long tems. Elle se rendit enfin insupportable par ses hauteurs, par ses vivacités. La nouvelle favorite, qu'elle insulta, saisit les occasions de vengeance. Anne, blessée au vif, rompit ses liens. Bientôt Godolphin, Sunderland, & les autres chefs du parti Whig, furent congédiés de la cour. Le ministere changea de face. Il falloit changer aussi le parlement. On fit reparoître sur la scene le docteur Sacheverel; on lui donna un bénéfice : le clergé & le peuple se livrerent à une sorte d'enthousiasme, qui dirigea presque toutes les élections sur des Torys. Sans ce petit moyen, peut-être la révolution ne se faisoit pas. Le peuple est par-tout le même.

Grands changemens par de petits moyens.

Déchaînement des Torys contre le duc de Marlborough.

Dès que les Torys furent les plus forts, ils devinrent, comme les Whigs, insolens & persécuteurs. Ils se déchaînerent contre les anciens ministres, & contre le duc de Marlborough. Les grandes actions, les grands services de ce général, étoient effacés par la haine du parti. On ne parloit que de son insatiable avidité; on lui imputoit les choses les plus odieuses; on insultoit à ses talens; on mettoit en problême jusqu'à son courage. La légéreté & l'ingratitude des Athéniens sembloient dominer le génie anglois : ou plutôt les Anglois, dans

l'effervescence des factions, se montroient ce qu'ils ont toujours été en pareilles circonstances, moins raisonnables qu'emportés & injustes.

Cependant la cour n'osoit pas ôter à Marlborough le commandement de l'armée. Tant que la guerre dureroit, il étoit presque sûr de conserver beaucoup de pouvoir ; & quelque disposition que la reine Anne eût à la paix, les préjugés de la nation contre la France, & l'orgueil de la victoire, y opposoient de puissans obstacles. Obstacles à la paix.

Mais l'empereur Joseph étant mort, l'archiduc Charles héritant de tous ses états, l'Angleterre devoit suivre un autre systême. Elle s'épuisoit pour la cause d'autrui. Elle supportoit le poids de la guerre : la Hollande & la maison d'Autriche en recueilloient les avantages. Si l'équilibre de l'Europe avoit fait prendre les armes ; si l'on avoit craint que la maison de France, établie sur le trône d'Espagne, n'emportât la balance de son côté, falloit-il mettre sur la même tête toutes les couronnes, qui avoient rendu autrefois la maison d'Autriche trop redoutable ? N'étoit-il pas tems de finir les calamités de l'Europe ? n'étoit-ce pas ce que l'Angleterre pouvoit exécuter de plus glorieux ? Aprés la mort de Joseph I, les motifs de guerre ne subsistoient plus

Négociations secretes à Versailles

Les engagemens pris avec les alliés gênoient la reine Anne & ses ministres. On avoit déja entamé avec la cour de Versailles une négociation secrette, par le moyen d'un prêtre inconnu nommé Gaultier, qui assura le ministre de Louis XIV, que, si l'on vouloit, la paix pouvoit se faire sans l'entremise de la Hollande. *C'étoit*, selon l'expression de Torci lui-même dans ses mémoires, *demander à un malade attaqué d'une longue & dangereuse maladie, s'il veut en guérir.* Le poëte Prior fut employé dans cette négociation; & ce qui est rare, on agissoit de part & d'autre avec une égale sincérité.

1711. Marlborough prend Bouchain.

On continuoit cependant la guerre. Si, d'un côté, la prise de Gironne par le duc de Noailles augmenta les espérances en Espagne; de l'autre, Marlborough fit encore trembler la France. Il força les lignes du Maréchal de Villars, qui s'étendoient de Montreuil à Valenciennes. Il tenta le siege de Bouchain; entreprise hardie où il eut le même succès. Il n'avoit presque plus d'obstacles à rencontrer jusqu'à Paris.

Préliminaires de paix.

Heureusement les vues pacifiques de la cour de Londres enchaînerent l'ambition de ce général. Malgré l'empereur & les états-généraux, on signa

enfin les préliminaires de la paix, par lesquels on assuroit une barriere aux alliés, la démolition de Dunkerque, &c. Marlborough fut dépouillé de ses charges, mais conserva les richesses qu'il avoit acquises pendant la guerre. Accusé de péculat, il auroit peut-être été la victime des Torys, si la reine, par une prudente modération, n'eût fait trainer en longueur ce procès trop odieux.

Il perd ses charges.

En vain le prince Eugene se rendit à Londres, dans la vue de croiser les projets du ministere. Il y reçut des honneurs, & perdit son espérance. Du moins il fit éclater son estime pour le héros disgracié. Dînant un jour chez le comte d'Oxford (Harley), l'auteur de la révolution, & ce ministre lui disant, qu'il se félicitoit d'avoir chez lui le plus grand général de l'Europe : *Si je le suis*, répondit Eugene, *c'est à vous que je le dois.* Marlborough ne pouvoit être mieux loué, ni mieux vengé des insultes de ses ennemis.

Eugene à Londres.

Ce fut pour les Hollandois une juste punition de leur arrogance, de voir l'Angleterre sur le point de les abandonner. On leur déclara, au nom de la reine Anne, que s'ils différoient de

Les Hollandois forcès de consentir aux conférences.

concourir aux préliminaires, on prendroit ce retardement pour un refus. Ils consentirent alors à ouvrir des conférences à Utrecht, où nous verrons naître une paix que toutes les nations devoient désirer avec ardeur.



ÉPOQUE

ÉPOQUE
DE LOUIS XIV.

LIVRE QUATRIEME.

Contenant la fin du règne de Louis XIV, & l'hiſtoire du czar Pierre I, & de Charles XII.

CHAPITRE PREMIER.

Négociations d'Utrecht. — Victoires de la France. — Fin de la gurere en 1714.

1712. L'empereur & la Hollande oppoſés à la paix.

LE congrès d'Utrecht s'ouvrit en janvier 1712, & ne répondit pas d'abord aux eſpérances de Louis XIV. Quelque déſir que la reine Anne eût de la paix, elle vouloit, autant qu'il ſeroit poſſible, ſatisfaire ſes alliés, dont les ſentimens n'étoient rien moins que pacifiques. L'empereur Charles VI s'oppoſoit à tout démembrement de la monarchie eſpagnole. Les hollandois ne

bornoient point leurs prétentions ſur la barriere qu'ils exigeoient. On les avoit toujours vu négocier avec une mauvaiſe foi hériſſée d'épines, ne s'expliquant pas ſur l'objet de leurs demandes, ſe réſervant à demander ſelon les conjonctures, & voulant que la France ſe mît preſque à leur diſcrétion.

Embarras des plénipotentiaires anglois

D'un autre côté, les plénipotentiaires anglois, réſervés & timides, par la crainte des changemens ſi communs en Angleterre, crainte d'autant mieux fondée que l'on prévoyoit un nouveau regne ; « ces plénipotentiaires, dit Torci, » loin de s'ouvrir à ceux de France, » parloient encore en ennemis. Ils ſui- » voient à la lettre les ordres qu'ils « avoient reçus; leurs inſtructions étoient » les garans de leur conduite. Il eſt dan- » gereux d'en tenir une différente dans » un pays de variations, où, ſuivant la » ſupériorité des partis, on eſt jugé » digne ou de récompenſe ou de puni- » tion; incertitude malheureuſe, que les » plénipotentiaires de France n'avoient » point à craindre, obéiſſant au roi » ſeul, n'ayant à plaire qu'à lui; & ſûrs » d'y parvenir en exécutant ponctuelle- » ment les ordres clairs & précis, que ſa » majeſté leur donnoit ſans réſerve de » ſecret. » Ce trait donne une idée aſſez

juste de la différence des gouvernemens. Torci devoit, sans doute, préférer celui de Versailles.

A tant de causes de lenteur, se joignit un obstacle imprévu, dont le principe étoit affreux pour Louis XIV. Il avoit perdu en 1711 le dauphin, son fils unique. Le duc de Bourgogne, second dauphin, mourut aussi, âgé de trente ans; prince digne de tous les regrets, puisqu'on attendoit de lui le regne d'un sage. La dauphine sa femme, princesse d'un vrai mérite, l'avoit devancé au tombeau, de six jours. Peu de jours après, expira le duc de Bretagne, leur fils aîné. Le duc d'Anjou (Louis XV) étoit aussi ménacé d'une mort prochaine. Le droit de succession à la couronne pouvoit donc bientôt passer au roi d'Espagne, second fils du premier dauphin; & par cet enchaînement de malheurs, l'union des deux couronnes, objet des alarmes de l'Europe, n'étoit plus contraire à la vraisemblance. Nouvel obstacle par la mort des enfans de France

C'est ce qui détermina la reine Anne à demander, comme une condition essentielle de la paix, que Philippe V renonçât purement & simplement à la couronne de France, & transmît ses droits au duc de Berri son frere cadet. Dans le conseil de Versailles, on jugea qu'une On exige une renonciation de Philippe V Elle feroit nulle, se-

lon la cour de Verfailles. telle renonciation feroit nulle par les lois fondamentales du royaume. On eut la bonne foi de le déclarer ; & Torci appuya ce jugement fur un paffage de Jérôme Bignon, qui fuppofe que la loi fondamentale dont il s'agit, eft aux yeux de la naiion l'ouvrage de Dieu même, & que Dieu feul a le pouvoir de l'abolir. On pouvoit mieux raifonner que Jérôme Bignon fur cet objet, fans porter atteinte aux droits inconteftables de la famille régnante. Dans les grandes affaires fur-tout, il importe de n'alléguer que de folides raifons.

Réponfe de Bolingbroke. Bolingbroke, fecrétaire d'état de la reine, répondit avec fageffe : « Nous » voulons croire que vous tenez en » France, qu'il n'y a que Dieu feul qui » puiffe abolir la loi, fur laquelle votre » droit de fucceffion eft fondé. Mais » vous nous permettez auffi de croire » en Angleterre, qu'un prince peut fe » départir de fes droits par une ceffion » volontaire, & que celui en faveur » de qui il auroit fait la rénonciation, » pourroit être foutenu avec juftice dans » fes prétentions, par les puiffances qui » en auroient garanti le traité. »

Alternative propofée au roi d'Efpagne. La néceffité, plus forte que tous les raifonnemens, perfuade bientôt Louis XIV. Il exhorte fon petit-fils à cette dé-

marche indiſpenſable. Pour faciliter la paix, l'Angleterre propoſe encore une alternative : ou que Philippe faſſe le renonciation demandée, ou qu'il cede l'Eſpagne au duc de Savoie, dont il aura en échange les états, avec le Montferrat, le Mantouan, les royaumes de Naples & de Sicile ; de maniere que s'il parvient à la couronne de France, lui ou quelqu'un de ſes deſcendans, elle pourra être réunie à tous ces états, excepté la Sicile qui en ſera détachée pour la maiſon d'Autriche. Louis préféroit ce dernier expédient. « Je regarderai comme » le plus grand bonheur de ma vie, » écrivoit-il au roi d'Eſpagne, que vous » preniez la réſolution de vous rappro» cher de moi, & de conſerver des » droits que vous regretterez un jour inu» tilement, ſi vous les abandonnez. » Mais Philippe préféra l'Eſpagne, alléguant ce qu'il devoit à ſa gloire & au zele de ſes ſujets. Il conſentit à la renonciation, & l'on convint d'une ſuſpenſion d'armes. Les Anglois voulurent qu'on leur remît Dunkerque juſqu'à la concluſion de la paix : on le fit, parce qu'une confiance mutuelle régnoit entre les deux cours, & parce qu'on étoit preſſé de conclure.

Il conſent à la renonciation, contre les vœux de LouisXIV

Cependant la Hollande avoit redou-

Les An-

g'ois se séparent des alliés.

blé ses efforts pour la premiere campagne. Eugene prit le Quesnoi. Il proposa au duc d'Ormond, général de l'armée angloise, de livrer une bataille. C'est alors que la suspension d'armes entre la France & l'Angleterre fut déclarée. Le duc se retira; mais la plupart des troupes étrangeres, qui étoient à la solde de la reine Anne, refuserent de le suivre. Encore supérieur par le nombre, Eugene forma le siege de Landreci. La France étoit aux abois. On délibéra si le roi quitteroit Versailles. Il se montra résolu, en cas de nouveau malheur, de convoquer toute la noblesse, de la conduire à l'ennemi, & de mourir en combattant. Ce monarque, plus grand dans l'adversité que dans le faste de ses triomphes, intéresse les cœurs sensibles, après avoir long-temps ébloui les yeux.

Eugene assiége Landreci.

Courage du roi.

Projet d'attaquer les ennemis.

Il étoit temps que les ennemis éprouvassent, à leur tour, combien on s'aveugle en comptant sur la fortune. Un curé & un magistrat de Douay imaginerent les premiers, qu'il seroit facile d'attaquer deux postes essentiels du prince Eugene, dont les lignes s'étendoient extrêmement, & dont le camp se trouvoit fort éloigné. Une idée conçue au hasard, peut faire éclore de grands desseins. Sur l'avis qu'en eurent les maré-

chaux de Villars & de Montefquiou, fut tracé le plan d'une expédition qui fauva la France. Que n'avoit-on pas à craindre, fi elle ne réuffiffoit point ?

Villars feint de vouloir attaquer le camp d'Eugene ; il l'amufe, & va fondre fur Denain, où le duc d'Albermale étoit retranché. Il force les retranchemens, il fait prifonnier le général avec tout ce qui refte de troupes. Il emporte brufquement les différens poftes le long de la Scarpe. Il attaque Marchiennes, le dépôt des magafins de l'ennemi, & s'en rend maître au bout de trois jours. Eugene leve le fiege de Landreci. On lui reprend Saint-Amand, Douay, le Quefnoi, Bouchain. Il fe retire, ayant perdu fans bataille une grande partie de fon armée, dont quarante bataillons reftent prifonniers. La fupériorité fe trouve dès-lors du côté de la France ; & les ennemis de la paix font punis de leur imprudente & cruelle ambition. Journée de Denain & fes fuites.

Alors fe fait folemnellement la renonciation de Philippe V. La cour de Londres avoit demandé que les états-généraux de France la ratifiaffent. » Mais » dit Torci dans fes mémoires, l'auto- » rité que les étrangers attribuent aux » états étant inconnue en France, le roi » changea cette claufe : il promit feule- Renonciation de Philippe ; comment publiée en France.

» ment qu'il accepteroit la rénonciation » du roi ſon petit-fils ; qu'elle ſeroit in» ſuite publiée par ſon ordre, & re» giſtrée dans tous les parlemens du » royaume de la maniere la plus ſolem» nelle. » Effectivement, depuis 1614, on ne connoiſſoit plus d'aſſemblée nationale que par l'hiſtoire. Le duc de Berri, frere de Philippe, renonça de même à la couronne d'Eſpagne en cas qu'il parvînt à celle de France ; le duc d'Orléans auſſi. Le meilleur garant de ces renonciations étoit, ſans doute, l'inquiétude de l'Europe pour l'équilibre.

Les *cortès* changent l'ordre de la ſucceſſion en Eſpagne.

Les *cortès*, autrefois ſi puiſſantes en Eſpagne, aujourd'hui nulles comme nos états-généraux, confirmerent la renonciation de Philippe. Elles firent plus : l'ordre de la ſucceſſion fut changé en faveur des mâles. Au lieu que les filles héritoient de la monarchie eſpagnole, préférablement aux princes plus éloignés qu'elles, on régla que les mâles auroient déſormais la préférence. Sans cela, les deſcendans de Philippe V auroient pu voir la couronne paſſer un jour à des étrangers, par mariage ; & la renonciation auroit tourné à leur préjudice. Un objet ſi important étoit digne de l'aſſemblée des *cortès*.

Tout obſtacle étant levé du côté de

la cour de Londres, & les Hollandois changerent de ton. Ils demanderent humblement à renouer les conférences rompues avec eux. L'abbé de Polignac, second plénipotentiaire de Louis XIV, écrivit en ces termes : « Nous prenons la » figure que les Hollandois avoient à » Gertruidenberg, & ils prennent la » nôtre. C'est une revanche complette. » Le comte de Sinzendorf (ministre de » l'empereur) sent bien vivement sa dé- » cadence. » Consternés de la derniere campagne, il falloit que les états-généraux suivissent les mouvemens de l'Angleterre, quelque effort que fît la cour de Vienne pour les retenir.

La Hollandes'humilie à son tour, pour avoir la paix.

Enfin la paix fut signée à Utrecht, conformément aux préliminaires dont Louis étoit convenu. Indiquons les principaux articles des traités.

1713. Traité d'Utrecht.

1°. La France s'oblige à ne pas souffrir sur ses terres le prétendant, à ne point reconnoître les droits des Stuarts. Elle garantit l'ordre de succession établi en faveur de la maison de Hannover. (Le parlement d'Angleterre avoit déclaré que, si la reine Anne mouroit sans enfans, la couronne passeroit à la princesse Sophie, fille de l'électeur Palatin Frédéric V, petite fille de Jacques I, & mere de Georges de Brunswick, élec-

Articles pour l'Angleterre.

teur de Hannover, qui régna en vertu de cet acte. On a compté quarante-cinq personnes, que le droit de la naissance auroit dû faire passer avant lui. Mais les Anglois n'avoient consulté que leur haine pour la ligue catholique.) La baie de Hudson, les îles de Saint-Christophe & de Terre-neuve, l'Acadie ou nouvelle Ecosse, sont cédées à l'Angleterre; acquisitions importantes en Amérique. On comblera le port, & on démolira les fortifications de Dunkerque, avec promesse de ne les jamais reparer. L'Espagne cede aux Anglois Gibraltar, l'île de Minorque, & l'*assiento* ou le commerce des Nègres pour trente ans.

Barriere de la Hollande.

2°. La France s'engage de remettre les Pays-bas espagnols aux états-généraux, pour la maison d'Autriche qui les possédera en toute souveraineté. Aucune place de ces provinces ne pourra jamais appartenir à cette couronne, ni même à aucun prince du sang. Les Hollandois auront garnison dans les places destinées à leur barriere, (selon un traité qu'ils avoient conclu avec l'Angleterre.) On ajoute aux places dont il s'agit, Tournai, Ypres, Menin, &c. Mais en échange, Lille, Aire, Béthune & Saint-Venant sont restitués à Louis XIV.

Le duc de

3°. Le duc de Savoie est reconnu

pour héritier de la monarchie espagnole, au défaut de la postérité de Philippe V. Le sommet des Alpes servira de limite entre la France & ses états. On lui cede Exilles, Fénestrelles, Château-dauphin, &c. L'Espagne lui cede le royaume de Sicile, sous la clause de réversion, au défaut d'héritiers mâles. Victor-Amédée gagnoit beaucoup par sa défection. Savoie roi de Sicile, &c.

4°. L'électeur de Baviere gardera le Luxembourg & le comté de Namur jusqu'à ce qu'il soit dédommagé de ses pertes. (Philippe V lui avoit donné la souveraineté desPays-bas espagnols, dont il ne conservoit que cette partie.) On lui accorde aussi le royaume de Sardaigne. Le rétablissement de ce prince & de l'électeur de Cologne, son frere, fut toujours un des principaux objets de la générosité du roi de France. Maison de Baviere.

5°. Outre les Pays-bas, on laisse à la maison d'Autriche le royaume de Naples & le Milanez. Louis abandonne à l'empire Landau, Kell & Brisac. L'électeur de Brandebourg est reconnu roi de Prusse, & on lui cede la Gueldre espagnole. Maison d'Autriche l'empire.

6°. Le Portugal fut compris dans la paix générale. Toutes les puissances contractantes reconnurent Philippe V, qui Portugal; Espagne.

ne perdit que des états dont la possession étoit peut-être plus funeste qu'avantageuse à l'Espagne, parce qu'ils en étoient trop séparés.

Charles VI, puni de n'avoir pas fait la paix.

En acquiesçant à la paix d'Utrecht, l'empereur Charles VI auroit gagné des avantages certains, & auroit heureusement terminé une guerre, qui ensanglantoit l'Europe depuis treize ans. Il se flatta d'arracher de nouvelles concessions, sans le secours de l'Angleterre & de la Hollande: espérance téméraire! il eut lieu de s'en repentir. Villars pris Landau, passa le Rhin, défit le général Vaubonne, se rendit maître de Fribourg, força ainsi l'empereur de faire la paix, & eut la gloire de la conclure à Rastadt avec le prince Eugene.

1714. Traité de Rastadt.

Par ce traité, la France conserva Landau; & les frontieres furent précisément les mêmes qu'après la paix de Riswick. Charles VI eut, de la monarchie espagnole, ce qu'on lui avoit cédé à Utrecht. Il rétablit les électeurs de Baviere & de Cologne dans leurs états. Ni lui ni l'empire ne reconnurent le roi d'Espagne, qui de son côté ne reconnut point l'empereur. Mais les droits n'en étoient pas moins fixés. Le traité avec l'empire fut signé à Bade.

La politi-

Combien la politique ambitieuse est

ſujette à ſe tromper dans ſes calculs ! La France, qu'on croyoit dépouiller de plusieurs provinces, perdit ſeulement en Europe quelques-unes des places conquiſes. Rappelons-nous les offres de Louis aux conférences de Gertruidenberg : nous ſentirons qu'indépendamment des intérêts de l'humanité, c'eſt une folie de refuſer la paix quand on la peut faire utilement. Et que penſerons-nous des conquêtes de Louis XIV, achetées au prix de tant de guerres auſſi ruineuſes que ſanglantes ?

que ambitieuſe, trompée.

Il ne reſtoit plus à ſoumettre, pour le roi d'Eſpagne, que la Catalogne opiniâtrement rebelle à ſes lois. Privée de tout ſecours, elle oſa ſe livrer encore à l'enthouſiaſme de la liberté. Louis envoya des troupes & une eſcadre. Barcelone, aſſiégée par mer & par terre, ſe défendit avec fureur. Les prêtres, les moines y excitoient le courage par le fanatiſme. Il en périt, dit-on, plus de cinq cents, les armes à la main. Enfin le maréchal de Berwick força cette grande ville à capituler. On punit les plus coupables, & on abolit les priviléges de la province.

On ſoumet enfin la Catalogne.

Tranquille poſſeſſeur de ſon royaume, Philippe V avoit toujours une ſorte de ſoumiſſion pour la princeſſe des Urſins, ſa

Second mariage de Philippe V, avec Elizabeth Farnèſe.

favorite, qui avoit gouverné l'esprit de la reine, Marie Louise de Savoie, & qui avoit rendu de grands services, malgré les reproches auxquels l'exposoit son ambition. La reine venoit de mourir. Le bruit courut que la princesse des Ursins lui succéderoit. Cependant, par les rapports trompeurs d'Albéroni, ecclésiastique Plaisantin, de basse naissance, elle détermina le roi à épouser en secondes noces, Elizabeth Farnèse, héritiere de Parme, de Plaisance & de la Toscane; que cet Italien dépeignoit comme une ame foible, un esprit simple, facile par conséquent à se laisser dominer. Rien n'étoit plus faux que ce portrait. A peine Elizabeth eut mis les pieds en Espagne, que la favorite ayant tenu quelques propos imprudens, elle la fit chasser, & changea tout le ministere. On renvoya en France Orri, dont le zele pour rétablir les finances soulevoit les Espagnols, & sur-tout l'inquisition; car il touchoit aux immunités de l'église. Albéroni gouverna bientôt. Génie vaste & audacieux, il forma des projets immenses, qui entraînerent sa ruine, comme nous le verrons ailleurs.

Révolution de cour.

CHAPITRE II.

Mort de la reine Anne, & affaires d'Angleterre. — Fin de Louis XIV.

Combien la paix étoit glorieuse à la reine Anne.

SI l'esprit de faction n'étouffoit pas les sentimens de la nature, & n'offusquoit pas les lumieres de la raison, on auroit célébré par tout la reine Anne comme la bienfaictrice du genre humain. Elle avoit terminé une guerre affreuse, où les parens étoient armés contre les parens; où l'intérêt particulier de quelques princes livroit au fer & aux flammes les plus belles contrées de l'Europe; où l'ambition de quelques généraux sacrifioit sans nécessité le sang & la fortune des peuples. Elle avoit eu tous les égards possibles pour ses alliés, quoiqu'ils n'eussent pas fourni leur contingent, quoiqu'ils s'obstinassent contre ses mesures équitables. Elle avoit déchargé glorieusement son royaume du fardeau d'une guerre ruineuse, qui n'intéressoit que la puissance autrichienne. Elle avoit obtenu l'approbation du parlement, où les communes se plaignirent même que l'état eût été surchargé de dix-neuf millions sterling pendant cette guerre. Enfin, on ne

devoit qu'applaudir au grand ouvrage qui couronnoit la gloire de son regne.

Cependant les Whigs éclatent contre elle.

Cependant les Whigs se récrierent contre la paix avec une furieuse licence. Les satyres, les libelles inonderent la nation. On sema les bruits les plus propres à enflammer les têtes ardentes. La reine, disoit on, veut mettre sur le trône le prétendant, son frere, le papisme régnera, les lois sont menacées, la constitution est en péril. Ces rumeurs séditieuses remuerent le parlement; & malgré les sages représentations de la reine, on publia une promesse de cinq mille livres sterling pour quiconque saisiroit le prétendant, s'il entreprenoit une descente dans le royaume. Il s'étoit retiré en Lorraine.

1714. Anne meurt.

Anne, dévorée de chagrins, qui augmentoient ses infirmités, mourut dans la cinquantieme année de son âge: bonne princesse, d'un esprit médiocre, d'un caractere foible, mais aimant son peuple & pratiquant la vertu. Son regne fut une suite non interrompue de prospérités, qu'elle dut à ses ministres & à l'habileté de ses généraux.

Réunion de l'Angleterre & de l'Ecosse en un royaume.

Elle exécuta en 1706 un projet inutilement tenté par Guillaume III, la réunion de l'Angleterre & de l'Ecosse en un seul royaume, sous la dénomination

de *Grande-Bretagne*. L'indocilité des Ecoſſois, l'antipathie mutuelle des deux peuples, les troubles ſans ceſſe renaiſſans de ces principes, rendoient le projet fort utile, & en même temps multiplioient les obſtacles. On conclut enfin le traité, dont les principaux articles ſont : 1°. Que tous les ſujets de la Grande-Bretagne auront les mêmes priviléges & les mêmes lois; 2°. Que le royaume ſera repréſenté par un ſeul parlement, dans lequel entreront ſeize pairs d'Ecoſſe, & quarante-cinq députés Ecoſſois à la chambre des communes; 3°. Que tous les pairs d'Ecoſſe participeront aux prérogatives de ceux d'Angleterre, excepté le droit de ſéance au parlement. Cette exception fut attaquée comme contraire aux lois fondamentales, & aux droits eſſentiels de la pairie. L'égliſe presbytérienne d'Ecoſſe fourniſſoit encore matiere de diſputes; car l'antipathie de ſecte n'étoit pas atteinte. On exagéroit les inconvéniens, on atténuoit les avantages. Mais aujourd'hui que la fermentation eſt diſſipée, ce qui paroiſſoit alors un monſtre n'eſt preſque plus rien. L'expérience fait tôt ou tard diſparoître les chimeres; & il eſt ſi rare de faire un grand bien public ſans quelque inconvénient particulier!

Propriété requise pour entrer au parlement

Une loi de ce regne porte, que le représentant d'un comté au parlement doit avoir six cents livres sterling de revenu en biens fonds, & le représentant d'un bourg, la moitié. C'étoit pour exclure les simples commerçans d'une assemblée, où les possesseurs des terres paroissoient plus dignes de représenter la nation. Guillaume avoit introduit l'indigne pratique de corrompre, & les électeurs, & les membres élus. Le mal étoit de nature à croître toujours : il augmentera sous une maison étrangere, qui aura plus besoin de ce ressort pour maintenir son autorité.

Corruption très-commune.

Un étranger préféré aux Stuarts par les anglois

Telles étoient les préventions causées par le zele imprudent du dernier Stuart, que dans la crainte de voir un catholique sur le trône, on aimoit mieux la domination d'un étranger que celle d'un prince de la maison royale, que celle d'un Anglois. La princesse Sophie étant morte, l'électeur de Hannover, son fils, fut reconnu sans difficulté sous le nom de Georges I. C'étoit un énorme inconvénient, que le roi d'Angleterre eût, comme prince d'Allemagne, des intérêts plus qu'indifférens à son royaume. Mais on ne pensoit qu'à se délivrer d'une maison catholique, & qu'à bannir pour jamais l'idée du papisme.

Agé de cinquante quatre ans, diftin- Gegorges I, trop déclaré pour les Whigs.
gué par fon mérite perfonnel, Georges devoit, ce femble, tenir la balance entre les Whigs & les Torys, plutôt que de fomenter l'efprit de faction, en fe déclarant pour les uns contre les autres. Soit qu'il jugeât la chofe impoffible, foit que fon inclination ou fon intérêt l'entraînât du côté le plus contraire aux Stuarts, les Whigs eurent d'abord fa confiance. Marlborough fut rétabli dans le commandement militaire. Bolingbroke perdit la place de miniftre. Un parlement, compofé au gré de la cour, (qui ne négligea point les moyens de corruption, après avoir fixé à fept cents mille livres fterling le revenu ordinaire de la couronne,) fe montra bientôt perfécuteur des Torys. Le duc d'Ormond, Bolingbroke & Oxford, furent accufés de haute-trahifon. Les deux premiers, retirés en France, ne comparoiffant point, on porta contre eux le bill d'*attainder*. Oxford, que la reine Anne avoit difgracié depuis peu, refta deux ans prifonnier avant d'être renvoyé abfous. Encore l'excepta-t-on d'une amniftie trop tardive.

Toutchange à la cour.

Rigueurs injuftes.

Il étoit impoffible que les rigueurs du nouveau gouvernement n'excitaffent des troubles. Les Jacobites, ou le parti du

Mouvemens des Jacobites.

prétendant, se disposoient à la révolte. Le ministere se voyoit exposé aux mêmes orages, dont tant d'illustres citoyens étoient les victimes. C'est ce qui inspira un projet hardi, dangereux pour la constitution, mais fort utile à l'autorité royale, & que Georges vit réussir au-delà de ses espérances. Comme le parlement actuel étoit docile, on proposa d'en étendre la durée à sept ans. Les prétextes spécieux l'emporterent sur toutes les bonnes raisons. Le bill passa en loi. Ainsi la triennalité du parlement, cette barriere opposée sous Guillaume III aux entreprises de la couronne, fut détruite par l'influence de la cour. On a fait depuis quelques efforts pour la rétablir ; on en fera peut-être encore sans succès.

Le parlement, septennal.

Travaux de Mardick.

Louis XIV survécut peu à la reine Anne, & cependant il éprouva de nouveau la fierté angloise. Ayant démoli Dunkerque, comme il s'y étoit obligé, il faisoit à Mardick un port comparable à celui que l'on perdoit. L'ambassadeur d'Angleterre s'en plaignit avec hauteur ; & pour éviter une rupture, on abandonna cet ouvrage.

Le Tellier confesseur dangereux

De nouvelles disputes théologiques, suscitées par le confesseur du roi, empoisonnerent la fin de son regne. Le P.

le Tellier, homme violent, théologien entêté, dur & orgueilleux, tournoit à son gré la conscience de ce vieux monarque, plus susceptible que jamais des impressions du faux zele. Les *réflexions* du P. Quesnel, oratorien, sur le nouveau testament, avoient la teinture du jansénisme. Il étoit facile d'y reconnoître, avec des yeux attentifs, l'esprit de Port-royal, si suspect alors & si décrié. Mais il n'étoit pas moins facile de prévoir qu'en persécutant l'auteur, les lecteurs, les partisans de l'ouvrage; on feroit infiniment plus de mal que n'en pouvoient faire quelques fausses propositions, répandues dans quatre volumes de piété. C'est à quoi ne penserent jamais ceux qui prétendoient subjuguer les opinions humaines.

Livre du P. Quesnel

Cent & une propositions de Quesnel, que le Tellier vouloit flétrir, furent condamnées en 1713 par la fameuse bulle *Unigenitus* du pape Clément XI. Il eut peut-être mieux valu en diminuer le nombre, & ne pas s'exposer au reproche d'y mettre des vérités respectables. *La crainte d'une excommunication injuste ne doit point empêcher de faire son devoir* : c'étoit une des propositions. Quelques mauvais sens qu'on y attachât, elle fournissoit matiere de dispute & d'invectives. L'acceptation & l'enregis-

Bulle *Unigenitus* de Clément XI.

trement de cette bulle, devinrent une affaire d'état. Le confesseur du roi, rencontrant des obstacles sans nombre, quoiqu'il eût entre les mains la feuille des bénéfices, employa les intrigues les plus odieuses, répandit les lettres de cachet, souleva une grande partie du public, attira une haine irréconciliable à sa société, empoisonna les dernieres années de son maître, pour ériger en loi de l'église & du royaume la constitution du pape.

Excès du P. le Tellier; source detroubles.

Edit pour les princes légitimés.

Par un édit enregistré en 1714, le roi appeloit à la couronne les princes légitimés; au défaut des princes du sang, & les mettoit au niveau de ces derniers: édit révoqué en 1717. Son testament, par lequel il établissoit un conseil de régence, n'a pas eu plus de force après sa mort. Le duc d'Orléans le fit casser par un arrêt du parlement.

1715.

Louis avoue ses fautes.

Si Louis XIV avoit commis de grandes fautes, pendant un regne de soixante & douze ans, il en avoua une partie, lorsqu'il dit à son successeur ces paroles mémorables: *Tâchez de conserver la paix avec vos voisins. J'ai trop aimé la guerre; ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. Prenez conseil en toutes choses, & cherchez à connoître le meil-*

leur pour le suivre toujours. Soulagez vos peuples le plutôt que vous le pourrez, & faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même. Il l'exhorte sur-tout de ne jamais oublier ce qu'il doit à Dieu : puissant motif pour inspirer aux souverains ce qu'ils doivent aux hommes.

Il conserva jusqu'à la fin le courage d'esprit, qui caractérise une ame forte. *Pourquoi pleurez vous*, dit-il à ses domestiques ; *m'avez-vous cru immortel* ? Il mourut le premier septembre 1715, dans la soixante & dix-huitieme année de son âge, laissant l'état chargé de deux milliards de dettes. Les malheurs qu'on éprouvoit depuis long-temps, les impôts, la misere publique, la fermentation que causoit la bulle, firent oublier alors les belles années de son regne, & les sentimens qu'il méritoit à plusieurs titres. « On prétend que la reine sa mere » lui avoit dit un jour dans sa grande » jeunesse : *Mon fils ressemblez à votre* » *grand-pere, & non pas à votre pere.* » Le roi en ayant demandé la raison : » *C'est*, dit-elle, *qu'à la mort de Henri* » *IV on pleuroit. & qu'on a ri à celle de* » *Louis XIII.* (Voltaire.)

Sa mort. On s'en réjouit, parce qu'il ne ressembla point à Henri IV.

En général, la mort de Louis XIV causa plutôt de la joie que de la dou-

Cependant on lui doit beaucoup.

leur. Mais les arts, les lettres, les ſciences, l'urbanité, les agrémens de la vie, les lois civiles, le bon ordre, la tranquillité intérieure, la perfection en plusieurs genres, enfin une partie des avantages dont nous jouiſſons, doivent immortaliſer ſa mémoire. Il eut l'ame & le génie d'un grand roi; & il fut peut-être moins admirable dans la proſpérité que dans l'infortune.

CHAPITRE III.

Commencemens du czar Pierre le Grand, juſqu'à la guerre avec Charles XII.

Le nord doit fixer l'attention ſous le czar Pierre I & Charles XII.

DEPUIS long-temps nous avons perdu de vue les puiſſances du nord, parce qu'elles ne ſont point entrées dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. Cependant Charles XII, roi de Suede, & ſur-tout le czar Pierre I, ſon rival, ſe rendoient célebres par leur courage & leurs entrepriſes. Plaçons ici l'abrégé de leur hiſtoire. Elle eſt trop intéreſſante pour qu'on puiſſe l'ignorer; elle ſe lie même néceſſairement avec celle de l'Europe méridionale. Pierre le Grand, qui ſe préſente le premier, fut en quelque ſorte le prodige de ſon ſiecle. La Ruſſie

Ruſſie ou Moſcovie, preſque inconnue avant lui, eſt devenue, par ſes travaux, digne de fixer tous les regards : ce qui s'y eſt exécuté, ce qui s'y exécutera encore d'étonnant, on peut dire qu'il en a créé & développé le germe.

L'empire de Ruſſie, immenſe & inconnu.

Cet empire, dans ſa longueur d'orient en occident, embraſſe une étendue d'environ dix-neuf cents lieues, (dont quatorze cents ſoixante & dix appartiennent à la Sibérie,) & environ ſept cents lieues dans ſa principale largeur. L'empire romain ne fut jamais ſi étendu. Mais ſans arts, ſans commerce, ſans police, ſans lumieres, ſans politique, une immenſité de pays preſque déſerts ne forme qu'une puiſſance obſcure, incertaine, ſujette à mille révolutions. Ce qui fait la gloire des états en doit auſſi faire la force.

Chriſtianiſme des Ruſſes.

Le chriſtianiſme avoit été introduit en Ruſſie, vers la fin du dixieme ſiecle, par le zele d'une princeſſe; comme il l'a été en France, en Angleterre, en Pologne, en Hongrie, &c. où les femmes ont eu tant de part à la converſion des princes, dont celle des peuples a été la ſuite. L'égliſe ruſſe, d'abord ſoumiſe au patriarche de Conſtantinople, eut à la fin du ſeizieme ſiecle ſon patriarche indépendant. Du reſte le chriſtianiſme de

cette nation, à l'exemple des anciens barbares, ne consistoit guere qu'en superstitions absurdes : le patriarche en profitoit pour assujettir le souverain.

Jean Basilowitz, &c. J'ai parlé, en son tems, du czar Jean Basilowitz, qui délivra les Russes du joug des Tartares, qui poussa ses conquêtes jusques à la mer Caspienne, qui ajouta Casan & Astracan à ses provinces. On a vu la Russie déchirée après sa mort, & les faux Démétrius y mettre tout en combustion.

Michel Romanow. Michel Romanow*, fils d'un archevêque qu'il fit patriarche, fut placé sur le trône par les principaux seigneurs, en 1613, au milieu des troubles civils & des ruines de la maison royale. Il régna paisiblement, après avoir cédé Smolensko à la Pologne, & l'Ingrie à la Suede.

Alexis Michaëlowitz. Son fils, Alexis Michaëlowitz, qui lui succéda en 1645, reprit Smolensko, & fit d'autres conquêtes sur les Polonois. Il disputa même la couronne de Pologne, offrant d'y unir la sienne. Il publia le premier code qu'aient eu les Russes ; il établit quelques manufactures, peupla quelques déserts : enfin il donna le jour à Pierre le Grand.

---

* *Ow*, à la fin des noms russes, se prononce *of* en françois.

Fœdor Alexiowitz, fils aîné & successeur d'Alexis, travailloit comme son pere à policer la Russie. Mais il mourut jeune, en 1682, sans laisser d'enfans. Connoissant l'incapacité de Jean, son frere du premier lit, il avoit nommé pour son héritier Pierre, né d'un second lit, prince de dix ans, dont les qualités supérieures commençoient à se développer. La princesse Sophie, sœur de ces deux princes, commit des excès affreux pour mettre Jean sur le trône, ou plutôt pour s'emparer du gouvernement. Elle excita la fureur des strelitz, milice d'environ trente mille hommes, semblable aux janissaires de Turquie. Elle réussit à faire proclamer les deux freres, auxquels on l'associa en qualité de corégente. Elle régna ainsi quelques années, avec Basile Galitzin son favori. Une conspiration contre la vie de Pierre, vraisemblablement tramée par elle-même, entraîna sa propre ruine. Pierre assembla des troupes, punit les séditieux, relégua Sophie dans un monastere, ne laissa qu'un vain titre à Jean, & devint le maître de l'état en 1689.

Pierre successeur de Fœdor.

Entreprises de la princesse Sophie.

Ce prince, élevé dans l'ignorance par une sœur ambitieuse; adonné au vin & à la débauche, d'un tempérament porté à toutes sortes d'excès, mais

Projet de réformer l'empire.

d'un génie capable des plus grandes choses, formoit déja le dessein de réformer son empire. Il vouloit y introduire les arts, les sciences, la discipline militaire, les avantages de la marine, & tout ce qui rendoit florissans d'autres états de l'Europe. Il vouloit créer, pour ainsi dire, une nouvelle nation. Si l'on pense que les Russes avoient tous les préjugés de la barbarie, qu'ils se faisoient un crime de sortir de leur pays, qu'ils voyoient d'un œil d'aversion les étrangers; on regardera ce projet comme chimérique. Si l'on réfléchit sur la force de l'autorité, & sur-tout de l'exemple d'un souverain absolu; sur l'ascendant de son génie, soutenu par une fermeté invincible de caractere, & sur les moyens que pouvoient fournir les connoissances répandues ailleurs; on admirera le projet, & l'on attendra l'événement pour juger avec sagesse.

Ce grand projet n'est point chimérique.

Le Fort lié avec le czar.

Un premier rayon de lumiere conduit quelquefois les grands hommes à des succès incroyables. Il ne falloit au czar que des idées. Le Fort, Genevois, lui en donna, & fut le principal instrument de la plus merveilleuse révolution. C'étoit un jeune homme bien né, que la vivacité de l'âge, & le désir de s'avancer, avoient entraîné jusqu'à Mos-

cou. Pierre le connut, lui accorda son amitié. Les plaisirs formerent, peut-être, les liens d'une union si solide. Mais dans les plaisirs même, la société de Le Fort étoit un germe de grands desseins. Il avoit beaucoup vu; & sans avoir rien approfondi par l'étude, son génie pénetrant devoit éclairer & diriger celui du czar.

Premiers essais pour les troupes & la marine.

Deux objets principaux fixerent d'abord les yeux de ce prince, les troupes & la marine. Résolu de casser un jour les strelitz, dont les terribles séditions ébranloient le trône, il entreprend de former des officiers, des soldats, & de les soumettre à une discipline inconnue. Le Fort commence par une compagnie, qui devient un régiment de douze mille hommes. Pour donner aux boyards l'exemple de la subordination, Pierre veut servir en qualité de tambour; il veut passer lentement d'un grade militaire à l'autre : il suivra son plan avec une ardeur admirable, & la force de sa constance le fera parvenir à son but. On le voit prendre les mêmes mesures pour la marine, faire construire par des étrangers quelques bâtimens, s'y exercer à la manœuvre. Il nomme le Fort amiral, ayant à peine une ombre de flotte, & il étend toujours ses vues dans la carriere glorieuse qu'il s'est ouverte.

Traité de paix avec les Chinois

En 1689, il conclut un traité avec l'empereur de la Chine, Chamhi, au sujet de quelques forts qu'on disputoit vers le fleuve Amur. Sept ambassadeurs chinois se transporterent sur les lieux, & l'on y régla les limites. Jamais la Chine n'avoit envoyé d'ambassade, ni fait de traité avec une autre puissance. » Cette » nation, dit M. de Voltaire, si renom- » mée pour la morale, ne connoissoit » point ce que nous appelons *droit des* » *gens*, c'est-à dire, ces regles incer- » taines de la guerre & de la paix, ces » droits des ministres publics, ces for- » mules de traités, les obligations qui » en résultent, les disputes sur la pré- » séance & le point d'honneur. » Deux missionnaires jésuites applanirent les difficultés d'une négociation inouie, entre deux peuples dont les langues n'avoient rien de commun. Ils redigerent le traité en latin; on le grava sur deux grosses pieces de marbre, destinées à servir de bornes. *Le seigneur souverain de toutes choses* y est invoqué contre les parjures. Il semble que de part & d'autre on rende hommage au même Dieu.

Guerre avec les Turcs.

L'empereur Léopold, la Pologne & Venise étoient alors en guerre avec le Turc. La Russie avoit déja fait une diversion en leur faveur. Pierre, voulant

aguerrir ſes troupes, & profiter des conjonctures favorables, entreprit le ſiége d'Azow. Cette place, ſituée à l'embouchure du Don (l'ancien Tanaïs), domine la mer de Zabache, d'où l'on paſſe dans la mer Noire. L'empire ottoman avoit donc le plus grand intérêt à la conſerver, comme l'empire ruſſe à la conquérir. Un premier ſiége en 1695 ne réuſſit point. L'année ſuivante, le czar en fit lui-même un ſecond, & réuſſit. Sa petite flotte battit les ſaïgues * de Conſtantinople; avantage propre à augmenter ſa confiance. Une entrée triomphale, qu'il fit à Moſcou, marchant à la ſuite des généraux, dans la foule des officiers, n'étoit pas moins propre à exciter & le courage & l'obéiſſance militaire.

Priſe d'Azow.

Triomphe à Moſcou.

Sans les étrangers qu'il avoit à ſon ſervice, le génie de Pierre eût été dans les entraves. Quels modeles trouver en Ruſſie? quels moyens d'exécution? Plus il apprenoit de ces étrangers, plus il ſentoit la néceſſité de s'inſtruire. Sa paſſion pour les grandes choſes lui inſpira d'aller lui-même à la ſource des connoiſſances. Il

Pierre veut voyager pour s'inſtruire.

* Eſpece de vaiſſeaux propres à la Méditerranée.

crut devoir s'éloigner pour un tems de ses états, voyager en homme, non en monarque, & chercher au bout de l'Europe ce qui pouvoit être utile à son empire. Il nomma trois ambassadeurs, Le Fort & deux Russes, destinés à visiter les puissances avec lesquelles il entretenoit des liaisons. Il se mit à la suite de l'ambassade, après avoir sagement pourvu aux besoins & aux affaires publiques.

Sa route. Son voyage commence par la Livonie, la plus fertile province du Nord, soumise à la couronne de Suede. Le gouverneur de Riga, en lui refusant le plaisir de voir les fortifications, aigrit sans doute cette ame fiere, déja occupée de projets contre le jeune Charles XII. Delà on passe en Allemagne; où les débauches de table n'étoient que trop conformes aux habitudes du czar. Echauffé par le vin dans un repas, il tira l'épée contre Le Fort; mais le repentir dont il fut pénétré & le pardon qu'il demanda, effacerent ce trait d'emportement. Le meurtrier de Clitus, Alexandre, fut moins excusable, puisqu'en violant les devoirs de la nature & de l'amitié, il étouffoit les principes d'une excellente éducation.

Emportemens contre Le Fort.

Le czar en Hollande, en Angleterre. C'est en Hollande que Pierre se fait admirer, sous un habit d'artisan, sous

le nom de *maître Pierre* (Peterbas), apprenant tout ce qui regarde la construction des vaisseaux, vivant & travaillant avec les ouvriers; étudiant de plus l'anatomie, l'histoire naturelle, les arts utiles; mettant sa grandeur à pratiquer ce qu'il veut établir dans ses états. Il alla se perfectionner en Angleterre; il y apprit les proportions mathématiques des vaisseaux; il en construisit un que l'on regarda comme un modele. Enfin ayant attaché à son service des hommes choisis, de toute classe, officiers de marine, pilotes, chirurgiens, canoniers, matelots, &c. il retourne par Vienne, soit pour examiner la discipline allemande, soit pour traiter de politique avec l'empereur Léopold, son allié contre les Turcs. Il étoit parti de Moscou en avril 1697; il n'y reparut qu'en septembre 1698. Sa présence étoit devenue nécessaire. Son retour.

Un peuple barbare & ignorant s'irrite plus qu'un autre des nouveautés qui blessent ses mœurs & ses coutumes. On voyoit une foule d'étrangers introduire des usages inconnus; on s'indignoit que le souverain s'absentât pour acquérir des connoissances, qu'il fît voyager ses sujets pour en faire des hommes habiles. On taxoit d'impiété la permission qu'il avoit Mécontentement des Russes; révolte des strelitz.

donnée aux Anglois de vendre du tabac en Ruffie ; car les prêtres y défendoient le tabac comme un péché. Ce dernier motif excita fur-tout les féditieux. Ils réfolurent de mettre la princeffe Sophie fur le trône. Les ftrelitz, difperfés vers la Lithuanie, fe raffemblent, fe révoltent, marchent à Mofcou. Les nouvelles troupes régulieres, commandées par Shein, pruffien, & par Gordon, écoffois, remportent fur eux une victoire, qui fait haïr d'avantage les étrangers.

Cette milice dangereufe eft caffée.

Heureufement le czar paroît, lorfqu'on s'y attend le moins. Son caractere le portoit à la cruauté : il la croit néceffaire dans les circonftances : il ordonne les fupplices. Deux mille ftrelitz font immolés, les autres confinés pour la plupart aux extrêmités de l'empire. Ce qu'il en refte, forme quelques régimens, dont on ne craint plus d'entreprifes dangereufes. » Le fultan des Turcs, Ofman, » (dit M. de Voltaire), fut dépofé dans » le même fiecle, & égorgé, pour avoir » laiffé feulement foupçonner aux janiffaires qu'il vouloit diminuer leur nombre. Pierre eut plus de bonheur, ayant » mieux pris fes mefures. » Que ne peut pas un gouvernement vigoureux, quand il prépare avec prudence l'exécution de fes deffeins ?

Alors commence une réforme générale, non-seulement dans le militaire, mais dans l'administration, dans les mœurs, les coutumes, & même dans l'église. Il falloit un prince absolu pour l'entreprendre. Le czar y déploya tout son despotisme ; par-là du moins il jeta les fondemens de la grandeur réelle de son empire ; on peut ajouter, du bonheur des Russes, si les peuples, en se poliçant, deviennent véritablement heureux, sans être libres. Le Fort venoit de mourir, & cette perte ne changeoit rien aux systêmes de réforme.

La réforme devient générale.

Comme l'aversion pour les étrangers étoit un des grands obstacles aux desseins du czar, il crut devoir abolir les marques extérieures qui distinguoient d'eux ses sujets, la longue barbe & l'habit long. Son exemple suffisoit à la cour. Le peuple s'obstina, au point qu'il fallut user de violence. On mit une taxe sur les réfractaires. On coupoit la barbe & la robe à ceux qui refusoient de payer. Selon l'historien du czar, tout cela s'exécutoit gaiement, & cette gaieté même prévint les séditions. Il y avoit de quoi en exciter, sans doute. La crainte fit vraisemblablement plus qu'une gaieté peu naturelle. Du reste, le peuple en général conserve encore l'ancien habit.

Barbe & habit longs défendus & coupés.

Plus de patriarche.

Pierre avoit éprouvé combien les ministres de la religion, quand ils ont trop de pouvoir, se rendent quelquefois dangereux par leurs préjugés & leurs cabales. Le patriarche étant mort, il supprima cette grande dignité, il en réunit les biens à la couronne, il donna des lois à l'église, & la tint toujours dans l'obéissance. Voulant diminuer le nombre des moines, qu'il jugeoit d'autant plus nuisible, que l'empire manquoit de population, il défendit l'entrée du cloître avant l'âge de cinquante ans. Si cette loi avoit subsisté, elle auroit infailliblement détruit l'état monastique, toujours soutenu par de zélés défenseurs.

Loi pour diminuer le nombre des moines

Autres réformes.

Le commencement de l'année, fixé au premier janvier, au lieu du premier septembre; l'usage du papier, ordonné pour l'écriture; la coutume de se marier sans s'être vus, abolie sagement, sont encore des réformes du czar. L'esprit de société se répandit avec des nouvelles connoissances. Le tems seul pouvoit le perfectionner.

Projet de s'étendre vers la mer Baltique.

Quand ce prince travailloit dans les atteliers de Sardam, en Hollande, à la construction & à la manœuvre des vaisseaux, il méditoit, sans doute, d'établir une puissante marine, qui pût le rendre respectable en Europe, & attirer

le commerce dans ses états. Mais le port d'Archangel, sur la mer Blanche, d'où il faut tourner la Laponie & la Norwége, convenoit peu à ses desseins, puisqu'il est inabordable sept mois de l'année. La mer d'Azow & la mer Caspienne convenoient moins encore dans l'éloignement, quoique utiles à d'autres égards. L'essentiel étoit de s'étendre du côté de la mer Baltique. Si l'ambition inspira le desir d'enlever à la Suede ce qu'elle y possédoit, ce fut l'ambition d'un vaste génie qui ne se repaît pas de chimeres.

Par le traité de Carlowitz avec le Turc en 1699, Pierre gardoit l'importante conquête d'Azow. Mais il n'avoit obtenu qu'une treve de deux ans. Il vint à bout de la faire prolonger jusqu'à vingt ans, & se livra tout entier à ses projets d'agrandissement du côté de l'Europe. Nous l'allons voir aux prises avec un autre Alexandre. Traité de Carlowitz.

CHAPITRE IV.

COMMENCEMENS de Charles XII, roi de Suede. — Il triomphe de tous ses ennemis, & détrône Auguste, roi de Pologne.

Jeunesse de Charles XII.

A La mort de Charles XI roi de Suede, en 1697, son fils Charles XII n'avoit que quinze ans, & paroissoit incapable d'acquérir de la réputation sur le trône. Quelques traits de sa jeunesse annonçoient pourtant des qualités héroïques. Opiniâtre, ennemi de l'étude, en le prenant par le motif de la gloire, on lui faisoit surmonter ses répugnances. Il aimoit sur-tout la lecture de Quinte-Curce. Son précepteur lui demandant un jour ce qu'il pensoit d'Alexandre, il répondit : *Je pense que je voudrois lui ressembler.* — *Mais il n'a vécu que trente-deux ans*, ajouta le précepteur. — *Ah ! n'est ce pas assez, quand on a conquis des royaumes ?* Cette repartie du jeune prince fit dire à son pere, qu'il iroit plus loin que le grand Gustave. Toutes les espérances s'évanouirent, quand on le vit, devenir roi, & affranchi de la régence de sa mere, ne mon-

Indices de son penchant à la guerre.

trer que de l'inapplication, de la fougue, de la hauteur. Le péril développera tout à coup son caractere & son génie. Trois puissans ennemis se liguent pour l'accabler, & c'est le moment où il devient un grand homme. Remontons à l'origine d'une guerre de dix-huit ans, qui dévasta le nord, pendant que le midi de l'Europe étoit en feu pour la succession d'Espagne.

Ennemis dont il est menacé.

Des milliers d'exemples attestent que le despotisme est contraire aux véritables intérêts des souverains : en voici un des plus remarquables. En deçà du golfe de Finlande, la Suede avoit acquis l'Estonie & la Livonie ; acquisition cimentée par le traité d'Oliva. Elle avoit laissé aux Livoniens leurs privileges ; car on ménage d'abord les nouveaux sujets. Mais, selon la coutume des despotes, Charles XI viola ces priviléges, quand il s'y crut intéressé. Patkul, à la tête d'une députation de la province, ayant réclamé les droits de sa patrie avec une liberté courageuse, fut condamné à mort. Il se sauva, respirant l'indignation & la vengeance. Après la mort du monarque, il persuada sans peine au roi de Pologne, (Auguste, électeur de Saxe,) & ensuite au czar Pierre, que la foiblesse du jeune Charles XII offroit une occasion pré-

Charles XI avoit violé les privileges des Livoniens.

Patkul excite trois souverains contre la Suede.

cieuse de reprendre sur la Suede les provinces qu'on avoit perdues autrefois.

Sujet de guerre avec le Danemarck.

Frédéric IV, roi de Danemarck, n'étoit pas moins disposé à profiter des circonstances. L'ancienne convention de Christian III avec son frere Adolphe, au sujet des duchés de Holstein-Gottorp & de Sleswick, que le roi de Danemarck & la branche de Holstein devoient posséder en commun, étoit une source intarissable de querelles entre les deux branches. Le duc de Holstein, beau-frere de Charles, attaqué par Frédéric, avoit passé à Stockholm; & les armes danoises menaçoient déjà la Suéde.

Résolution étonnante du jeune Charles.

On délibéra dans le conseil sur les moyens d'éloigner tant de périls. Quelques uns opinant pour les voies de négociation, le jeune roi reprit la parole: *J'ai résolu*, dit-il, *de ne jamais faire une guerre injuste; mais de n'en finir une légitime que par la ruine de mes ennemis. J'irai attaquer le premier qui se déclarera, & quand je l'aurai vaincu, j'espere faire peur aux autres.* Sur le champ, il donne ses ordres pour la guerre. Il change sa façon de vivre; il se réduit à l'habillement le plus simple, à la table la plus frugale; il renonce à tout plaisir; il se dévoue pour toujours aux fatigues & aux combats.

Le roi de Danemarck s'étoit jeté sur le Holstein, le roi de Pologne sur la Livonie; & les Russes fondoient sur l'Ingrie, province voisine, qui appartenoit aussi à la Suede. Charles XII s'embarque, aborde à l'île de Zélande où Copenhague est située; il fait trembler cette capitale. Frédéric se hâte de conclure la paix, en dédommageant le duc de Holstein. Cette premiere guerre fut terminée en six semaines. Entendant pour la premiere fois le sifflement des balles qu'on lui tiroit, Charles avoit dit : *Bon, ce sera-là dorénavant ma musique.* Il ne s'y accoutuma que trop. On voit naître le penchant irrésistible d'un guerrier que rien ne pourra désarmer : c'est une source d'infortunes pour ses peuples & pour lui-même.

1700. Frédéric IV forcé à la paix.

Déja Auguste, roi de Pologne, avoit levé le siége de Riga, capitale de la Livonie. Charles, impatient de se venger du czar, qu'il accusoit avec raison d'avoir violé des traités de paix tout récens, vole en Ingrie au mois de septembre, à la tête d'environ neuf mille hommes. L'armée russe, d'environ soixante mille, assiégeoit Narva. Il les attaque, à la faveur d'une grosse neige que le vent pousse contre eux. Il force leurs retranchemens. Une terreur panique

Bataille de Narva, gagnée sur les Russes.

les faifit, au milieu de la confufion caufée fur-tout par le défaut de difcipline. Trente mille hommes fe rendent prifonniers à un petit nombre de Suédois. L'artillerie de quarante-cinq pieces de canon, le camp, les bagages, tout refte au pouvoir du vainqueur. Telle fut la premiere campagne d'un roi de dix-fept ans.

Le czar ne fe décourage point.

Tandis que les Ruffes faifoient des complaintes à faint Nicolas leur patron, & lui récitoient une oraifon bizarre, compofée par un évêque, où les Suédois étoient dépeints comme d'exécrables forciers, le czar travailloit à réparer fon malheur. Loin de fe décourager, il fentoit que l'excellente difcipline de fes ennemis, & leurs victoires mêmes ferviroient à former fes troupes. *Ils feront long tems fupérieurs*, difoit-il; *mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.* Pierre fait donc de nouveaux préparatifs. Les cloches de Mofcou font changées en canons. Les lacs Peipus & de Ladoga font couverts de demi galeres, pour combattre les vaiffeaux fuédois. Le prince dirige tous ces ouvrages, & en recueille peu-à peu le fruit. Les campagnes de 1701 & 1702 furent mêlées de pertes & de fuccès, tant fur terre, que fur les lacs. Une victoire,

Ses préparatifs fuivis de fuccès.

que remporta le général Sheremetow, fut suivie de la prise de Marienbourg, petite ville aux confins de la Livonie & de l'Ingrie. C'est-là qu'on prit une jeune Livonienne, nommée Catherine, qui passera un jour de la captivité sur le trône, qui succédera au czar, & le remplacera dignement.

Conquête importante des Russes.

Notebourg, aujourd'hui Shlusselbourg (*ville de la clef*,) place forte, bâtie dans une île du lac de Ladoga, & qu'on peut appeler la clef de l'Ingrie & de la Finlande, ne put résister aux efforts des Russes. Ils montoient à l'assaut par trois breches. A peine restoit-il cent Suédois en état de servir. Les Suédois ne capitulerent cependant, qu'après avoir obtenu la permission de constater qu'ils ne pouvoient plus se défendre. Leur ancienne discipline faisoit toujours des miracles. Mentzikow, garçon pâtissier dans sa jeunesse, alors favori du czar, décoré du titre de prince, digne de la faveur par ses talens & ses services, fut gouverneur de la nouvelle conquête. Sa fortune devoit inspirer autant d'émulation que de jalousie; & il importoit surtout d'élever les hommes nés pour de grandes choses.

Discipline suédoise.

Le prince Mentzikow.

Fondation de Petersbourg en.

Cependant le roi de Suede, toujours vainqueur, avoit soumis la Courlande,

dant les victoires de Charles traversé la Lithuanie, pénétré au cœur de la Pologne. Il alloit détrôner Auguste, & tomber ensuite sur la Russie avec toutes ses forces. Pierre n'en a que plus d'ardeur à exécuter ses desseins. Faisant la guerre, envoyant des secours à son allié, il jette encore les fondemens de Petersbourg, au fond du golfe de Finlande, dans un terrain marécageux, sur la Narva qui se joint au lac de Ladoga. On surmonte une infinité d'obstacles pour cette entreprise. Au bout de cinq mois, un vaisseau hollandois vient trafiquer à Pétersbourg. Il n'y avoit encore que deux maisons de brique & des cabanes. (1703.) Le fort de Kronslot mit bientôt en sûreté la ville naissante.

Prise de Narva; conquête de l'Ingrie par les Russes.

En 1704, Narva est assiégée, & prise d'assaut, par le czar en personne. Il efface ainsi la honte de la fameuse défaite de ses troupes par Charles XII; &, ce qui lui fait plus d'honneur, il s'efforce d'arrêter la fureur brutale des soldats, si difficiles à contenir après un assaut, dans l'ivresse de la victoire. Il en tue deux qui désobéissent à ses ordonnances. Posant ensuite son épée sur la table de l'hôtel-de-ville : *Cette épée*, dit-il aux vaincus, *est teinte du sang de mes soldats que j'ai répandu pour vous sauver la vie.* Trop souvent cruel, il

rend ici hommage à l'humanité. Toute l'Ingrie subit le joug. Le prince Mentzikow en eut le gouvernement. Pierre avoit été depuis peu lieutenant de bombardiers, sous ses ordres.

Suivons rapidement le héros de la Suede, qui donne la loi en Pologne, qui détrône Auguste, qui fait élire un autre roi, & qui semble ne combattre que pour humilier ses ennemis, sans vouloir profiter de ses victoires.

Tableau de la Pologne malheureuse par son gouvernement.

Dans un état aussi mal constitué que la Pologne, où le peuple est esclave & cruellement opprimé; où les provinces sont très-pauvres, quoique très-fertiles; où la noblesse indépendante, s'assujettit à peu de devoirs; où les délibérations des dietes sont rompues par l'opposition d'un seul gentilhomme; où les grandes affaires se décident souvent avec le sabre; où des confédérations séditieuses déchirent la république, en prétendant soutenir les lois; où l'autorité d'un roi électif fait toujours ombrage à la licence, plutôt qu'à la liberté des nobles; où les mécontens ont toujours à lui opposer les *pacta conventa*, dont il jure l'observation à son sacre, en dispensant ses sujets de l'obéissance s'il ose jamais les violer, où le pays est ouvert, parce qu'on appréhende que des places fortes

ne fervent à l'affervir ; où la difcipline militaire n'eft pas moins ignorée que le bon ordre civil ; où enfin fubfiftent tous les abus de l'ancien gouvernement tudefque ; avec cette différence, que le corps de la nation eft compté pour rien, & que la nobleffe corrompue vend pour l'ordinaire fes fuffrages : dans cette république fi malheureufe, & que la nature femble deftiner à faire un état fi floriffant, il étoit prefque impoffible à Augufte de fe foutenir contreCharlesXII.

Le roi Augufte y étoit expofé par des cabales.

Accoutumé en Saxe au gouvernement abfolu, il avoit porté en Pologne des principes & des idées peu conformes au génie national. Les Polonois n'approuvoient point fon projet de conquérir la Livonie, prévoyant que cette conquête le rendroit plus redoutable à eux-mêmes. Ils fe recriérent contre une guerre entreprife fans leur agrément. Déja le parti qui s'étoit oppofé d'abord à fon élection, formoit des cabales. Le cardinal Radjouski, archevêque de Gnefne, primat du royaume, tout-puiffant par fa dignité, également dangereux par fes artifices, méditoit fecrétement une révolution. Les généraux, les grands officiers de la couronne, quoiquoi redevables au roi de leurs charges, ne dépendant guere de lui, parce qu'il

les nomme ſans pouvoir les deſtituer. Auguſte, n'étant ſûr que de ſes Saxons, pourſuivi par un vainqueur terrible & opiniâtre, ſe trouva réduit aux plus rudes extrémités. On doit lire dans l'hiſtoire de Charles XII les détails intéreſſans que je ſupprime. Charles le pourſuit.

Charles, en 1702, ſe rend maître de Varſovie, & déclare qu'il ne donnera point la paix, à moins qu'on n'éliſe un autre roi. Auguſte étoit à Cracovie. Il prend la réſolution de livrer batallle. Il eſt vaincu à Cliſſaw, avec une armée double de celle des ennemis. Cracovie eſt priſe. Un général ſaxon eſt battu l'année ſuivante. Dantzick, Thorn, Elbing, villes libres par leurs priviléges, ſous la domination de la Pologne, ſont rançonnées pour avoir fait réſiſtance. Le primat, juſqu'alors couvert d'un maſque de fidélité, ſe déclare contre le roi dans une aſſemblée de Varſovie, & l'on y décide que le trône eſt vacant. (1704) Sur le refus du prince Alexandre Sobieski, un des fils du fameux roi de ce nom, Charles fait élire Staniſlas Leczinski, palatin de Poſnanie & tréſorier de la couronne, jeune ſeigneur en qui il trouvoit pluſieurs traits de ſon propre caractere. Il devient le maître en Pologne. Election de Staniſlas Leczinski.

Le czar n'abandonna point Auguſte. Dans une conférence qu'ils eurent à Les Suédois battent les

Russes & les Saxons. Grodno en Lithuanie, on fit un nouveau plan d'opérations. Soixante mille Russes, dispersés dans la Pologne, ne servirent qu'à ravager le pays. Les Suédois les battoient par-tout en détail. Shullenbourg, habile général saxon, fut défait & mis en déroute à la bataille de Franstadt en 1706, par le général Renshild qui lui étoit extrêmement inférieur en nombre de troupes. La terreur fit plus que les armes : tout fut décidé presque en un moment. Charles XII envahit bientôt la Saxe, y exige de fortes contributions, mais y maintient cette discipline rigoureuse, la principale source de ses triomphes.

Auguste négocie secrétement. Sans espérance alors, Auguste lui demande secrétement la paix. Le vainqueur prescrit pour conditions, qu'il renonce à sa couronne, qu'il reconnoisse Stanislas, enfin qu'il livre Patkul. Ce Livonien étoit au service de Russie, & le czar l'avoit envoyé au roi de Pologne en qualité de général & d'Ambassadeur. Pendant la négociation, le prince Mentzikow, à qui Auguste cachoit tout avec soin, le force presque d'attaquer un général suédois à Kalisk. On l'attaque. Les Russes remportent la victoire : jamais ils n'avoient encore pu vaincre les Suédois

Il se soumet. en bataille rangée. Cependant Auguste plie

plie honteusement sous les lois de Charles. Il signe le traité, sans pouvoir obtenir d'autres conditions que les premieres. Il est même obligé d'écrire une lettre de compliment à Stanislas. Patkul, déjà emprisonné injustement sur un soupçon, est livré au roi de Suede, qui, malgré les plaintes du czar, fait périr par le supplice de la roue ce ministre d'un si grand prince. La sentence qualifioit Charles de prince très-clément. *Quelle clémence!* dit Patkul. S'entendant condamné comme traître à la patrie: *Hélas! je ne l'ai que trop bien servie*, ajouta-t-il. On voit jusqu'où peut aller l'injustice du despotisme, même dans une grande ame.

à tout, après une victoire.

Supplice de Patkul.

Cette paix conclue au camp d'Altrenstat près de Leipsick, mit le comble à la renommée de Charles XII. Il reçut dans son camp une foule d'ambassadeurs. La guerre allumée contre la France & l'espagne agitoit tous les états. Chacun désiroit son alliance. On le croyoit disposé à s'unir avec Louis XIV, quoiqu'il eût promis la neutralité en 1700. Le duc de Malborough, aussi grand négociateur que grand capitaine, vint le sonder; & démêlant bientôt son dessein de porter la guerre en Russie, ne lui fit aucune proposition. L'empe-

Ambassade à Charles XII.

reur Joſeph, fier & heureux, fléchir ſur pluſieurs points qu'exigea le roi deSuede avant de quitter l'Allemagne, ſur-tout en faveur des proteſtans de Siléſie.

Sa viſite à Auguſte détrôné.

La Saxe fut délivrée des Suédois en 1707. Ils partirent enrichis de ſes dépouilles. Leur héros, qui ſe jouoit de toute eſpece de danger, prend fantaiſie de viſiter Auguſte en paſſant. Il court devant l'armée, avec quelques officiers généraux. Il ſe préſente, ſous un faux nom, à la porte de Dreſde; il entre en bottes dans la chambre du roi, qu'il vient de réduire à ſon électorat; il déjeûne avec lui, viſite les fortifications, & rejoint enfin ſes troupes fort inquiétes. *Je me ſuis fié*, diſoit-il, *ſur ma bonne fortune.*

CHAPITRE V.

CHARLES XII vaincu à Pultawa, fugitif en Turquie. — Campagne du Pruht, funeste pour le czar. — Sa paix avec les Turcs. — Suites de la guerre du Nord.

PEU s'en fallut que le czar ne fît élire un troisieme roi de Pologne. On y pensa dans une diete de Lublin : on proposa quelques palatins, & c'eût été pour cette république dévastée une nouvelle source de destruction & d'horreurs. Cependant le ministre de France en Saxe tentoit de réconcilier le Suédois & le Russe. Charles dit sans détour, qu'il traiteroit dans Moscou avec le czar. Sa présomption donna lieu à ces belles paroles de Pierre le Grand : *Mon frere Charles veut faire l'Alexandre ; mais il ne trouvera pas en moi un Darius.* Voici l'époque des revers pour un héros, plus digne de blâme par ses fautes & son entêtement, que d'admiration par son héroïsme.

Obstination de Charles XII contre le czar.

A la tête de quarante-cinq mille hommes, il passe en Lithuanie où étoit le czar ; il lui enleve Grodno; il s'avance

1708. Il s'enfonce impru-

demment dans l'Ukraine. vers le Niéper (le Borysthène) ; il bat à Holozin un grand corps de Russes, avantageusement retranché derriere un torrent & un marais. Il se trouve sur le chemin de Moscou ; mais au lieu de le suivre, ayant passé le Niéper, il tourne au midi, & s'enfonce dans l'Ukraine, pays des Cosaques, comptant la soumettre bientôt, & fondre ensuite sur la capitale de la Russie. Le vieux Mazeppa, hetman ou chef des Cosaques, qui trahissoit le czar son souverain, avoit inspiré au roi de Suede cette fatale résolution. Il lui promettoit de le joindre avec une armée, de lui fournir des vivres, de l'argent : promesses que la prudence auroit dû peser, & sur lesquelles on se reposa sans examen.

Mazeppa ne peut faire révolter les Cosaques

On marche, à travers beaucoup de périls, vers la Desna qui se jette dans le Niéper. C'étoit le lieu où Mazeppa devoit joindre Charles. Mais il s'efforçoit en vain d'engager les Cosaques à la révolte. Il n'arrivoit point, & les vivres manquoient déjà. Le général Lewenhaupt amenoit cependant de Livonie seize mille hommes, & toutes sortes de provisions. Une si grande ressource s'évanouit.

Pierre défait Lewenhaupt

Pierre suivit ce général au-delà du Niéper ; l'attaqua trois jours consécutifs ; le défit enfin. Les Suédois perdirent plus de huit

mille hommes, avec leur canon & leur convoi. Dans le fort de l'action, le czar, voyant reculer ses troupes, avoit ordonné de tirer sur les fuyards, & sur lui-même s'il se retiroit.

Instruit de la perfidie de Mazeppa, il envoie en Ukraine le prince Mentzikow. On prend Bathurin, la capitale, & les magasins & les trésors de l'hetman. Celui-ci est pendu en effigie. Toutes ses promesses n'avoient abouti qu'à joindre Charles avec deux ou trois mille hommes, les autres Cosaques ayant refusé de le suivre.

Il se venge de Mazeppa.

Malgré la défaite de Lewenhaupt, qui n'amena que les débris de son armée, malgré le froid excessif, qui, dans une seule marche, tua près de deux mille Suédois; le roi de Suede s'obstine à continuer sa route, sans provisions, dans un pays inconnu, exposé sans cesse aux attaques de l'ennemi. Il traverse toute l'Ukraine, au fort de l'hiver de 1709. Il arrive devant Pultawa; il assiége cette ville, d'où il espere prendre le chemin de Moscou, pour renverser le trône du czar.

Charles continue sa route.

La fameuse bataille de Pultawa dissipa enfin ses espérances. Les deux monarques signalerent également & leurs talens & leur courage dans cette journée.

Bataille de Pultawa, où il est vaincu par le czar.

Charles, bleſſé depuis quelques jours, ſe faiſoit porter ſur un brancard ; ſon brancard fut mis en pieces d'un coup de canon. Pierre ſe trouvoit comme lui dans le plus grand feu. Deux heures de combat couterent la vie à neuf mille Suédois. Quatorze mille ſe rendirent priſonniers. De ce nombre furent le comte de Piper, premier miniſtre, dont les ſages conſeils n'avoient pas toujours été ſuivis, Renshild, Lewenhaupt, & d'autres généraux. Les Ruſſes ne perdirent qu'environ treize cents hommes. « Ce qui eſt plus important dans cette » bataille, dit l'hiſtorien célebre du » czar, c'eſt que de toutes celles qui » ont jamais enſanglanté la terre, c'eſt » la ſeule qui, au lieu de ne produire » que la deſtruction, ait ſervi au bon» heur du genre humain, puiſqu'elle a » donné au czar la liberté de policer » une grande partie du monde. » Il eſt certain du moins que la grandeur de la Ruſſie tenoit à la tête d'un ſeul homme : nous verrons ſi elle a été bien policée.

Sa fuite en Turquie.

Ce terrible Charles XII, réduit à prendre la fuite, fuyant même à cheval, lui qui n'avoit pu y monter dans l'action, ne ſera déſormais qu'un illuſtre exemple des viciſſitudes de la fortune, ou plutôt des malheurs qu'on s'attire en

abusant de la fortune. Epuisé de forces, il passe le Niéper, ensuite le Bogh (l'ancien Hypanis.) Il cherche un asile en Turquie, & ne daigne pas écrire au grand-visir. Son indomptable fierté & son obstination l'empêcherent toujours de se régler sur les circonstances.

Pierre, incomparablement plus sage, pensoit à profiter de la victoire. Ayant invité à sa table les principaux prisonniers suédois, il leur dit : *Je bois à la santé de mes maîtres dans l'art de la guerre* ; paroles qui ne lui font pas moins d'honneur qu'à eux-mêmes. Il continua de montrer que leurs leçons l'avoient rendu digne d'être leur vainqueur. Il court rétablir en Pologne le roi Auguste. Il fait une ligue avec ce prince, avec le roi de Danemarck, avec l'électeur de Brandebourg, premier roi de Prusse. Après une entrée triomphale dans Moscou, où il ne paroît qu'en qualité de général-major, (combien de telles cérémonies devoient animer les Russes !) il va prendre Wibourg, Capitale de la Karélie en Finlande ; il se rend maître de Riga, capitale de la Livonie. Ces deux provinces tombent sous sa domination.

Comment le czar profite de la victoire.

1710. Conquête de la Karélie & de la Livonie

Un général suédois avoit encore onze mille hommes en Poméranie. La régence

Trait du despotisme de Charles.

de Stockholm, ne sachant si le roi étoit mort ou vivant, signa une neutralité pour ces troupes. Dès que Charles XII l'eut appris, il écrivit au sénat qu'*il enverroit une de ses bottes pour les gouverner.* Il croyoit commander à des esclaves.

Intrigues à Constantinople en sa faveur.

Avec sa suite, de dix huit cents hommes, il campoit près de Bender. La cour de Constantinople le traitoit généreusement; mais il vouloit qu'elle armât en sa faveur, & ses agens y intriguoient, avec autant d'adresse qu'il mettoit de hauteur dans sa conduite. Un grand-visir, peu favorable à ses desseins, fut disgracié. Un autre, qui jugeoit qu'on n'avoit aucune cause légitime de guerre, le fut bientôt après pour des raisons peu connues. Un troisieme décida le sultan, Achmet III, à prendre les armes. Le kan des Tartares de crimée influa beaucoup dans cette résolution. Voisin d'Azow, il avoit tout à craindre des Russes; & comme vassal de la Porte, il avoit des intérêts communs avec elle.

L'ambassadeur du czar y est arrêté.

Dès que la guerre fut résolue, le divan (conseil du grand-seigneur) fit arrêter l'ambassadeur du czar. C'est l'usage odieux des Turcs, fondé sur leur mépris pour les Chrétiens. Le droit des gens, à cet égard, leur est d'autant plus indiffé-

rent, qu'ils n'ont point d'ambaſſadeur ordinaire dans les cours. Une choſe étrange, c'eſt que le czar avoit reçu depuis peu le même affront à Londres en pleine paix. Son ambaſſadeur y fut empriſonné pour dettes, à la pourſuite d'un marchand. Comme les lois angloiſes ne ſtatuoient pas la peine de mort, pour un attentat de cette nature, difficile à prévoir, toute la ſatisfaction qu'il put obtenir, fut qu'on déclara coupables les auteurs de la violence; que le parlement confirma les priviléges des miniſtres étrangers; & que la reine Anne lui fit faire des excuſes ſolemnelles. Quant au Turc, il le falloit vaincre, ou ſes outrages reſtoient impunis.

Affront pareil à Londres.

Pierre hâta ſes préparatifs. Avant de commencer la guerre, il donna encore un exemple ſingulier de cette force d'eſprit, qui l'élevoit au-deſſus des préjugés. La jeune captive Livonienne, Cathérine, dont j'ai annoncé d'avance la fortune, étoit parvenue à lui plaire, à gagner ſa confiance, par un mérite qu'on trouve rarement dans les plus hautes conditions. Il avoit répudié en 1696 ſa premiere femme, née ſa ſujette. C'eſt la coutume de Ruſſie, que le czar aſſemble un nombre des plus belles femmes de ſon empire, & choiſiſſe parmi elles

Cathérine nouvelle épouſe de Pierre.

Coutume des czars d'épouſer une de leurs ſujettes.

une épouse, sans que la noblesse soit un titre de préference. Quelque étonnante que soit à nos yeux une pareille coutume, fort ancienne en Orient, on peut douter si celle des princes de l'Europe est beaucoup meilleure; sur-tout quand on voit tant de guerres & de révolutions. produites par leurs mariages avec des princesses étrangeres. Enfin, le czar avoit épousé secrétement Cathérine en 1707. Il déclare ce mariage le jour même qu'il se mit en marche contre les Turcs. Cathérine le suivoit par-tout, bravoit avec lui les fatigues & les dangers, adoucissoit ses peines, modéroit ses emportemens. Elle va lui rendre un service plus essentiel.

1711. Le vayvode de Cantemir trompe par de fausses espérances.

La même faute qu'avoit commise Charles XII, en comptant sur les Cosaques, Pierre la fit en comptant sur une révolte, qui ne s'effectua point. Cantemir, vayvode de Moldavie, lui donnoit des espérances trompeuses. Cette province & la Valachie, dépendantes des Turcs, autrefois connues sous le nom de Dacie, étoient gouvernées par de petits princes ou vayvodes chrétiens, à la nomination du grand seigneur: tant il est vrai, (comme nous l'avons déjà observé,) qu'une tolérance politique entre dans le systême du mahométisme.

Malgré la haine mutuelle des Musulmans & des Chrétiens, ceux-ci devoient craindre de se révolter, à moins d'être sûrs de réussir. Les intrigues de Cantemir, pour gagner l'autre vayvode, ne produisirent qu'une courte agitation. Les deux provinces demeurerent soumises; & le czar qui, croyant y trouver des vivres & des troupes, s'étoit avancé témérairement, se trouva dans la position la plus périlleuse.

Il avoit passé le Niester, fleuve sur lequel Bender est situé. Il avoit pénétré dans la Moldavie jusqu'à Jassy, sur le Pruth, riviere que reçoit le Danube. L'armée ottomane, qu'on fait monter à près de deux cents cinquante mille hommes, y compris les Tartares, passe le Pruth, enveloppe le czar, coupe la communication à un renfort considérable qu'il attendoit. Il n'a qu'environ quarante mille combattans, pour résister à cette effroyable multitude. Telle étoit déjà la discipline des Russes, que leur arriere-garde soutint un combat de trois heures contre les Turcs, & les repoussa, après leur avoir tué sept mille hommes. Mais la disette de vivres, ou la supériorité de l'ennemi, sembloit annoncer un désastre sans remede.

Campagne du Pruth.

Extrême danger des Russes.

Dévoré d'inquiétudes, qui lui don-

noient même des convulſions, le czar défendit l'entrée de ſa tente. Heureuſement Cathérine eut le courage de violer ſes ordres. Elle lui conſeilla & lui perſuada de négocier avec le grand-viſir. Elle raſſembla tout ce qu'elle put, pour les préſens qu'on fait toujours aux Orientaux, avant de traiter d'affaires. Elle choiſit l'envoyé, & fit des diſpoſitions convenables. En attendant la réponſe, les généraux & les miniſtres déclarerent qu'ils étoient d'avis qu'on perçât au travers des ennemis, plutôt que de mettre bas les armes.

Cathérine engage le czar à négocier.

Soit éloignement de la guerre, ſoit foibleſſe ou prudence, (car le reproche de corruption paroît mal fondé dans la bouche des Suédois,) le viſir accorda la paix, à condition que le czar rendroit Azow, démoliroit le port de Tangarok ſur la mer de Zabache, avec les forts bâtis de ce côté-là; & qu'il n'inquiéteroit plus le roi de Suede, s'il retournoit dans ſon royaume.

Traité de Falkſen avec le grand-viſir.

Charles XII, furieux à la nouvelle du traité, alla trouver le grand-viſir, ne lui épargna aucun reproche, déchira même avec ſon éperon la robe de ce général miniſtre; il intrigua plus que jamais par ſes agens à Conſtantinople; il s'attira un ordre de partir de la Turquie,

Démarches du roi de Suede, irrité.

quoique le visir eût été disgracié ; il méprisa l'ordre ; & dans son petit camp de Bender, il osa soutenir un siége contre une armée en 1713. Entreprise que l'on prendroit pour une aventure de Don Quichotte, s'il étoit possible de la révoquer en doute.

Il perd ses états d'Allemagne.

Le fruit de son opiniâtreté fut la perte de ses états d'Allemagne. Il envoyoit toujours en Suede ordre de combattre & de ne rien céder. Le royaume étoit épuisé d'hommes & d'argent. Mais on n'osoit désobéir ; on sacrifioit tout, on souffroit tout, à l'exemple d'un héros, dont la cruelle situation & la patience étoient connues. Le général Stéenbock, qui avoit battu les Danois après la défaite de Pultawa, remporta encore une victoire dans la Poméranie en 1712 : il mit Alténa en cendres : il fut cependant obligé bientôt de se rendre prisonnier de guerre, avec sa petite armée. Sans nous arrêter aux détails, observons seulement, qu'en 1713, Bremen, Verden, Stettin, & une partie de la Poméranie, étoient au pouvoir de l'ennemi ; & que le czar s'emparoît de la côte de Finlande. Stanislas, voulant renoncer à la couronne de Pologne, pour faciliter la paix, avoit passé en Turquie, dans la vue de fléchir l'obstination de

Stanislas en Turquie.

Charles. Tous deux étoient prisonniers des Turcs. La Suede ne pouvoit plus se soutenir ; & le czar, le roi Auguste, le roi de Danemarck, l'électeur de Hanover, ligués ensemble, lui enlevoient les anciennes conquêtes de Gustave-Adolphe.

1714. Succès du czar sur la mer Baltique.

Si Pierre le Grand regrettoit Azow & l'empire de la mer Noire, qu'il venoit de perdre par le traité de Falksen avec les Turcs, il fut bien dédommagé par ses succès sur la mer Baltique, où il lui importoit principalement de se rendre respectable. Il s'empare de l'île d'Aland, voisine de la Suede. Il y gagne une bataille navale sur les Suédois, & fait prisonnier leur amiral Renshild. Il est maître de la Finlande. Couvert de gloire, plus que jamais, il fait une entrée triomphale à Petersbourg, au milieu de monumens de ses travaux. Là, il prononce, après la cérémonie, un discours mémorable, dont M. de Voltaire donne le précis en ces termes :

Discours qu'il prononce à Petersbourg.

« Mes freres, est-il quelqu'un de » vous qui eût pensé, il y a vingt ans, » qu'il combattroit avec moi sur la mer » Baltique, dans des vaisseaux construits » par vous-mêmes ; & que nous serions » établis dans ces contrées, conquises » par nos fatigues & par notre coura-

» ge ?....... On place l'ancien siege » des sciences dans la Grece. Elles s'é- » tablirent dans l'Italie, d'où elles se » répandirent dans toutes les parties de » l'Europe. C'est à présent notre tour, » si vous voulez seconder mes desseins, » en joignant l'étude à l'obéissance. Les » arts circulent dans le monde, comme » la sang dans le corps humain ;& peut- » être ils établiront leur empire parmi » nous, *pour retourner dans la Grece*, » leur ancienne patrie. J'ose espérer que » nous ferons un jour rougir les nations » les plus civilisées, par nos travaux & » par notre solide gloire. » Ce discours est digne du génie créateur qui préparoit une si grande révolution. En disant, *pour retourner dans la Grece*, pensoit-il que les Russes y reporteroient quelque jour eux-mêmes les arts& les sciences? Quelque hardie que fût la prédiction, on ne pourroit la taxer absolument de chimérique.

L'ordre de Sainte Cathérine fut institué par le czar, en l'honneur de son épouse, qu'il avoit fait reconnoître solemnellement : nouvelle preuve de la reconnoissance dont il se sentoit pénétré pour ses services.

Ordre de Sainte Cathérine.

tant la poste à cheval ou en charrette, sans s'arrêter. Il arriva le 2 novembre à Stralsund en Poméranie, ville importante sur la mer Baltique, dont ses ennemis vouloient faire la conquête.

Les Danois, les Prussiens & les Saxons l'y assiégent l'année suivante. Il fait, à son ordinaire, des prodiges de valeur. On bombarde la ville. Une bombe perce le toit de sa maison, éclate près de sa chambre, tandis qu'il dicte une lettre. La plume tombe des mains du secrétaire : *Continuez*, lui dit-il froidement ; *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ?* Les ennemis donnent l'assaut à l'ouvrage à corne : il les repousse deux fois, combattant parmi ses grenadiers ; mais l'ouvrage est emporté. Cédant enfin aux instances des officiers généraux, il se retira dans une petite barque, où le canon d'une batterie danoise lui tua deux hommes. Stralsund se rendit le lendemain. Wismar succomba bientôt après. Charles enfin ne possede plus rien en Allemagne.

1715 Il est assiégé dans Stralsund.

Sa retraite

Il passe l'hiver à Carlescroon, sans vouloir se montrer dans sa capitale, après quinze ans d'absence. Il ordonne de nouveaux préparatifs de guerre. On enrôle les jeunes gens, on acheve de ruiner l'état par tous les impôts imagi-

Nouveaux préparatifs de guerre.

Exactions. nables. « Le peuple, accablé de tant » d'exactions, (dit M. de Voltaire) se » fût révolté sous tout autre roi. Mais » le paysan le plus malheureux de la » Suede savoit que son maître menoit » une vie encore plus dure & plus fru- » gale que lui. Ainsi tout se soumettoit » sans murmure à des rigueurs que le » roi enduroit le premier. » Qu'auroit-ce donc été, si l'on n'avoit pas eu sujet de lui imputer tant de maux? Le royaume étoit en péril. Charles néanmoins entreprend de conquérir la Norwége sur le Danemarck. Il y entre avec une armée de vingt mille hommes, sans avoir pourvu à leur subsistance. La disette des vivres l'oblige de revenir sur ses pas.

Intrigues du baron de Gortz. Cependant le baron de Gortz, né en Franconie, devenu son premier ministre, & gouvernant cet esprit jusqu'alors si indomptable, tramoit des intrigues qui sembloient devoir produire une grande révolution. Génie vaste, actif, adroit, insinuant, audacieux, capable de prendre toutes les formes & tous les moyens, ce ministre avoit pour but de conclure la paix & une alliance avec le czar, & d'accabler ensuite les autres ennemis de la Suede. Il dirigeoit sur-tout ses desseins contre Georges I, roi d'Angle-

terre, électeur de Hanover, qui avoit acheté du roi de Danemarck les villes de Bremen & de Verden, & leurs dépendances. Il se proposoit non seulement de lui enlever ces provinces, mais d'établir le prétendant sur le trône d'Angleterre. Le cardinal Albéroni, ministre d'Espagne, d'un caractere semblable à celui de Gortz, entra dans ses vues. Le czar, à qui on devoit abandonner ce qu'il avoit conquis, y entra de même, continua mollement la guerre, & fit le voyage de France.

Le cardinal Albéroni entre dans ses vues.

Le comte de Gyllenburgh, ministre de Suede à Londres, conspiroit en faveur du prétendant. Gortz étoit en Hollande, muni d'un plein pouvoir de son maître. Des lettres interceptées découvrirent le complot. Les deux ministres furent arrêtés, interrogés même; & leur détention de six mois aigrit le ressentiment de Charles XII. Dès que le baron de Gortz fut élargi, il courut auprès du czar; il flatta son ambition d'un établissement en Allemagne, par lequel, devenu membre de l'empire, ce prince pourroit aspirer à la couronne impériale. Enfin Pierre indiqua l'île d'Aland, pour des conférences.

1717. Deux ministres de Suede sont arrêtés.

De retour en Suede, le ministre, dans le besoin extrême d'argent où il se

Monnoie de cuivre pour de l'argent.

trouvoit, donna la valeur de l'argent à une monnoie de cuivre ; de forte qu'une piece de cuivre, valant un demi-sou, passa pour quarante sous avec le coin du monarque. Cette monnoie, qu'il fallut multiplier au delà des bornes, parceque la défiance fit hausser prodigieusement le prix de tout, fut bientôt entierement décriée, & excita la haine publique contre Gortz. Le clergé, dont il exigeoit un impôt, le taxa hautement d'athéisme. Chacun le maudissoit, on le craignoit. Charles, peut-être par opiniâtreté, ne s'en livra que plus à ses conseils, lui abandonna le gouvernement, & le laissa maître des négociations avec la Russie.

Gortz détesté en Suede.

1718.

Mort de Charles XII.

Ces négociations tendoient à leur fin, lorsqu'un événement fatal rompit toutes les mesures. Le roi de Suede venoit de repasser en Norwege, dont il ambitionnoit la conquête, pour humilier Frédéric IV, roi de Danemarck, qui s'étoit enrichi de ses dépouilles. Il assiégeoit Fridericshall, au mois de décembre, bravant la rigueur du froid que les soldats mêmes ne pouvoient presque supporter. Il y fut tué d'une balle, à l'âge de trente-six ans.

Jugement de M. de Voltaire sur ce héros.

Son historien françois dit, avec beaucoup de raison : « Il a porté toutes les » vertus des héros à un excès où elles

» ſont auſſi dangereuſes que les vices » oppoſés. Sa fermeté, devenue opi» niâtreté, fit ſon malheur dans l'Uk» raine, & le retint cinq ans en Tur» quie; ſa libéralité, dégénérant en pro« fuſion, a ruiné la Suede; ſon coura» ge, pouſſé juſqu'à la témérité, a cauſé » ſa mort; ſa juſtice a été quelquefois » juſqu'à la cruauté; & dans les dernie» res années, le maintien de ſon auto» rité approchoit de la tyrannie. Ses » grandes qualités, dont une ſeule eût » pu immortaliſer un autre prince, ont » fait le malheur de ſon pays...... » Dur pour les autres comme pour lui» même, comptant pour rien la peine » & la vie de ſes ſujets, auſſi-bien que » la ſienne; homme unique, plutôt que » grand homme; admirable plutôt qu'à » imiter: ſa vie doit apprendre aux rois » combien un gouvernement pacifique » & heureux eſt au-deſſus de tant de » gloire. » Charles XII, ſelon le même auteur, méritoit d'être le premier ſoldat de Pierre le Grand.

La couronne redevenoit élective.

La Suede gagna ſans doute, par la mort de ce héros, qui l'avoit ſacrifiée à ſes chimeres de gloire. Elle recouvra une liberté précieuſe; elle établit une nouvelle forme de gouvernement, qu'elle crut propre à la cimenter, & dont elle

ne prévit point les abus. Cette révolution intéressante mérite quelques détails. Ls roi étant mort sans enfans ; & ses deux sœurs ayant été mariées, l'une au duc de Holstein, dont le roi de Danemarck occupoit alors les états, l'autre au landgrave de Hessel-Cassel ; la couronne redevenoit élective, selon une loi de 1604, renouvelée dans plusieurs dietes, portant que *la fille d'un roi ou d'un prince, qui est regardée comme habile à succéder à la couronne, doit être dans le célibat, & ne doit se marier que du consentement & avec l'approbation des états du royaume.* C'étoit donc le moment de pourvoir au bien public.

On abolit le pouvoir arbitraire.

On sentoit combien le pouvoir excessif, qu'on avoit accordé à Charles XI, avoit produit des maux, en particulier sous le regne de son fils, que cependant la nation aimoit & révéroit comme un grand homme. On ne vouloit pas s'exposer au despotisme d'un autre prince. On disoit : « Que fera un monarque » vicieux, si Charles XII, a fait lui-» même notre malheur ? « Sa sœur, Ulrique-Eléonore, épouse du landgrave, mise sur le trône par la diete, au commencement de 1719, se prêta aux désirs ou plutôt à la volonté des Suédois.

Consentement de la reine Ulrique-Eléonore.

On la remercia de l'*averſion juſte & raiſonnable qu'elle avoit témoignée pour le pouvoir arbitraire & abſolu* ; on décida d'abolir ce pouvoir, & l'on régla le gouvernement.

En voici la forme preſcrite par les lois qu'on fit alors, ou qu'on renouvela en partie : le landgrave, devenu roi à la recommandation de ſa femme, ſous le nom de Frédéric I, fut obligé de s'y ſoumettre. La puiſſance légiſlative réſide dans la diete. La puiſſance exécutrice eſt proprement dans le ſénat, compoſé de ſeize perſonnes, où le roi préſide, & n'a que voix prépondérante en certains cas. — C'eſt la diete qui nomme aux places des ſénateurs : elle préſente trois ſujets, le roi en choiſit un. Quant aux principaux emplois, tant militaires que civils, le ſénat y nomme ſur la préſentation du roi. — La diete doit ſe tenir tous les trois ans au mois de janvier. Si la convocation ne ſe faiſoit pas au temps ordinaire, tout ſeroit nul dans l'intervalle. On peut, ſans ſon conſentement, déclarer la guerre. Lorſqu'elle eſt aſſemblée, on ne peut auſſi conclure ni paix, ni treve, ni alliance, ſans ſon conſentement. — Tous les lois & ordonnances ſe publient au nom du roi ; mais s'il eſt abſent, ou qu'il differe trop

Forme du gouvernement ſuédois.

Sénat.

Diete.

Signature pour le roi.

de figner, la fignature du fénat fupplée à la fienne. — En montant fur le trône, il prête ferment à la diete. Il eft déclaré ennemi de l'état, & déchu du trône, en cas qu'il viole les *affurances* qu'on lui fait donner. — Outre les députés du clergé, de la noblesse & de la bourgeoifie, à l'affemblée générale, l'ordre des payfans y a les fiens : les communes en élifent un de cet ordre dans chaque *territoire* ; & il faut que le député n'ait point appartenu à un autre ordre. Un payfan fuédois eft donc véritablement citoyen : on ne peut le méprifer, & il feroit dangereux de l'opprimer : il connoît fes droits, & en jouit.

Serment & affurances du roi.

Payfans.

Lois fur l'éducation des princes.

Des lois remarquables font nées de cette conftitution. Elles impriment dans l'ame des princes, le fentiment dont ils ont le plus de befoin : elles leur apprennent qu'ils ne font que des hommes, *égaux en foibleffe au refte des hommes*. Elles veillent à leur éducation, & en rendent les effets durables. Elles veulent que les princes *entrent fouvent dans les cabanes des payfans, pour voir par eux mêmes la fituation des pauvres ; qu'ils foient entretenus médiocrement en habits & en nourriture, afin que leur propre économie ferve d'exemple aux fujets ; ce qui eft très-utile chez une nation pauvre*,

pauvre, mais libre. Elles condamnent comme un abus la pompe & la repré ſentation, par le moyen deſquelles *les ſujets ont contracté un génie ſervile, & ſe ſont accoutumés au joug.* Elles proſcrivent abſolument le luxe, poiſon mortel dans un état ſans opulence, où la liberté eſt le fondement du bonheur public. Enfin, elles ſemblent avoir guéri ce peuple belliqueux de la funeſte paſſion des conquêtes ; mais les diſſentions inteſtines n'ont que trop altéré cet avantage.

Contre la pompe & la repréſentation.

Contre le luxe.

La Suede, avec un roi héréditaire, ſembloit ſe garantir des troubles que produiſent les élections, des fléaux qu'entraîne le deſpotiſme, des inconvéniens qui naiſſent d'une minorité, ou de l'incapacité & des vices d'un monarque. L'équilibre des pouvoirs ſembloit annoncer un gouvernement très-heureux. Pour que l'effet répondît à ces apparences, il falloit que les Suédois fuſſent exempts de corruption ; que l'intérêt particulier ne pût prévaloir ſur le bien public, ni l'eſprit de parti étouffer la voix de la patrie, que le ſénat fût aſſez modéré, quoique ſi puiſſant, pour ne point abuſer de ſon pouvoir ; & que la prérogative royale, ſi reſtreinte, eût du moins aſſez d'influence pour contenir

Avantages de la Suede

les factieux, & pour former un centre d'union entre les parties de l'état. Comment espérer tant de vertu & tant de sagesse dans notre siecle * ?

* La révolution arrivée récemment en Suede, exécutée par un jeune roi, sans effusion de sang, & avec les applaudissemens de tous les ordres, prouve en effet que l'on se trouvoit mal du gouvernement. Le cri national semble avoir confirmé, non-seulement les plaintes du souverain, mais les espérances qu'il a données d'un sort plus heureux. Voici les traits mémorables de son discours aux états, le 21 août 1772. » C'est ainsi » que la liberté, le droit le plus noble de l'humanité, a été changée en un despotisme aristocratique, dans la main du parti dominant » qui étoit bientôt terrassé par le parti opposé, » lequel étoit subjugué lui-même par un petit » nombre de particuliers. On trembloit aux apparences d'une diéte..... La seule fin que je me » suis proposée, c'est de rétablir une vraie liberté; elle seule, mes chers sujets, peut vous » rendre heureux.... Pour parvenir à ce bonheur, il faut que le royaume soit gouverné » par une loi invariable, dont la lettre claire & » précise ne laisse point lieu à de fausses interprétations; qui lie, non-seulement le roi, mais » réciproquement les états; qui ne puisse être » abrogée ni changée, sans le consentement libre du roi & des états; qui permette à un roi » zélé pour la patrie de consulter avec les états, » sans que ces derniers s'en fassent un sujet d'alarmes & d'épouvante; qui réunisse enfin le » roi & les états dans un même intérêt, le bien » commun du royaume, &c.

Paix avec Hanover, la Prusse & le Danemarck.

Quand le nouveau gouvernement fut établi, le systême du baron de Gortz s'écroula. Ce ministre paya de sa tête les mauvais conseils qu'il avoit donnés à Charles XII. On sentoit vivement la nécessité de la paix. On la conclut par différens traités ; d'abord avec le roi d'Angleterre, comme électeur de Hanover, en lui cédant le duché de Bremen & la principauté de Verden, pour un million de Risdales ; ensuite avec le roi de Prusse, Frédéric Guillaume, qui rendit Stralsund & l'île de Rugen, & garda Stettin, l'île d'Usedom & celle de Wollin ; enfin, la même année 1720, avec le roi de Danemarck, qui retint la partie du duché de Slefwick conquise sur le duc de Holstein, & abandonna Wismar, à condition que les fortifications n'en pourroient être rétablies.

Le czar impose des conditions & garde ses conquêtes

La guerre continue avec la Russie. Georges I envoie, comme il s'y étoit engagé, une escadre angloise au secours de la Suede. Mais cette escadre n'agit point, ou fait peu de chose. Les Russes au contraire prennent des frégates aux Suédois, & leur brûlent dans une descente quarante villages. On ouvre de nouvelles négociations à Nystad en Finlande. Le czar impose les conditions de paix. Il garde les provinces qu'il a con-

quises, la Livonie, l'Estonie, l'Ingrie, la Karélie, une partie de la Finlande.

Son titre d'empereur. (1721.) Ses sujets lui décernent alors le titre d'*empereur*, titre que les puissances de l'Europe ont reconnu, mais fort inutile à sa gloire.

CHAPITRE VII.

FIN de Pierre le Grand. — Ses établissemens & ses lois. — Etat de la Russie, jusqu'au regne de Cathérine seconde.

Guerre du czar avec la Perse. CE conquérant législateur, dont les voyages, les entreprises & les succès surpassent ceux de Charlemagne, finit sa carriere par une expédition du côté de la Perse. Le sophi Hussein étoit attaqué par des rebelles, qui surprirent la ville de Shamacie, près de la mer Caspience, où les Russes faisoient un commerce considérable. Tout y fut pillé, massacré. Pierre, ne pouvant obtenir satisfaction, porta la guerre dans ce pays. Il se proposoit, non de s'y agrandir sans utilité réelle, mais de s'assurer l'empire de la mer Caspienne, pour faire passer en Russie le commerce de la Perse & d'une partie de l'Inde. En 1722,

il franchit le mont Caucase ; il prit Derbent ; il retourna triompher à Moscou. L'année suivante pour obtenir sa protection contre l'usurpateur Mahmoud, meurtrier d'Hussein, le nouveau sophi lui céda trois provinces, formant une grande partie de l'ancien royaume des Médes. Ces provinces ont été abandonnées depuis. Un empire déja trop étendu par lui-même, ne peut que perdre en s'étendant davantage.

Comment son fils Alexis s'étoit rendu odieux.

Il manqua au bonheur de Pierre, de laisser un héritier de sa couronne. Alexis Pétrowitz, qu'il avoit eu de sa premiere femme, étoit mort en 1718 de la maniere la plus tragique. Nous devons rapporter ici quelques détails sur la catastrophe de ce prince infortuné, dont le procès a fait tant de bruit. Sa mere lui avoit transmis une aveugle superstition, qui lui faisoit détester les innovations du czar. Des prêtres, non moins superstitieux, abuserent de sa confiance pour entretenir ses préjugés. Il y joignoit les plus grossieres débauches. Il fit bientôt mourir de chagrin la princesse de Brunswick sa femme, belle-sœur de l'empereur Charles VI. En un mot, il sembloit né pour détruire un jour les grands ouvrages de son pere.

Pierre le réprimanda, le menaça inu-

Réprimandes & avis de pere.

tilement. *Ne vous reposez pas sur le titre de mon fils unique*, lui écrivoit-il ; *car si je n'epargne pas ma propre vie pour ma patrie & pour le salut de mon peuple, comment pourrai je vous épargner ? Je preférerai de transmettre mes états plutôt à un étranger qui le mérite, qu'à mon fils qui s'en rend indigne*, Il lui disoit dans un autre lettre : *Corrigez-vous, rendez-vous digne de la succession, ou faites-vous moine.* Le prince répondit qu'il vouloit se faire moine. Le czar lui donna six mois pour délibérer, & partit dans le dessein de voir la France, où il pouvoit trouver encore des instructions.

Fuite d'Alexis.

Arrivé à Copenhague, il apprend que son fils ne voit que des mécontens. Il lui ordonne de venir le joindre. Alexis feint d'obéir, & se réfugie à la cour de Vienne, en 1717. Des ordres menaçans, accompagnés de promesses de grace, le déterminent à retourner en Russie. Il arrive à Moscou. (1718.) Pierre, qui y étoit déja, le fait arrêter, le déshérite solemnellement, & déclare pour son successeur un enfant, né depuis peu de Cathérine. Non content de cet acte de sévérité, il veut qu'on interroge juridiquement Alexis, & lui ordonne de ne rien cacher, sous peine

Son procès en 1718.

de mort. On l'interroge sur ses pensées mêmes, sur ses désirs secrets; on applique à la question son confesseur, accusé par lui de n'avoir pas désapprouvé qu'il souhaitât la mort de son pere. De pareils procédés annonçoient de terribles résolutions.

Le dernier aveu que signa le jeune prince, porte » qu'il a été bigot dans » sa jeunesse; qu'il a fréquenté les prê- » tres & les moines, bu avec eux, & » reçu d'eux les impressions qui lui don- » nerent de l'horreur pour ses devoirs, » & même pour la personne de son » pere, qu'il vouloit arriver à la suc- » cession *de quelle maniere que ce fût*, » *excepté la bonne.* — Aveu de l'accusé.

Cependant huit évêques, & d'autres membres du clergé, consultés par le czar sur cette affaire, disoient dans un écrit signé de leur main: » Le pouvoir » absolu, établi dans l'empire de Russie, » n'est point soumis au jugement des » sujets; mais le souverain y a toute » l'autorité. — Décision sur le pouvoir absolu du czar.

Enfin cent quarante-quatre juges, reconnoissant aussi que le jugement d'une affaire de cette nature n'appartenoit de droit qu'à la volonté absolue du souverain, condamnerent unanimement à mort le jeune prince. Un auteur anglois écrivit — Condamnation du jeune prince.

que, dans le parlement d'Angleterre, de cent quarante-quatre juges, aucun n'auroit prononcé la moindre peine en pareil cas. C'est que le despotisme & la liberté ont des yeux tout différens. Le czar, selon M. de Voltaire, pouvoit faire mourir son fils coupable de désobéissance, sans consulter personne; & le czarowitz étoit coupable envers toute la nation, de vouloir la replonger dans les ténebres dont son pere l'avoit tirée. Ce procès même ne prouve-t-il pas qu'on étoit encore dans les ténebres?

Sa mort violente.

Alexis, à la lecture de son arrêt, tomba en convulsion. Il mourut le lendemain, après avoir demandé pardon au czar, qui lui pardonna publiquement. Les bruits injurieux, répandus au sujet de sa mort, sur-tout contre la czarine, sont refutés par le fameux écrivain dont nous tenons les détails de cette histoire. Pierre & Cathérine perdirent l'année suivante (1719) l'enfant auquel le trône étoit destiné.

La czarine exposée aux emportemens de Pierre.

Il paroît certain que l'intention du czar fut que son épouse régnât après lui. Il la fit couronner & sacrer en 1724; cérémonie inconnue chez les Russes, & propre à faire sur eux l'impression qu'elle faisoit autrefois parmi nous. Cependant Catherine ne put obtenir la grace d'nue

dame d'atours, sa favorite, convaincue d'avoir reçu des présens : ce qui étoit sévérement défendu à toute personne en place. Le czar, irrité de ses instances, poussa la colere jusqu'à briser une glace de Venise. *Tu vois*, lui dit-il, *qu'il ne faut qu'un coup de ma main, pour faire rentrer cette glace dans la poussiere dont elle est sortie.* Cathérine le calma, en répondant avec douceur : *Eh bien ! vous avez cassé ce qui faisoit l'ornement de votre palais ; croyez-vous qu'il en devienne plus beau ?* Mais elle obtint seulement qu'au lieu de onze coups de *knout* *, la dame d'atours n'en reçut que cinq. Le knout

Pierre mourut en 1724, âgé de cinquante-trois ans. Il n'avoit point nommé d'héritier. La couronne pouvoit passer à sa fille, Anne-Pétrowna, mariée au duc de Holstein qu'il se proposoit de rétablir, ou à Pierre, son petit-fils, né du malheureux Alexis, dont on a vu l'exhédération & la mort. Le prince Mentzikow, toujours ami de l'impératrice, prévint les partis contraires, s'assura du trésor & des gardes, gagna des évêques. On assembla promptement les Mort du czar Pierre.

* Le *knout* est une sorte de flagellation sanglante.

Catherine succede.

sénateurs & les officiers généraux. Un prélat ayant déclaré que, la veille du couronnement de Catherine, le czar avoit dit qu'il vouloit la faire régner; on la proclama le même jour, & ce fut le bonheur de l'empire.

Etabliſſemens de Pierre le Grand.

Revenons aux établiſſemens de Pierre le Grand; car notre ſiecle fournit peu d'objets auſſi dignes d'une curioſité raiſonnable. C'eſt en 1718, au retour de ſon voyage de France, où il avoit encore acquis des idées, qu'il travailla principalement à perfectionner la réforme. Un tribunal de police, établi à Petersbourg, étendit ſa vigilance ſur les provinces. On purgea les villes de ces mendians pareſſeux, qui ne ſont pas moins nuiſibles qu'incommodes. On pourvut à l'éducation de la jeuneſſe, à la ſubſiſtance des orphelins. On raſſembla dans Petersbourg & dans Moſcou tout ce qu'exigent la propreté, le bon ordre & l'utilité publique. Les manufactures & fabriques devinrent floriſſantes. L'uniformité des poids & des meſures facilita le commerce. Un canal de communication de la mer Caſpienne à la Baltique, par le Wolga, fut creuſé avec autant de ſuccès que d'intelligence. Il y eut des traités de commerce, même avec la Chine. On comptoit déja par

Police, commerce, &c.

au plus de deux cents vaisseaux étrangers qui venoient commercer à Petersbourg. Aujourd'hui on y compte quatre cents mille ames. C'étoit en 1702 un marais inaccessible.

La législation devoit occuper un prince, si attentif aux véritables objets du gouvernement. Il publia un code, tiré en partie des lois de Suede. Il cassa une cour de boyards, qui jugeoit en dernier ressort sans avoir la science nécessaire. Il établit un sénat, & fit des réglemens pour que la justice fut prompte & peu dispendieuse. Il défendit, sous peine de mort, à tous les juges de s'écarter de la loi, & d'y substituer leur opinion particuliere. Il ordonna qu'un boyard flétri par la justice, perdroit sa noblesse; qu'un soldat deviendroit gentilhomme en devenant officier. Ses lois ne pouvoient être parfaites, sans doute; mais on doit les regarder comme la source des meilleures lois qui viendront ensuite. Lois; justice; sénat.

Dans un pays barbare & plein de superstitions, la réforme ecclésiastique n'étoit pas moins difficile qu'importante. Les préventions du clergé & des moines, leurs cabales, leur empire sur les esprits, mettoient les plus grands obstacles aux changemens, dont le czar sentoit la nécessité. Il avoit supprimé le patriarcat, Réforme ecclésiastique.

pour ôter un chef trop puiſſant à ce corps, que la religion mal entendue rendoit dangereux. Un archevêque de Nowogorod, inſtruit par les voyages, le ſeconda très utilement dans l'exécution de ſes deſſeins. On établit un ſynode perpétuel de douze membres, à la nomination du prince; eſpece de tribunal, auquel fut attribuée la juridiction du patriarche. Pierre y préſida ſouvent, & en dirigea toujours les ordonnances.

Synode perpetuel.

Régle-mens ſur les moines & les reli-gieuſes.

Comme l'état monaſtique, dans l'égliſe grecque, eſt un degré néceſſaire pour l'épiſcopat, on reſtreignit la défenſe de ſe faire moine avant l'âge de cinquante ans; on permit d'entrer à trente ans dans les monaſteres. Mais défenſe aux ſoldats, aux laboureurs, à quiconque eſt au ſervice de l'état, d'embraſſer ce parti ſans une permiſſion expreſſe. Le travail des mains eſt ordonné aux moines. Ils auront ſoin des ſoldats invalides, & d'autres véritables pauvres qu'on diſtribuera dans les couvens. Les religieuſes doivent travailler de même à des ouvrages utiles. Juſqu'à l'âge de cinquante ans, où elles reçoivent la tonſure, elles peuvent ſe marier; on les y exhorte.

Motifs de la réforme monaſtique.

Les motifs de l'ordonnance du czar Pierre I, pour la réforme des moines,

ſont remarquables. Il remonte à l'inſtitution de leur ordre ; il en obſerve les abus, introduits par le relâchement. » Les » moines, ajoute t-il, ſont devenus le » ſcandale & le mépris des autres reli- » gions, l'opprobre de la nôtre. Ils ſont » même dangereux à l'état, puiſque la » plupart ſont des fainéans inutiles, at- » tirés dans les cloîtres par l'amour de » l'oiſiveté, qui, comme on ne le ſait » que trop, enfante les ſuperſtitions, » les ſchiſmes & même les troubles..... » Ils avoient dans leur village la triple » charge de contribuer pour la ſubſiſ- » tance de leur maiſon, pour l'état & » pour le ſeigneur. Dès qu'ils ſont moi- » nes, ils ne ſavent plus ce que c'eſt que » beſoin : leur ſubſiſtance eſt toujours » prête. Si par haſard ils travaillent dans » l'état monaſtique, ce n'eſt que pour » eux-mêmes. Mais, diſent-ils, nous » prions. Tout le monde ne prie-t il pas ? » Saint Baſile a détruit cette vaine ex- » cuſe. Quel avantage la ſociété retire- » t-elle donc des monaſteres ? on ne » peut répondre que par un ancien pro- » verbe : *Aucun, ni pour Dieu ni pour* » *les hommes*, &c.*

* Cette piece eſt tout au long dans le *Voyage de Sibérie*.

Pointd'encre & de papier aux moines.

Combien de tels ſentimens devoient-ils révolter de mauvais moines ! Leurs libelles contre le czar l'avoient déja déterminé, en 1703, à leur interdire l'encre & le papier. L'archimandrite ou abbé étoit reſponſable de ceux à qui il en permettoit l'uſage. Ce réglement ſubſiſta.

Secte perſécutée en Ruſſie.

Il s'en faut beaucoup que Pierre ait diſſipé l'ignorance, & épuré les mœurs groſſieres du clergé ruſſe; mais il ſe glorifioit de l'avoir forcé à l'obéiſſance & à la paix, tandis que Louis XIV (diſoit-il) s'étoit laiſſé ſubjuguer par le clergé de France. Il réprima la perſécution, armée contre la ſecte de Razholniki, l'unique ſecte connue en Ruſſie, dont l'héréſie conſiſte à ne dire que deux fois *alleluia*, à faire le ſigne de la croix avec trois doigts ſeulement. Les ſectaires vivent paiſibles entre eux, ſans commerce avec les autres. Perſécutés, ils portent le fanatiſme juſqu'à mettre le feu à une maiſon où ils s'aſſemblent, s'eſtimant heureux de mourir dans les flammes pour l'amour de Jeſus Chriſt. On aſſure qu'aucun de ces fanatiques n'a voulu changer d'opinion, & que plus de cent mille familles ſe ſont réfugiées chez les Tartares, pour ſe ſouſtraire à la tyrannie des perſécuteurs. Les rigueurs

ont recommencé après la mort de Pierre le Grand.

Despotisme, contraire au bonheur des Russes.

L'ouvrage de M. de Voltaire sur la Russie peut faire juger, au premier coup d'œil, que cette nation est infiniment plus heureuse aujourd'hui qu'elle ne l'étoit avant le regne du czar. Mais la vérité répond elle aux apparences? Petersbourg, Moscou, offrent sans doute un contraste singulier avec les anciennes mœurs. On y voit naître les fruits du commerce, des arts, des lumieres; on y trouve les agrémens d'une société, où les femmes, plus considérées que dans le reste de l'empire, inspirent aux hommes plus de douceur & de politesse. Cependant, si l'on s'en rapporte à l'abbé Chappe, de l'académie des sciences, auteur du *Voyage de Sibérie* en 1761, le sceptre de fer du despotisme écrase tout. Entre les mains du czar, c'étoit un instrument nécessaire pour l'exécution de ses desseins: c'étoit aussi un obstacle invincible aux progrès de sa réforme, puisqu'un peuple esclave est toujours un peuple abruti.

La noblesse rampante & esclave.

D'un côté, la noblesse rampe & gémit sous un joug terrible. Le caprice du souverain peut la dépouiller, peut la soumettre à des supplices infâmes; & l'exil de Sibérie, peine si commune

pour eux, nous paroîtroit pire que la mort. De-là un esprit de terreur & de méfiance, porté au point que, lorsqu'on interroge les Russes, dit l'abbé Chappe, même sur des choses indifférentes au gouvernement, ils répondent : *Dieu le sait, & l'impératrice* *.

Le peuple esclave & abruti.

D'un autre côté, le peuple esclave de la noblesse, lui appartenant comme des bestiaux appartiennent à leur maître ; traité en effet comme de vils animaux ; le peuple croupit dans une abjection, une indolence & une misere affreuse. Presque sans mœurs & sans foi, il traîne les fers de la superstition. Pourvu qu'il honore ses images, pourvu qu'il observe rigoureusement le carême, il ne connoît point les remords en se permettant les crimes. S'il conserve la longue barbe & la jaquette, malgré les anciennes ordonnances du despote, on juge aisément qu'il n'est pas beaucoup changé à d'autres égards.

Bains singuliers.

Les bains étouffans, qu'il prend deux fois la semaine pour transpirer, suivis de rudes flagellations, après quoi on va se rouler sur la neige ; ces bains, dis-je, sont un remede indispensable pour les

* Tome I, p. 237.

humeurs, que leur caufe une vie trop fédentaire dans des cabanes enfumées.

Mais les maladies vénériennes, auxquelles ils ne remédient point, les débauches de toute efpece, & fur-tout celles de liqueurs violentes, détruifent ces tempéramens de bronze, & augmentent la dépopulation de ce vafte empire. Caufes de dépopulation.

En général, on ne voit pas que les Ruffes montrent du génie. Aucun ne s'eft rendu célebre dans les fciences. Ils ne font qu'imitateurs dans les arts. Ils doivent prefque tout aux étrangers. Cependant, fi le gouvernement laiffoit aux ames plus de reffort, fi les lumieres ne mettoient pas en péril ceux qui voudroient en acquérir, fi l'éducation étoit meilleure & plus facile, fi un fentiment de liberté excitoit une noble ambition: alors on verroit peut-être des changemens admirables. L'impératrice régnante (Catherine feconde) travaille à perfectionner l'ouvrage de Pierre, à peine ébauché dans plufieurs points effentiels. Ce grand homme n'en mérite pas moins la gloire, non-feulement d'avoir tenté ce qu'un moindre génie eût fuppofé impoffible, mais d'avoir réuffi fouvent, & d'avoir préparé les fuccès des princes qui fe montreront dignes de le remplacer. Le génie fort à l'étroit dans cet empire.

Forces de la Ruſſie. La Ruſſie a tant de poids aujourd'hui dans les affaires de l'Europe, elle y joue un rôle ſi éclatant, qu'il importe d'avoir une idée de ſes forces & de ſes moyens.

Finances. Selon l'abbé Chappe, dont les recherches en ce genre confirment ordinairement le témoignage de M. de Voltaire, les revenus de l'état ſont de treize millions quatre cents mille roubles, (ſoixante-ſept millions de France, le rouble valant cinq livres de notre monnoie.)

Marine. En 1756, la marine ſe réduiſoit à vingt-deux vaiſſeaux de ligne, ſix frégates, & quatre-vingt-dix-neuf galeres. Etat militaire. L'état militaire monte à trois cents trente mille hommes, & ne coûte cependant qu'environ ſix millions quatre cents mille roubles en tems de paix. C'eſt que les provinces où l'on envoie les troupes, fourniſſent les denrées pour leur ſubſiſtance, & que la paye en argent eſt fort petite. Une grande partie de ces troupes, qu'on appelle l'armée *de gouvernement*, étant deſtinée à la garde des frontieres, l'armée de campagne n'eſt que d'environ ſoixante mille combattans effectifs. Ceux-ci ſont parfaitement diſciplinés. Les Ruſſes taxés de lâcheté. Mais les Ruſſes ont une averſion extrême pour le militaire. L'académicien voyageur les dépeint (peut-on le croire?) manquant de courage, & peu à crain-

dre, excepté dans la défense lorsqu'ils n'ont pas de fuite ouverte; alors, dit-on, il faut les assommer pour avoir le champ de bataille. La population, que M. de Voltaire estime de vingt-quatre millions, ce voyageur la réduit à moins de dix-neuf, & prétend qu'elle diminue tous les jours, loin d'augmenter. Le commerce de terre est fort peu de chose. Celui de mer est avantageux, parce que l'exportation est plus considérable que l'importation. Il faudroit que les Russes le fissent par eux-mêmes, & le fissent en liberté.

Population.

Commerce.

L'abbé Chappe conclut que la puissance de la Russie doit se calculer, non à raison de l'étendue de ses états, mais en raison inverse de cette même étendue; qu'elle ne peut envoyer une armée hors de l'empire, sans que ses victoires mêmes lui soient funestes; qu'elle devroit transplanter les habitans du nord de la Sibérie dans les déserts de la partie méridionale: le seul inconvénient à craindre, seroit que les Tartares apprissent d'eux l'art militaire. Une partie de ces idées me paroît en contradiction avec les succès de la guerre contre les Turcs. Quels efforts constamment soutenus! quelles victoires! quelles ressources!

Estimation de la puissance de la Russie.

C'est une chose très-singuliere, que

Révolutions du palais. le trône de Pierre le Grand ait été rempli par trois femmes, & qu'il ait acquis un nouvel éclat, malgré les révolutions du palais. Cathérine premiere mourut en

Pierre II. 1727. Pierre II, fils de l'infortuné Ale-

Anne. xis, régna jufqu'en 1730. Anne, ducheffe douairiere de Courlande, fille du frere aîné de Pierre I, lui fuccéda par une intrigue de cour; & Biren ou Biron, favori de cette princeffe, gouverna tyranniquement. Après la mort

Jwan III. d'Anne, en 1740, Jwan (Jean III), fils de fa niece la princeffe de Brunfwick, fut reconnu. La mere du jeune empereur s'empara de la régence; mais Leftoc, chirurgien étranger, confpira

Elizabeth. en faveur d'Elizabeth, fille de Pierre le Grand. Il vint à bout de fes deffeins. Jwan & la régente furent enfermés pour toujours en 1741. On fait qu'Elizabeth a fignalé fa clémence, en promettant que perfonne ne feroit puni de mort fous fon regne, & en fubftituant à cette peine, rarement utile, les travaux publics qui peuvent y fuppléer utilement. Il y eut beaucoup de licence dans l'empire. Cependant ce regne a été fignalé par des conquêtes fur le roi de Pruffe, pendant la guerre de 1756.

Pierre III. Elizabeth mourut en 1762. Le jeune Pierre, duc de Holftein, fon neveu,

déclaré grand-duc de Ruſſie, lui ſuccéda tranquillement. Quoiqu'il ſe fût d'abord concilié les cœurs de la nobleſſe, par une belle ordonnance qui lui donnoit la liberté, il ſe rendit bientôt mépriſable & odieux par ſa conduite. Le clergé, dont il vouloit réunir les biens à la couronne, le haïſſoit principalement, comme un ennemi de l'égliſe. Une révolution ſoudaine mit ſur le trône la princeſſe d'Anhalt-Zerbſt, ſa femme, avec laquelle il ne vivoit plus. C'eſt l'impératrice Catherine II, dont les lumieres & les talens portent la gloire de la Ruſſie au plus haut degré. Le code qu'elle annonce, s'il eſt bien exécuté, peut la mettre au premier rang des légiſlateurs.

Catherine ſeconde.

Juſqu'à préſent les révolutions de cette cour ont reſſemblé à celles du ſérail de Conſtantinople. On en voit la raiſon. Plus le ſouverain eſt deſpotique, plus l'intrigue & la violence dominent dans les palais. Preſque tous ceux qui ont joué les premiers rôles en Ruſſie, un Mentzikow, un Biren, un Munich, un Oſterman, un Leſtoc, &c. ont été précipités tour-à-tour du faîte de la fortune dans la miſere.

Idée de cette cour, juſqu'au regne actuel.

AFFAIRES GÉNÉRALES DE L'EUROPE.

Depuis la mort de Louis XIV, jusqu'au traité de paix d'Aix-la-Chapelle en 1748.

CHAPITRE PREMIER.

GUERRE de l'empereur avec les Turcs. — Entreprises du cardinal Albéroni. — Régence du duc d'Orléans.

Les Turcs ne profiterent pas des guerres qui déchiroient l'Europe.

SI les Turcs avoient été moins découragés par les dernieres victoires des Impériaux, ou s'ils avoient eu une politique plus prévoyante, la guerre du nord & celle du midi de l'Europe, allumées au commencement de ce siecle, auroient été pour eux l'occasion de réparer toutes leurs pertes. Ils se tinrent en repos, tandis que l'empereur Charles VI épuisoit ses forces contre la France. Ils n'attaquerent les Russes qu'après la défaite de Charles XII à Pultawa. Ils firent la paix avec le czar, au moment qu'ils

Ils prennent la Morée.

ſembloient devoir l'écraſer. Ils attendirent la pacification d'Utrecht & de Raſtadt pour enlever aux Vénitiens la Morée, dont la paix de Carlowitz aſſuroit la poſſeſſion à Veniſe.

Campagnes du prince Eugene contre eux.

Alors l'empereur, ſoit comme garant du traité de Carlowitz, ſoit comme ennemi naturel du Turc, prit les armes & triompha. Le prince Eugene, ayant paſſé le Danube, défit à Péterwaradin le grand-viſir d'Achmet III en 1716. Ce viſir mourut de ſes bleſſures. On s'empara de Témeſwar, la ſeule place de Hongrie qui fût encore au pouvoir des Ottomans. Eugene prit Belgrade l'année ſuivante, après avoir été inveſti dans ſon camp, & avoir échappé au plus grand péril par une ſeconde victoire. Il conclut lui-même la paix à Paſſarowitz en 1718. Le bannat de Témeſwar, Belgrade & le royaume de Servie accrurent la puiſſance autrichienne, mais la Morée ne fut point rendue aux Vénitiens.

Paix de Paſſarowitz.

Projets du cardinal Albéroni.

Déja le cardinal Albéroni, premier miniſtre d'Eſpagne, formoit ſes entrepriſes audacieuſes. Aſſez grand homme pour rétablir l'ordre dans l'adminiſtration, les finances, le militaire, & pour rendre en quelque ſorte la vie à l'état; au lieu de ſe borner à des travaux ſi

utiles, il voulut bouleverſer l'Europe : il ſe précipita lui-même. Détrôner le roi d'Angleterre en faveur du prétendant, fils de Jacques II ; ravir à l'empereur ce que le traité d'Utrecht lui donnoit en Italie ; faire paſſer à Philippe V la régence de France, dont Philippe duc d'Orléans jouiſſoit ſans limites, le parlement de Paris ayant caſſé le teſtament de Louis XIV qui la limitoit : tels furent les deſſeins d'Albéroni. Si le ſuccès les eût couronnés, il auroit la réputation d'un Ximenès ou d'un Richelieu. Nous avons parlé de ſes négociations infructueuſes avec le marquis de Gortz, miniſtre du roi de Suede. La découverte du complot mit le roi d'Angleterre (Georges I) en ſûreté. Parcourons la ſuite des événemens.

Son adreſſe pour obtenir le chapeau de cardinal

Il n'eſt pas inutile d'obſerver d'abord comment l'ambition perſonnelle d'un miniſtre dirige les affaires d'état. Pour obtenir le chapeau de cardinal, Albéroni avoit ſoigneuſement caché ſes projets ſur l'Italie ; il avoit même envoyé des eſcadres contre les Turcs, qui la menaçoient avant la paix de Paſſarowitz : il avoit rendu au nonce du pape les papiers de la nonciature, que l'on tenoit ſous la clef. Dupe de ſes artifices, Clément XI ne l'eût pas plutôt revêtu du cardinalat, que

que les Espagnols conquirent la Sardaigne en 1717, & se disposerent à envahir la Sicile.

Quadruple alliance contre l'Espagne.

Les intérêts du duc d'Orléans ne s'accordoient point avec les vues du ministere espagnol, puisque la renonciation de Philippe V à la couronne de France le rendoit l'héritier présomptif du jeune roi (Louis XV) son pupille. Il s'étoit uni au roi d'Angleterre & à la Hollande, pour maintenir le traité d'Utrecht. L'empereur accéda bientôt à cette ligue, & la quadruple alliance renversa tout le systême d'Albéroni. Vainement on conspiroit en France comme en Angleterre. L'ambassadeur d'Espagne, la duchesse du Maine, le cardinal de Polignac & plusieurs autres prenoient des mesures pour enlever le régent. Une courtisanne adroite déroba les papiers du jeune abbé Portocarréro, Espagnol attaché à l'ambassade. Le complôt fut découvert par ce moyen. On fit d'abord arrêter l'abbé, ensuite le prince de Cellamare ambassadeur. Une déclaration de guerre fut le fruit de leurs intrigues; & la France arma contre le petit-fils de Louis XIV, qu'elle avoit établi, en se ruinant elle-même, sur le trône de Charles-Quint.

Conspiration contre le duc d'Orléans.

Guerre courte.

Heureusement la guerre dura peu.

Avant qu'elle fût déclarée, les Espagnols, déjà maîtres d'une grande partie de la Sicile, avoient perdu une bataille navale contre l'amiral anglois Bing, qui leur prit vingt-trois vaisseaux. (1718.) L'année suivante, ils sont défaits par les Impériaux dans cette île même; la flotte qu'ils destinoient à une descente en Angleterre, est dispersée par les vents; les Anglois portent la destruction dans le port de Vigo; les François sous le maréchal de Berwick, dont le fils servoit l'Espagne, prennent des places, brûlent des magasins & seize vaisseaux de guerre qu'on achevoit de construire.

Albéroni sacrifié. Alors Philippe V, naturellement foible, sacrifie Albéroni, le renvoie, & ne pense qu'à se tirer d'embarras.

1720. Paix entre la France & l'Espagne. On négocie pour la paix. Philippe accede à la quadruple alliance. La Sicile & la Sardaigne sont évacuées. Le duc de Savoie céde la premiere à l'empereur, en échange de la seconde. Ainsi finit cette guerre de deux ans.

Disputes remarquables en Sicile avec le pape. Croiroit-on que depuis plusieurs années, il y avoit en Sicile de grandes disputes avec le pape, occasionnées par des pois chiches? Ces pois appartenoient à l'évêque de Lipari, & se vendoient pour son compte. Les magistrats, ignorant que c'étoit une denrée de l'évêque,

leverent certains droits que l'église ne payoit point. Ils eurent beau s'excuser ensuite, rendre l'argent, demander pardon. Excommuniés sans miséricorde, ils en appelerent au tribunal de la *monarchie*, établi, comme nous l'avons vu, du temps des princes Normands, & cimenté par un concordat entre Pie V & Philippe II. Ils y furent absous provisoirement, selon les usages. L'évêque de Lipari ayant porté l'affaire à Rome, Clément XI déclara nulle cette absolution, quoique le juge fût un ecclésiastique, exerçant au nom du roi les pouvoirs qu'on attribue au légat. Deux autres évêques reçurent & publierent le décret du pape. Philippe V, qui possédoit la Sicile, voulut réprimer une entreprise contraire aux droits de sa couronne. Les évêques lui résisterent; il les exila comme des rebelles.

Démarches violentes de Clément XI.

Alors le juge de la *monarchie* est excommunié par Clément. La querelle s'échauffe, malgré les démarches pacifiques de Philippe. Une bulle ordonne que tout ce qui émane du Saint-Siége soit exécuté sans la permission du monarque, (l'*exequatur regium*,) c'est-à-dire, contre les lois de l'état. Tous les autres priviléges sont abolis, & même des droits incontestables de la société

civile. A cela, on n'oppose qu'un appel au pape mieux informé, qn'une défense d'exécuter une bulle & les autres décrets semblables. Quand le roi de Sardaigne eut pris possession de la Sicile, après le traité d'Utrecht, les disputes continuerent. Comment la cour de Rome a-t-elle pu se flatter, dans notre siecle, je ne dis pas, de remettre en vigueur ses anciennes prétentions, mais d'enlever aux couronnes ce qu'elle même a reconnu autrefois leur appartenir? Il a bien fallu abandonner un dessein si imprudent. C'est beaucoup qu'il n'ait pas fait plus de tort au pontificat.

auto da fé Du reste, on doit en convenir, les peuples & les gouvernemens étoient encore, à beaucoup d'égards, environnés de ténebres favorables à de pareilles entreprises. Deux *auto da fé* de Madrid, où dix sept malheureuses victimes de l'erreur furent dévotement livrées aux flammes, en sont une preuve trop convaincante. Les troubles causés par la bulle *Unigenitus* ne le prouvent guere moins.

Affaires ecclésiastiques de France. Le duc d'Orléans s'embarrassoit peu des matieres théologiques, & ne considéroit qu'en homme d'état ce que Louis XIV avoit vu par les yeux de son confesseur. Il tint d'abord une conduite

toute opposée à celle de ce monarque. Le P. le Tellier fut exilé, pour prix de ses persécutions. Le pieux cardinal de Noailles, archevêque de Paris, en butte auparavant à la haine du jésuite, devint président d'un nouveau conseil de conscience. La bulle, érigée en loi du royaume, essuya tout-à-coup les plus violentes attaques. Une foule d'évêques, de ceux qui l'avoient reçue, demanderent que le pape en donnât lui-même des explications propres à dissiper les inquiétudes. Quatre prélats, & ensuite le cardinal de Noailles, la sorbonne, l'université, les curés de Paris, des communautés sans nombre, en appelerent au futur concile, dont l'époque est vraisemblablement fort éloignée. La France retentissoit de clameurs pour ou contre la bulle de Clément XI. Les théologiens s'épuisoient en argumens, en invectives, & rendoient la question toujours plus obscure. Le pape augmentoit l'incendie, en condamnant les réfractaires; & le régent, avec beaucoup d'esprit, ne savoit quel parti prendre.

Oppositions à la bulle *Unigenitus.*

Mais le systême de finance, dont je parlerai bientôt, absorba l'attention du public. On négligeoit la bulle pour la fortune, lorsque de nouveaux intérêts déciderent la cour à de nouvelles mesures.

Intrigues du P. Daubenton en Espagne.

Dans les négociations de paix avec l'Espagne, le duc d'Orléans demandoit que sa fille épousât le prince des Asturies, & que l'infante fût accordée au jeune roi de France, Louis XV. Pour parvenir à son but, il eut besoin du P. Daubenton, confesseur de Philippe V, dont le crédit étoit d'autant plus considérable, que ce monarque étoit plus dévot. Le jésuite ne manqua pas l'occasion de servir sa société & le pape. Il persuada ce qu'il voulut à son pénitent ; le regent obtint tout, à condition de faire accepter la bulle, & de remettre les jésuites en faveur ; deux objets qui devoient aller ensemble.

Accommodement pour la bulle.

En effet, on dressa un accommodement, où la doctrine fut exposée de maniere à concilier les deux partis, autant qu'il étoit possible. Plusieurs évêques le signerent. Il s'agissoit d'obtenir l'enregistrement d'un édit, qui ordonnât l'acceptation de la bulle, & condamnât les appels. Le parlement, exilé à Pontoise pour le systême de Law, étoit inflexible dans les conjonctures actuelles. On s'adressa au grand-conseil, & on y trouva la même opposition. Le régent y alla en personne, suivi des princes, des pairs, des maréchaux de

Enregistrement.

France, &c. (1720.) Il fit enregistrer

ſa loi, que le parlement enregiſtra enſuite avec les modifications ordinaires. Le célebre Dubois, archevêque de Cambrai, fut le principal moteur de cette affaire, quoique nul homme ne parût moins fait pour gouverner une ſimple égliſe. La pourpre romaine, dont on le décora, ne couvrit point les taches de ſa réputation. Mais il auroit bien mérité de la patrie, s'il étoit venu à bout d'anéantir ou d'extirper le germe des diſputes.

Tandis qu'on ſe déchiroit pour quelques propoſitions de Queſnel, & pour la bulle qui les condamnoit, le ſens de la bulle, comme celui des propoſitions, n'étant jamais le même pour les deux partis, tout le royaume étoit agité par une démence plus dangereuſe. Jean Law, Ecoſſois fugitif, avoit imaginé de payer en papier les dettes énormes de l'état. Amoureux des nouveautés, & impatient de ſe délivrer de ces dettes, le duc d'Orléans goûta ſon ſyſtême, quoique le duc de Noailles, préſident des finances, l'eût d'abord fait rejetter avec ſageſſe. Une compagnie de commerce devoit rembourſer, ſur les profits qu'on ſuppoſoit qu'elle feroit en Amérique & ailleurs, les deux milliards dont Louis XIV étoit endetté à ſa mort. Le ſuccès

Syſtême de Law.

Grands succès suivis de plus grands malheurs.

répondit d'abord aux espérances de Law. Sa compagnie prit les fermes générales en 1718, & eut tant de crédit que les actions augmenterent prodigieusement de valeur. On en voyoit naître des fortunes rapides. Une avidité insatiable & aveugle se dépouilloit d'argent, pour s'enrichir avec des billets. On les multiplia au point, qu'il s'en trouva pour plus de quatre-vingt fois que toutes les especes circulantes. C'étoit le moyen de les décrier bientôt, & de bouleverser les fortunes en un instant. L'exil du duc de Noailles & du chancelier Daguessean avoit facilité ces funestes opérations.

Bouleversement de fortunes.

Dès que la défiance commença, la banque royale ayant été épuisée par les sommes que l'on tiroit sur elle, & ne pouvant plus fournir à ceux qui vouloient réaliser leurs billets, tout le crédit se dissipa : l'argent fut caché, les billets ne furent plus qu'un vain papier. Alors une infinité de famille tomberent dans l'indigence. Une loi injuste, par laquelle il étoit défendu de garder chez soi plus de cinq cents livres, ne servit qu'à irriter davantage la nation. On vit l'auteur de tant de maux, devenu ministre des finances, insulter par ses richesses à la misere publique. On vit le parlement exilé, pour s'être opposé a

des mesures si funestes. Mais la même année 1720, Law fut obligé de prendre la fuite, emportant à peine de quoi vivre, & laissant un nom qui sera toujours abhorré.

Liquidation des dettes.

Les rentiers avoient été remboursés en billets. L'état n'en étoit pas mieux. Comment remplir ses obligations envers une infinité de personnes, que ces billets royaux mettoient en droit de réclamer les biens qu'ils avoient perdus? Les Pâris, quatre freres laborieux & zélés, dirigerent une opération presque impossible. Cinq cents onze mille créanciers porterent leurs billets à un tribunal, pour rétablir l'ordre dans les fortunes. On liquida les dettes à plus de seize cents millions en argent. Ainsi l'état eut encore à supporter une charge énorme, & les particuliers ne furent que médiocrement dédommagés de leurs pertes. Le même fléau, né du même principe, ravagea dans le même temps l'Angleterre & la Hollande.

Corruption née des systêmes de finances.

Ces funestes systêmes enfanterent des maux pires que la ruine de plusieurs milliers de familles. L'argent devint une divinité à laquelle on sacrifia & principes & devoirs. Les richesses accumulées subitement, lorsque le crédit subsistoit, inspirerent toutes les folies du luxe,

tous les excès de la dépravation. Les mœurs, la religion qui les soutient en partie, reçurent des plaies mortelles que le temps n'a pu guérir. Si les apologistes du luxe prouvent qu'il est nécessaire dans une monarchie opulente, ils doivent convenir du moins que c'est comme une peste, attachée à certains climats. A peine le sage, au sein de la médiocrité, son asile, se préservera-t-il du souffle empesté des autres.

On a mieux connu le commerce.

Selon M. de Voltaire, le système éclaira les esprits pour le commerce, de même que les guerres civiles aiguisent les courages. Voilà tout le bien qu'on peut en dire. Et encore, trouvera-t-on les véritables principes du commerce dans cette compagnie des Indes, qui a paru si florissante après le système, & dont les succès trompeurs, les entreprises mal entendues, ont abouti à une ruine fatale?

Mort du cardinal Dubois & du régent.

La fortune du cardinal Dubois, fils d'un apothicaire du Limousin, fut aussi étrange & plus solide que celle de Law. Il devint le premier ministre du régent, dont il avoit trop flatté les passions, & qui le tournoit en ridicule. Après la mort de Dubois, le duc d'Orléans prit lui-même le titre de premier ministre, parce que le roi étoit majeur. Il mourut peu de temps après. (1723.) Le duc de

Bourbon-Condé lui succéda dans le ministere, & fut bientôt supplanté par le cardinal de Fleury, vieillard de soixante & treize ans, fixé à la cour comme précepteur du roi, aimable, doux, pacifique, aimant l'économie & l'ordre; tel enfin, à plusieurs égards, que devoit être un ministre en des circonstances, où l'on avoit plutôt besoin de soulagement que d'éclat. Le cardinal de Fleury.

CHAPITRE II.

ABDICATION de deux rois, Philippe V & Victor-Amedée. — Guerre de 1733 contre l'empereur. — Traité de Vienne en 1736. — L'Angleterre brouillée avec l'Espagne.

LA paix dont jouit l'Europe, depuis le traité d'Utrecht jusqu'en 1733, troublée seulement par une courte rupture entre la France & l'Espagne, & par une autre plus courte entre l'Espagne & l'Angleterre; cette paix si utile aux nations, fournit peu de matiere à l'histoire. Que nous serions heureux, s'il y avoit souvent des vides pareils dans nos annales! Longue paix.

Deux rois qui abdiquerent la cou- Abdica-

tion de Philippe V tonne, furent un spectacle plus intéressant que les triomphes d'une ambition sanguinaire. Les infirmités, la dévotion, la mélancolie, déciderent Philippe V. Peu capable de gouverner par lui même, toujours gouverné par autrui, il se déchargea d'un fardeau, en remettant le sceptre à Louis son fils aîné, jeune prince de grande espérance. (1724.) Louis mourut la même année de la petite vérole. On pressa Philippe de remonter sur le trône. Il se défendit quelque tems, alléguant un vœu qu'il avoit fait, de persévérer dans son abdication. Son confesseur & d'autres théologiens, qui d'abord le confirmoient dans ses scrupules, changerent heureusement d'avis : sans quoi il n'eût jamais cédé aux instances de la reine, ni à celles de l'ambassadeur de France. Il assembla les *cortès*, pour faire reconnoître prince des Asturies, c'est-à-dire héritier de la couronne, l'infant Ferdinand. L'ancien pouvoir de ces assemblées nationales étoit d'ailleurs anéanti ; & le monarque pouvoit tout, s'il savoit régner.

Il remonte sur le trône.

Fortune de Ripperda.

On vit encore un étranger intrigant, le baron de Ripperda, Hollandois, à la tête du gouvernement espagnol. Il étoit venu établir & diriger des manufactures. Occupé de son négoce, il conçut des

projets plus vastes : il entreprit de terminer les contestations mutuelles des cours de Madrid & de Vienne. Ayant obtenu une commission pour cet objet, il alla négocier secrétement avec le prince Eugene ; & il conclut un traité, par lequel l'empereur renonçoit enfin à l'Espagne & aux Indes, comme Philippe renonçoit au reste de la succession de Charles II. (1725.) A son retour, Ripperda, créé duc & grand d'Espagne, eut toute la faveur, & exerça toute l'autorité. La guerre, la marine, les finances passerent entre ses mains. Son génie, trop foible pour une telle administration, y succomba aussitôt. Disgracié, emprisonné, il s'enfuit à Maroc, où il mourut dans la misere & le mépris.

Traité qu'il conclut à Vienne.

Sa disgrace.

L'abdication du duc de Savoie, roi de Sardaigne, fut bien différente, par ses effets, de celle de Philippe V. Ce fameux Victor-Amédée, dont la politique ambitieuse avoit trahi la France & l'Espagne pour étendre ses états, remit en 1730 la couronne à son fils, Charles Emmanuel III. La dévotion, qui l'y engagea, ne prévint point le repentir. Dès l'année suivante, il voulut reprendre l'autorité, il voulut tout changer. Sa maîtresse, devenue sa femme, irritoit sans doute cette soif de commande-

Victor-Amédée abdique, & se répent.

ment, si difficile à éteindre, quand l'habitude en a fait une sorte de besoin. Il se formoit des cabales. On en craignoit les suites pour l'état; & le conseil jugea nécessaire de les étouffer par l'emprisonnement du vieux roi. La sagesse & les vertus de Charles Emmanuel ont fait la meilleure apologie de cette démarche. Son regne offre un modele rare de gouvernement.

Investiture de Parme & Plaisance, & de la Toscane, pour don Carlos.

Au milieu de la paix générale, divers intérêts politiques remuerent les cabinets de l'Europe. Elizabeth Farnese, reine d'Espagne, qui gouvernoit son mari, n'avoit rien tant à cœur que d'établir son fils don Carlos en Italie. On vouloit lui assurer la succession de Parme & Plaisance, ainsi que celle de Toscane, états dont les souverains vivoient encore. Les papes, depuis long-temps, regardoient les deux premiers duchés comme des fiefs de l'Eglise, parce que l'eglise s'en étoit emparée depuis long-temps. Mais les empereurs réclamoient toujours les anciens droits de l'empire; car il n'est pas douteux que Parme & Plaisance ne dépendissent autrefois de la couronne de Lombardie. Charles VI, en 1722, donna un acte d'investiture pour don Carlos, en exigeant qu'il allât prêter serment de fidélité à Vienne. La cour

de Madrid n'en voulut point à une pareille condition. En 1724, il l'accorda telle qu'on la désiroit, même pour la Toscane : l'investiture s'étendoit à tous les enfans du même lit de Philippe V, & à leur postérité masculine. Quoique la Toscane ne se reconnût point fief de l'empire, ces investitures pouvoient servir à faciliter l'acquisition. Selon M. Desormeaux, le pape Innocent XIII s'étoit hâté, en 1723, de donner l'investiture de Parme & de Plaisance, pour conserver ses droits sur ces duchés. Si on la reçut, (ce que j'ignore,) c'étoient beaucoup de précautions de toutes parts.

Brouillerie entre les cours de Vienne & de Madrid.

Les cours de Vienne & de Madrid avoient trop d'intérêts à discuter, pour que la bonne intelligence fût durable entr'elles. La seconde, unie, en 1729, avec le Portugal, la France, l'Angleterre, la Hollande, cessa de ménager la premiere. Elle fit tomber une compagnie de commerce, que l'empereur s'étoit efforcé d'établir à Ostende ; & les alliés lui ayant garanti les états qu'elle prétendoit avoir en Italie, elle compta sur ses forces plutôt que sur les investitures. A la mort d'Antoine Farnese, dernier duc de Parme, don Carlos paroît avec une armée qui en impose ; il

Don Carlos établi en Italie.

se fait reconnoître à Florence pour héritier du grand duc, & s'établit à Parme, en attendant cette autre succession. Charles VI lui abandonne des prétentions qu'il ne peut défendre.

Le gouvernement espagnol prend de la vigueur.

Ainsi malgré le caractere foible du roi d'Espagne, Elizabeth Farnese donnoit du ressort au gouvernement. La nation, engourdie autrefois sous la domination autrichienne, acquéroit tous les jours plus d'activité & de vigueur, quoique fort éloignée encore du point où elle pourroit parvenir. On reprit Oran, dont les Maures s'étoient emparés pendant la guerre de 1701. Leurs efforts, pour recouvrer cette importante place & celle de Ceuta, ne servirent qu'à leur attirer de nouvelles pertes.

Stanislas élu une seconde fois roi de Pologne.

Du côté qu'on s'y attendoit le moins, vint un orage qui alluma le feu de la guerre en Europe. Auguste II, roi de Pologne, celui que Charles XII avoit détrôné, & que Pierre le Grand avoit rétabli, meurt en 1733. Stanislas, son ancien compétiteur, est élu de nouveau solemnellement. L'empereur Charles VI fait faire une seconde élection en faveur de l'électeur de Saxe, fils du mort, qu'une de ses nieces avoit épousé. La Russie arme pour ce prince. Dix mille Russes, bien disciplinés, abattent le

L'empereur & la Russie font nommer Auguste III.

courage des partisans de Stanislas, de cette noblesse guerriere & sans discipline, qu'un excès de liberté rend le jouet des événemens. Auguste III triomphe comme son pere, & Stanislas est assiégé dans la ville de Dantzick. Par une fortune aussi singuliere que ses autres aventures, il étoit devenu le beau-pere du roi de France. Il devoit donc en attendre des secours. Le cardinal de Fleury n'envoya que quinze cents hommes. Dantzick succomba. Le roi de Pologne s'enfuit, déguisé en matelot, à travers mille dangers. Le général russe avoit mis sa tête à prix: barbarie, que la czarine Anne repara bien, en traitant les prisonniers avec la plus noble générosité. Siége de Dantzick.

Quelque ami de la paix que fût le ministre de Louis XV, l'honneur du roi & de l'état lui imposoit, dans l'opinion publique, la nécessité de faire la guerre. Il sut la rendre utile, ce qui est extrêmement rare. Ne pouvant attaquer les Russes, il tourna les forces de la France contre l'empereur. Une ligue avec les rois d'Espagne & de Sardaigne assura d'autant plus le succès, que l'Angleterre & la Hollande resterent neutres: tant la modération du ministere françois avoit dissipé les anciennes alarmes qu'inspiroit Louis XIV ! tant il vaut mieux La France fait la guerre à l'empereur.

mériter la confiance, en inspirant le respect, que de répandre la terreur!

Campagnes décisives d'Italie.

En deux années de guerre (1734 & 1735) on réduisit l'empereur à l'extrémité. Les campagnes d'Italie furent brillantes & décisives. Le maréchal de Villars, âgé de quatre-vingt-deux ans, y mourut dans le lit d'honneur, après avoir pris Milan. Le maréchal de Coigny, qui lui succéda, défit les Impériaux sous les murs de Parme, où fut tué le comte de Merci, leur général: il gagna une seconde bataille à Guastalla. Le comte de Montémar, Espagnol, vainqueur à Bitonto, conquit les royaumes de Naples & de Sicile. On lui donna le titre de duc de Bitonto, monument précieux de sa victoire. En Allemagne, le maréchal de Berwick fut tué au siége de Philisbourg; mais cette place n'en fut pas moins prise. Le maréchal de Noailles, qui avoit remplacé Coigny en Italie, poussa les Impériaux de poste en poste, & les chassa du pays.

Prise de Philisbourg.

1736. Traité de Vienne.

Dépouillé, pressé de toutes parts, l'empereur employa la médiation des puissances maritimes. Comme le ministre de France desiroit la paix sincérement, elle fut conclue sans médiateur. L'Espagne y gagna, pour don Carlos, le

royaume des deux Siciles, en échange des duchés de Parme & Plaisance, & de la Toscane. Le roi de Sardaigne eut Tortone, Novare & les Langues : il s'étoit promis tout le Milanez, que la cour de Turin ne perdit jamais de vue. Stanislas renonça pour la seconde fois à la Pologne, en conservant le titre & les prérogatives de roi. On lui abandonna le Barrois & la Lorraine, pour être réunis après sa mort à la couronne de France. Le duc de Lorraine devoit avoir la Toscane en échange ; & Louis XV lui assuroit un revenu de trois millions cinq cents mille livres, jusqu'à la mort du grand-duc, Jean Gaston, dernier prince de la maison de Médicis. C'étoit la seconde fois qu'on disposoit de la Toscane, du vivant de ce souverain. Etrange politique, qu'avoient mise en vogue les traités de partage pour la succession d'Espagne. Jean Gaston demandoit plaisamment *si on ne lui donneroit pas un troisieme héritier, & quel enfant l'Empire & la France vouloient lui faire.* Il mourut l'année suivante.

Don Carlos, roi des Deux-Siciles.

On dispose de la Toscane, le grand-duc vivant.

Enfin la France garantit, par le traité de Vienne, la pragmatique-sanction de Charles VI, au sujet de la succession de la maison d'Autriche : matiere si déli-

Pragmatique-sanction de Charles VI garantie par la France.

cate, que le traité ne fut signé qu'en 1738, quoique les préliminaires fussent exécutés en 1736. Cette pragmatique, publiée depuis douze ans, tendoit à rendre la succession autrichienne indivisible, en cas qu'il n'y eût point d'héritier mâle, comme il arriva bientôt. Plusieurs princes, au défaut de mâles d'Autriche, avoient des droits ou des prétentions. Sans les consulter, sans négocier avec eux, Charles VI veut donc qu'une loi particuliere les enchaîne tous, qu'elle les oblige de sacrifier leurs intérêts. C'est un autre phénomene de la politique moderne, assez remarquable. Nous allons voir l'Europe embrasée pour cette grande succession.

Guerre maritime entre l'Espagne & l'Angleterre.

Dans l'intervalle, s'allume entre l'Espagne & l'Angleterre une guerre maritime, pour le sujet le plus mince: ce qui prouve encore mieux que, dans les siecles même de philosophie, les nations se gouvernent peu par les principes du droit naturel. Disons un mot de l'origine de ces brouilleries, nées d'un mauvais esprit de commerce.

Quel avoit été le gouvernement de Georges I, roi d'Angleterre.

Georges I étoit mort en 1727, nullement chéri des Anglois, parce qu'il empiétoit sur leur liberté. Etant maître du parlement, il en tiroit les plus grands subsides, pour les intérêts de son élec-

torat, & non pour ceux du royaume. Vers la fin de son regne, on lui abandonna même l'emploi des subsides; les communes sacrifierent cette inspection sur les finances, qu'elles jugeoient auparavant si nécessaire pour limiter le pouvoir de la couronne. En un mot, on éprouva beaucoup plus que sous Guillaume, deux inconvéniens dangereux; celui d'avoir un souverain étranger, dont les intérêts politiques pouvoient être fort différens de l'intérêt national; & celui de la corruption, qui procuroit à la cour tant d'influence dans les actes parlementaires.

La passion de la liberté fermentoit cependant toujours, au point que l'on se récria contre un ordre de bâtir des lazarets, & de tirer des lignes, pour garantir le royaume de la peste répandue en Provence. C'étoient des pratiques odieuses, disoit-on, imitées du gouvernement *arbitraire* de France, & contraires à la liberté angloise. Esprit de liberté extrême.

A Georges I succéda son fils, Georges II, qu'il avoit éloigné du gouvernement; mais que la nation a jugé plus digne que lui de régner. Le chevalier Robert Walpole, ministre éclairé & pacifique, sentoit, comme le cardinal de Fleury, combien la paix étoit désirable, dans Georges II. Walpole; ministre pacifique.

l'épuissement où la guerre de 1701 avoit jeté tous les peuples. Aussi l'Angleterre ne se mêla t-elle point de celle que la France eut avec l'empereur. Ce ministre fut entraîné hors de son système par le génie ambitieux de la nation.

Ambition des Anglois; leurs querelles avec les Espagnols.

S'assurer l'empire de la mer, étendre un commerce déjà immense, ruiner ou affoiblir le commerce des autres puissances maritimes, c'est ce que les Anglois semblent avoir eu en vue depuis leurs progrès en Amérique. Le gouvernement espagnol, sorti de sa longue léthargie, se plaignit en vain de la contrebande qu'ils y faisoient, au mépris de ses droits. Pour en arrêter le cours, il multiplia les gardes-côtes. On saisit des vaisseaux. Peut-être passa-t-on quelquefois les bornes de la modération & de la justice, inconvénient presque inévitable en pareilles circonstances. Quoi qu'il en soit, les contestations s'aigrirent. La querelle, qui avoit commencé par un vaisseau, s'étendit à d'autres objets. On disputa sur les limites de la Floride & de la Caroline. Les Anglois pousserent des cris de fureur, commirent des hostilités. Le gouvernement ne put résister à cet esprit de vertige, qui transportoit le peuple. On venoit de conclure un traité avec l'Espagne, par lequel Phi-

Traité que les Anglois

lippe V s'obligeoit de payer quatre-vingt quinze mille livres ſterling à l'Angleterre, en dédommagement des pertes dont elle ſe plaignoit à main armée. Cependant le peuple cria plus haut Les hoſtilités ne furent point ſuſpendues; & comme elles empêchoient Philippe de payer la ſomme, on ſaiſit ce prétexte pour lui déclarer la guerre en 1739. L'amiral Vernon prit & raſa Porto-Bello. Il échoua au ſiége de Carthagene. ne reſpectent point.

Plus on examine la nature du commerce, qui devroit unir les nations, qui ne fleurit qu'à l'ombre de la paix, moins on conçoit la manie de ces guerres de commerce, allumée par un intérêt aveugle. Quel avantage peut égaler & les dépenſes qu'elles entraînent, & les pertes qu'elles cauſent? Faut-il donc que les états ſoient les victimes de l'avidité des commerçans? faut-il que l'Europe ſe ruine, ſe dépeuple, pour quelques déſerts de l'Amérique, dont la culture doit être ſi lente, & les fruits ſi incertains? Qu'il y ait des querelles de négoce: on ne peut s'en étonner. Mais qu'au lieu de les terminer à l'amiable, les puiſſances en faſſent des ſujets de guerre, c'eſt ce qu'il ſera difficile de concilier avec les principes de la raiſon, de l'humanité & de la vraie politique. Réflexions ſur les guerres de commerce.

encore. Telle étoit la destinée singuliere des Russes, que la gloire de leur empire, établie par un grand homme, s'accrût rapidement sous des femmes.

CHAPITRE III.

Mort de l'empereur Charles VI. — Droits à sa succession. — Le roi de Prusse donne le signal de la guerre. — La France prend parti contre la reine de Hongrie.

CHARLES VI meurt en 1740, sans héritier mâle : événement tel que la mort de Charles II roi d'Espagne, & qui doit entraîner des suites sanglantes. Ainsi la maison d'Autriche est éteinte ; cette maison, dont la grandeur remonte jusqu'à Rodolphe de Habsbourg, empereur en 1223 ; cette maison, agrandie prodigieusement par des mariages, sur-tout par celui de Maximilien I avec l'héritiere de Bourgogne, par celui de Philippe avec l'héritiere d'Espagne, par celui de Ferdinand I avec l'héritiere de Hongrie & de Bohême ; cette maison, établie sur le trône impérial depuis plus de trois cents ans ; gouvernant l'Allemagne,

1740. Mort de Charles VI

Comment sa maison s'étoit agrandie.

tantôt avec la hauteur d'un despotisme affecté, tantôt avec l'adresse de la politique; cette maison, dont la puissance sembloit devoir absorber tout, ou du moins donner la loi à toute l'Europe, si le cardinal de Richelieu n'avoit régné en France sous Louis XIII.

Les derniers empereurs avoient armés l'empire pour leurs intérêts.

On peut regarder comme une espece de phénomene, qu'après son affoiblissement, elle ait su disposer des forces de l'empire pour des intérêts fort étrangers à l'empire. Ce fut l'effet d'une prudence singuliere à manier l'opinion. Nous l'avons déja observé, & il est bon de le redire, la terreur du nom françois fit plus que l'autorité de l'empereur. La cour de Vienne affectoit de redouter sans cesse une puissance énorme, ambitieuse, prête à écraser les autres états. En inspirant de fausses alarmes, elle se procuroit des secours; elle obtenoit des forces, en montrant de la foiblesse. Et c'étoit le fruit des guerres de Louis XIV.

Droit public d'Allemagne sous Charles VI.

Du reste, les Allemands furent toujours très-jaloux de la liberté du corps germanique, cimentée par la paix de Westphalie. La capitulation de Charles VI, entre autres articles, porte: 1°. Qu'il n'entreprendra rien au préjudice des trois religions; 2°. Qu'il ne fera

point marcher ses troupes par le territoire des états, sans leur consentement; 3°. Qu'il conservera la juridiction de la chambre impériale, & ne permettra point à ses ministres particuliers de se mêler du conseil Aulique; 4°. Qu'il ne s'arrogera point la succession de ceux dont les biens seront confisqués par la sentence du ban; 5°. Que sans le consentement des états, assemblés en diete, il ne changera rien aux lois; il ne fera ni guerre, ni alliances, ni paix de l'empire; il n'exigera aucune contribution; il ne fera point de réglemens relatifs au commerce ou à la monnoie; 6°. Qu'il ne mettra aucun état au ban de l'empire, qu'avec l'agrément de tous; 7°. Qu'il ne gênera point les états dans leurs délibérations, & ne leur prescrira point les matieres qu'ils doivent traiter préférablement *, &c. Tel est encore le droit public de l'Allemagne, seul pays du monde où l'ordre ait pu s'établir dans le régime féodal.

En vertu de la pragmatique-sanction de Charles VI, tout l'héritage de sa maison devoit passer à Marie-Therese sa fille aînée, épouse de François de

A qui doit appartenir sa succession.

* Voyez Pfeffel.

Lorraine, grand-duc de Toſcane. Les royaumes de Hongrie & de Bohême, la Siléſie, la Souabe autrichienne ou Autriche antérieure, la haute & la baſſe Autriche, la Stirie, la Carinthie, la Carniole, les quatre villes Foreſtieres, le Burgau, le Briſgau, les Pays-bas, le Frioul, le Tirol, le Milanez, les duchés de Parme & de Plaiſance, formoient cette grande ſucceſſion. Preſque toutes les puiſſances avoient garanti la pragmatique. Mais le prince Eugene (mort en 1736) diſoit judicieuſement qu'*une armée de cent mille hommes la garantiroit mieux que cent mille traités.* En effet, comment éviter la guerre, tandis que l'ambition de pluſieurs princes avoit des titres à ſoutenir?

Prétentions de pluſieurs princes.

Charles-Albert, électeur de Baviere, prétendoit à la ſucceſſion de Bohême, en vertu du teſtament de Ferdinand I. Auguſte III, roi de Pologne, électeur de Saxe, prétendoit à tout, par les droits de ſa femme, fille aînée de l'empereur Joſeph, aîné de Charles VI. Le roi d'Eſpagne tiroit de pareilles prétentions de la fille de Maximilien II, épouſe de Philippe II, de laquelle il deſcendoit par les femmes. Le roi de Sardaigne avoit auſſi les ſiennes. Le roi de France pouvoit ſe mettre ſur les rangs, comme

iſſu, par la femme de Louis XIII & par celle de Louis XIV, de la branche aînée d'Autriche. Mais il ne penſoit point à s'agrandir : c'étoit prudence autant que modération.

Droits en Europe, trop incertains.

Depuis que le régime féodal a répandu les ténebres & l'incertitude dans l'ordre des ſucceſſions aux états, l'Europe ſe trouve ſans ceſſe expoſée à des révolutions ſanglantes par cette cruelle incertitude. A qui doit appartenir un peuple? c'eſt trop ſouvent une matiere de procès, la plus épineuſe de toutes, de procès que l'on commence avec la plume, & dont les armes ſeules décident. Seroit-il impoſſible, dans les ſiecles d'humanité & de raiſon, que les ſouverains de concert coupaſſent la racine de ces malheurs?

Marie-Thérefe fait chérir des Hongrois.

Tout parut tranquille d'abord. Marie-Thérefe, princeſſe vertueuſe, prudente, affable, réuniſſant les qualités qui inſpirent l'amour & le reſpect, prit poſſeſſion du grand héritage que ſon pere lui avoit laiſſé, & perſonne ne s'y oppoſa. Elle prêta aux Hongrois l'ancien ferment; par lequel, en cas de violation de leurs priviléges, il leur eſt permis *de ſe défendre, ſans pouvoir être traités de rebelles.* Cette démarche la fit adorer d'un peuple que ſes ancêtres avoient conti-

nuellement trouvé rebelle, parce qu'ils le mettoient dans le cas de défendre ses privileges.

Frédéric III, roi de Prusse.

Un prince peu connu jusqu'alors, le roi de Prusse, Frédéric III, âgé de vingt-huit ans, commença le premier, & seul, une guerre dont l'Europe devoit être bientôt embrasée. Son aïeul, décoré du titre de roi par l'empereur Léopold, ne l'avoit soutenu qu'en fastueux dissipateur. Son pere, bien différent, avoit peuplé la Prusse en y attirant les étrangers, en y faisant fleurir l'agriculture; il avoit discipliné une armée nombreuse; il avoit amassé par l'économie un trésor immense : il avoit en quelque sorte préparé les matériaux de la grandeur d'un fils, qu'il traita néanmoins avec dureté. Ce fils s'étoit formé dans la disgrace, excellente école pour les souverains. A des talens supérieurs, il joignoit le goût de la lecture & de la réflexion. Politique, guerrier, puissant, ennemi du luxe, ayant quatre-vingt millions dans ses coffres, ayant une armée de plus de cent mille hommes; de quoi n'étoit-il pas capable, s'il se livroit à l'ambition des héros, ambition si difficile à vaincre en pareilles circonstances?

Ses forces & ses talens.

Il arme tout à coup

Frédéric venoit de monter sur le trône. De vieilles prétentions sur quelques du-

chés de Siléfie furent fon motif de guerre. Un mois aprés la mort de l'empereur, il entre dans cette riche province, à la tête de trente mille hommes, attaquant la reine de Hongrie, & lui offrant tout à la fois de la défendre, au prix de la baffe Siléfie qu'il demandoit. D'un côté, Marie-Thérefe, en acceptant la propofition, auroit montré une foibleffe qui ne pouvoit qu'attirer de nouveaux ennemis. De l'autre, le roi de Pruffe prévoyoit bien que fa démarche hardie lui procureroit des alliés, fi l'on rejetoit fes offres. Sa pofition étoit d'autant plus avantageufe, qu'avec de vaftes états, l'héritiere de Charles VI manquoit d'argent & de troupes. Cette courageufe princeffe préféra de fe défendre. On vit à la bataille de Molwitz, combien la difcipline pruffienne étoit redoutable. La cavalerie étant rompue, le bagage du roi pillé, le roi lui-même expofé à être fait prifonnier; la fermeté intrépide & le feu perpétuel de l'infanterie rétablirent tout : il remporta la victoire, préfage de plus grands fuccès. (1741.)

& prend bien fon tems.

Bataille de Molwitz.

Le roi de Pruffe ne s'étoit point trompé dans fes conjonctures. Ses conquêtes inviterent d'autres puiffances à prendre les armes contre la reine de Hongrie. Le cardinal de Fleury, auffi

Malgré le cardinal de Fleury, la France va faire la guerre.

éloigné de la guerre, par circonspection de vieillesse que par modération de caractere, âgé de quatre-vingt-cinq ans, vouloit finir sans inquiétude une carriere toujours heureuse ; & la France ayant garanti la pragmatique-sanction de l'empereur, cette garantie, quoique peu solide si elle étoit injuste, l'affermissoit dans son systême de paix. Mais le comte, depuis maréchal-duc de Belle-Isle, & le chevalier de Belle-Isle, son frere, deux hommes à projets, d'un génie actif & entreprenant, auquel ils joignoient le talent de persuader, vinrent à bout par leurs intrigues & leurs discours, d'inspirer une résolution contraire aux vues du ministre. Ils crurent qu'affoiblir la nouvelle maison d'Autriche-Lorraine, seroit consommer le grand ouvrage de la politique du célebre Richelieu : ce fut le fondement de leurs systêmes.

Le comte & le chevalier de Belle-Isle en sont cause.

On forma donc le dessein de procurer à l'électeur de Baviere la couronne impériale, & une partie des états de Charles VI. On devoit s'unir aux rois de Prusse & de Pologne, électeurs de Brandebourg & de Saxe, intéressés au démembrement de la succession. On devoit dépouiller Marie-Thérese de plusieurs branches de cet héritage garanti par les traités. Le comte de Belle-Isle, chargé

Projets & alliances contre la reine de Hongrie.

de la négociation, parcourut l'Allemagne, régla tout. Le succès paroiſſoit infaillible, & les meſures pour l'exécution combinées avec prudence. Mais combien de viciſſitudes pouvoient les croiſer, ſur tout ſi la guerre traînoit en longueur, au lieu de finir, comme on le croyoit, en une ſeule campagne !

CHAPITRE IV.

L'Electeur de Baviere, empereur ſous le nom de Charles VII. — Ses ſuccès & ſes diſgraces. — Bataille de Dettingen. — Dom Philippe & le prince de Conti en Italie.

L'ÉLECTEUR de Baviere, créé par lettres-patentes lieutenant-général de Louis XV, ſe rend d'abord maître de Paſſau, & pénetre en Autriche juſqu'à Lintz. Vienne ſe croit menacée d'un ſiége, qu'elle n'auroit pu ſoutenir que très-difficilement. S'emparer de la capitale, eût été un coup déciſif. Au lieu de le tenter, ou de pourſuivre la reine qui s'étoit réfugiée en Hongrie, au lieu de profiter du moment eſſentiel, l'électeur ſe jette ſur la Bohême, impatient de s'y faire couronner. Prague, cette grande

1741. Progrès de l'électeur de Baviere.

Il se fait couronner roi de Bohême & empereur. ville, est prise par escalade. Après la cérémonie du couronnement, il va recevoir la couronne impériale à Francfort; & il se voit à la tête de l'empire, sous le nom de Charles VII. Le roi de Prusse avoit conquis la Moravie. On ne peut guere imaginer de situation plus déplorable que celle de Marie-Thérese.

Sentimens des Hongrois pour leur reine. Mais le péril même lui procura des ressources. La harangue qu'elle fit en latin aux Hongrois, en s'abandonnant à leur zele, leur avoit arraché des larmes. Ils s'étoient écriés, le sabre à la main : *Mourons pour notre Roi MARIE-THÉRESE* ; ils ne respiroient que pour la défense de cette princesse, véritablement digne d'être comptée parmi les grands rois. L'Angleterre & la Hollande, n'osant encore se déclarer, quoiqu'elles eussent garanti la pragmatique de Charles VI, lui envoyerent des secours d'argent.

Générosité angloise en sa faveur. » Toute la nation angloise s'anima en » sa faveur. Ce peuple n'est pas de ceux » qui attendent l'opinion de leur maître, » pour en avoir une..... La duchesse de » Marlboroug assembla les principales » dames de Londres; elles s'engagerent » à fournir cent mille livres sterling; & » la duchesse en déposa quarante mille. » La reigne de Hongrie eut la grandeur

» d'ame de ne pas recevoir cet argent » qu'on avoit la générosité de lui offrir ; » elle ne voulut que celui qu'elle atten» doit de la nation assemblée en parle» ment. » (*Voltaire.*) Voilà de ces traits dont l'Angleterre peut à juste titre se glorifier.

Fautes multipliées de ses ennemis.

Les ennemis de la reine la servirent encore mieux par leurs fautes. Ils se brouilloient, se plaignoient les uns des autres, se nuisoient par conséquent. Le maréchal de Belle-Isle, qui avoit entraîné la France dans cette guerre, où la France n'avoit qu'un intérêt éloigné, étoit déja dans une situation périlleuse. On lui associa le maréchal de Broglio ; mais sans utilité, parce que la mésintelligence régna entre les deux chefs. On avoit trop peu de cavalerie. Le prince Charles, frere du grand duc, harceloit, détruisoit les troupes, avec ses Pandours, ses Talpaches, ses Croates, ses Houssards; terrible fléau pour des troupes dispersées & faciles à surprendre. Enfin, l'armée françoise & bavaroise fut réduite presque à rien, sans action considérable.

Désastre, sans grande action.

Le cardinal de Fleury montra beaucoup de foiblesse.

Une faute du ministere acheva de tout perdre de ce côté-là. Le cardinal de Fleury, accablé de vieillesse, d'autant plus affecté de ces désastres, qu'il avoit toujours été heureux, & que la guerre

se faisoit malgré lui, offre la paix, non avec le courage & la dignité convenables, mais en ministre foible, qui se plaint du général négociateur, dont les conseils ont prévalu sur ses propres sentimens. Ses lettres furent publiées. Elles inspirerent la plus grande confiance aux amis de la reine de Hongrie ; elles dégoûterent les alliés de la France. Nous verrons bientôt le poids de la guerre tomber sur ce royaume, comme du tems de Louis XIV & de la succession d'Espagne.

Pertes de l'empereur & de la France.

Prague étoit déja évacuée. Le maréchal de Belle-Isle n'avoit eu que la gloire de sauver, par une retraite difficile, environ treize mille hommes : c'étoient les débris d'une grande armée victorieuse. Du fond de l'Allemagne, où l'on faisoit des conquêtes, il falloit reculer vers le Rhin pour s'y défendre. L'empereur Charles VII ne pouvoit pas même conserver la Baviere. Il en fut chassé plus d'une fois ; il fut dépouillé, errant ; il éprouva presque le même sort que son pere.

Mort du cardinal de Fleury.

La mort du cardinal de Fleury, en janvier 1743, change la face du gouvernement. Le roi prend en main les affaires, & se dispose à commander les armées. Son ministre avoit entierement né-

gligé la marine, tout éclairé qu'il étoit d'ailleurs & attentif au bien de l'état. Pacifique, économe, il lui manqua d'étendre ses vues assez loin. Comment ne prévoyoit-il pas le besoin que l'on auroit un jour de vaisseaux, les risques auxquels on seroit exposé faute d'en avoir? comment ne profitoit-il pas d'une longue paix, pour donner au royaume des forces si essentielles, pour le prémunir enfin contre les dangers de la guerre? Les Anglois tireront avantage de ce défaut de politique. La marine négligée.

Ils soutenoient la reine de Hongrie en qualité d'auxiliaires, ainsi que la France soutenoit l'empereur. Les auxiliaires de vinrent partie principale des deux côtés. On les vit mesurer leurs forces à la bataille de Dettingen, dans l'électorat de Mayence. Georges II s'étoit rendu à l'armée, avec le duc de Cumberland son second fils. Le lord Stair, éleve du fameux Marlborough, la commandoit. Le maréchal de Noailles, à la tête de l'armée françoise, ayant coupé les vivres aux ennemis, les avoit réduits à la nécessité de faire une marche dangereuse, où l'on pouvoit les accabler. Par des dispositions excellentes, il s'étoit comme assuré une victoire complette. Mais il fut mal obéi; & trop de précipitation, faute

1745. Bataille de Dettingen remarquable par ses circonstances.

ſi ſouvent funeſte à la France, rompit toutes ſes meſures. Le duc de Gramont, lieutenant-général, quitte le poſte avantageux où il avoit ordre d'attendre. On attaque les ennemis avant qu'ils ſoient engagés dans le piége; on perd tout l'avantage du terrain; une partie ſeulement de l'armée combat, avec autant de confuſion que de valeur. Enfin, après trois heures d'un combat terrible, où le duc de Cumberland fut bleſſé à côté du roi ſon pere, le maréchal de Noailles ſe retira. Cette retraite fut l'unique preuve qu'on avoit été vaincu. Les ennemis abandonnerent même, pendant la nuit, le champ de bataille, & y laiſſerent leurs bleſſés.

Fautes des deux côtés

Quelques ſemaines après, le général anglois dit à l'auteur du Siecle de Louis XIV: » Les François ont fait une grande » faute; & nous deux: la vôtre a été de » ne ſavoir pas attendre; les deux nôtres » ont été de nous mettre d'abord dans » un danger évident d'être perdus, & » enſuite de n'avoir pas ſu profiter de » la victoire. » (*Voltaire.*) Combien de fois a-t-on éprouvé que la vivacité françoiſe, peu capable de *ſavoir attendre*, couroit au précipice, ſi elle n'étoit contenue par le frein d'une ſévere diſcipline? Il eſt des nations, comme des

individus : le caractere entraîne ; rarement l'expérience le réprime ; & les mêmes fautes renouvellent les mêmes malheurs.

L'Italie ne pouvoit échapper à l'embrasement de la guerre. Le roi d'Espagne, ayant des prétentions sur le Milanez, après la mort de l'empereur Charles VI, ayant de plus à réclamer l'héritage des Farneses pour ses enfans du second lit, résolut de faire de tous ces états un établissement pour don Philippe, frere du roi de Naples. Le Milanez étoit aussi pour le roi de Sardaigne un objet de prétentions. Ce prince, sans y renoncer, s'unit à la reine de Hongrie, parce que son intérêt l'exigeoit : il se réserva de prendre d'autres mesures quand il le jugeroit à propos. La politique le décidoit à cette alliance; &, ce que n'auroit pas fait son pere, il avoit la bonne foi d'annoncer que la politique pouvoit la rompre.

L'Italie, autre théâtre de guerre.

Le roi de Sardaigne, pour les Autrichiens.

Dès la fin de 1741, le duc de Montémar (le même qu'on a vu vainqueur à Bitonto) passa en Italie avec des troupes. Il n'y fut pas heureux, parce que le roi de Sardaigne, joint aux Autrichiens, étoit le plus fort. Une chose singuliere, c'est la neutralité apparente des autres souverains d'Italie. Tous se

Feintes neutralités.

déclaroient neutres par crainte, quoique attachés tous à quelque parti ; excepté le pape Benoît XIV, pontife plein de sagesse, qui agissoit par les principes de pere commun.

Comment les Anglois déciderent le roi de Naples.

Quant au roi de Naples (don Carlos), les Anglois le déciderent. Une de leurs escadres menaça de bombarder sa capitale, s'il ne promettoit de rappeler ses troupes de l'armée d'Espagne : on ne donnoit qu'une heure de délibération. N'étant point en état de défense, don Carlos fut contraint de dévorer cette insulte. Il promit. Telle est la supériorité que donne l'empire de la mer.

Bataille navale de Toulon.

Les escadres angloises dominant la Méditerranée, l'infant don Philippe ne put aborder à Gênes. Il tourna ses efforts contre la Savoie, & s'en rendit maître. Une flotte espagnole étoit à Toulon, soit pour le transporter en Italie, soit pour lui fournir des provisions & des secours. L'amiral anglois, Matthews, la tenoit en quelque sorte captive dans le port. Après y avoir exercé quelque tems les canonniers, on osa combattre des forces supérieures. Douze vaisseaux espagnols & quatorze françois, se battirent contre quarante-cinq vaisseaux anglois. La victoire fut indécise, (février 1744) : c'étoit en quelque sorte, l'avoir

gagnée. Mais Matthews n'en conserva pas moins l'empire de la mer. Pour l'enlever aux Anglois, il auroit fallu une marine préparée de loin, & capable de soutenir de longs efforts.

1744.
Don Philippe & le prince de Conti passent les Alpes.

Enfin la France, auxiliaire jusqu'alors, déclare la guerre au roi Georges & à Marie-Thérese. On va tenter de plus grandes entreprises. Don Philippe, à qui le roi de Sardaigne avoit bientôt repris la Savoie, est soutenu par une armée françoise sous les ordres du prince de Conti. Ces deux princes passent le Var, & soumettent le comté de Nice. Des forts, de terribles retranchemens dans les Alpes, s'opposent à leurs progrès. Cependant les obstacles disparoissent devant la valeur. Conti force le pas de Villefranche, regardé comme un des meilleurs remparts du Piémont. On s'approche de Montalban, à travers mille dangers. Les François escaladent, en plein jour, des retranchemens placés sur un roc; ils s'en emparent, quoique le roi Charles Emmanuël soit derriere ce poste, & que sa présence anime les troupes. Château-Dauphin est emporté. On pénetre jusqu'à Démont, dans la vallée de Sture: on se rend maître de cette forteresse, redoutable par sa situation comme par ses ouvrages. La plaine du

Villefranche, Montalban, &c. sont forcés.

Piémont eſt ouverte, & l'on aſſiége Coni.

Bataille & ſiége de Coni.

Tant de périls ſurmontés, tant de ſuccès brillans inſpiroient une confiance trompeuſe. Elle fut augmentée par une victoire. Le roi de Sardaigne attaqua les aſſiégeans dans leurs lignes. Malgré la ſageſſe de ſes diſpoſitions, il perdit la bataille & environ cinq mille hommes. Cependant les vainqueurs leverent le ſiége de Coni, vaincus eux mêmes par les rigueurs de la ſaiſon, (au mois d'octobre,) par les débordemens, & par les difficultés qui rendent la guerre d'Italie ſi dangereuſe, quand on a pour ennemi le maître des Alpes. Il fallut alors néceſſairement repaſſer les monts.

Autres expéditions d'Italie.

Le comte de Gages, ſurnommé Campo Santo, du nom d'une bataille indéciſe où il s'étoit ſignalé, commandoit l'armée qu'avoit au commencement le duc de Montémar. Uni au duc de Modène, & ſoutenu enſuite par le roi de Naples, il reprit la ſupériorité qu'il avoit perdue. Le général Lobkowitz penſa néanmoins faire priſonniers dans Véletri & le roi de Naples, & le duc de Modene. Cette ſurpriſe reſſembla en tout à celle de Crémone par le prince Eugene: les Autrichiens furent chaſſés. Ainſi on avoit toujours en Italie beaucoup d'eſpérance. Voyons ce qui ſe paſſoit ailleurs.

CHAPITRE V.

Campagnes de Louis XV. — Bataille de Fontenoi & conquête de la Flandre. — Dom Philippe est maître de Milan & de plusieurs provinces.

Nous avons laissé la reine de Hongrie triomphante en Allemagne. Le roi de Prusse avoit déja fait la paix avec elle, en s'assurant la Silésie par le traité de Breslaw. Délivrée d'un ennemi si formidable, elle poursuivoit ses avantages avec ardeur. Charles VII, fugitif à Francfort, n'avoit plus qu'un vain titre d'empereur, qu'on lui disputoit ; car son élection étoit déclarée nulle dans un mémoire de la reine ; & cette princesse vouloit faire passer la couronne impériale sur la tête de son époux. Les frontieres de la France sur le Rhin étoient menacées. On invitoit même les provinces conquises par Louis XIV à rentrer sous la domination autrichienne. La reine de Hongrie, triomphante en Allemagne.

Dans la situation critique des affaires, Louis XV fait sa premiere campagne, & attaque les Pays-bas. Le maréchal de Noailles commandoit sous lui. Le comte d'Argenson, chargé du département de 1744. Premiere campagne de Louis XV.

la guerre, étoit capable de bien seconder ses vues. Les préparatifs disposerent aux succès. Courtrai, Menin, Ypres, Furnes, le fort de la Knoque, furent conquis en peu de tems. Le maréchal de Saxe, frere naturel du roi de Pologne, couvroit les sieges avec un corps d'armée; & rien n'échappoit à sa prévoyance.

Il passe à Metz pour défendre ses provinces.

Mais on apprend tout-à coup que le prince Charles de Lorraine a passé le Rhin, qu'il est en Alsace, qu'il y fait du progrès; que des partis ennemis ont pénétré jusqu'en Lorraine; que le roi de Pologne (Stanislas) est parti de Luneville, ne s'y trouvant plus en sureté. Louis quitte alors le théâtre de ses conquêtes, & va au secours de ses provinces.

Le roi de Prusse réunit à la France.

Arrivé à Metz, il reçoit la nouvelle de la marche du roi de Prusse, pour envahir la Bohême. Frédéric se régloit politiquement sur les conjonctures: il s'étoit ligué de nouveau contre la reine de Hongrie; parce qu'il craignoit que, devenue trop puissante, elle ne lui enlevât un jour le fruit de ses victoires. Il fondit sur la Bohême, força Prague en dix jours; & la garnison, de quinze mille hommes, fut prisonniere de guerre. Ce héros paroissoit invincible.

Le prince Charles fait éva-

Le prince Charles avoit repassé le Rhin en diligence, sans beaucoup de

perte, comme un grand général qu'on ne ſuprend point. Mais quelque rapide que fût ſa marche, la conquête des Pruſſiens fut plus prompte. N'ayant pu l'empêcher, il eut la gloire d'en reparer le malheur. Il força les ennemis d'évacuer la Bohême; il paſſa l'Elbe devant Frédéric; il s'avança juſques dans la Siléſie. On ne voyoit que révolutions. cuer la Bohême aux Pruſſiens.

Après une maladie mortelle qui fit trembler & gémir toute la France, Louis XV venoit de prendre Fribourg, dont le gouverneur ne capitula qu'au bout de deux mois de tranchée ouverte. L'empereur Charles VII avoit recouvré la Baviere. Il craignoit néanmoins encore d'être chaſſé de Munich, comme le roi de Pruſſe l'étoit de Prague, lorſqu'il ſuccomba aux maladies & aux chagrins qui le dévoroient. Il mourut, à l'âge de quarante-ſept ans (janvier 1745), le plus malheureux des hommes, uniquement pour avoir eu l'ambition de s'élever & de s'agrandir; heureux auparavant, & digne de l'être. Son fils Maximilien-Joſeph, âgé de dix-ſept ans, fut bientôt contraint de ſe détacher de la France. 1745. Siége de Fribourg. Mort de l'empereur Charles VII.

On devoit naturellement eſpérer qu'à la mort de l'empereur Bavarois, cette guerre finiroit d'elle-même. Mais elle de- Animoſité des Anglois.

venoit une guerre de paſſion. Les Anglois, s'étant vus menacés d'une deſcente en faveur du prince Edouard, fils du prétendant, ſe livroient à la haine du nom françois, comme du temps de Louis XIV. Leur argent couloit partout avec profuſion, & les alliés ſembloient tous être à leur ſolde. Ils donnoient cinq cents mille livres ſterling à la reine de Hongrie, deux cents mille au roi de Sardaigne; ils payoient chérement le roi de Pologne, qu'ils avoient attiré dans la confédération; ils payoient l'électeur de Mayence; ils payoient même celui de Cologne, frere de Charles VII, pour qu'on pût lever des troupes dans ſes états. La Hollande, après avoir longtemps balancé, alloit auſſi épouſer la même querelle. Déjà l'héritiere de la maiſon d'Autriche, loin de vouloir rien céder, ſe croyoit en droit de prétendre à des dédommagemens. Enfin la France, déſirant toujours la paix, s'y prenoit mal pour l'obtenir. Elle vouloit que les Eſpagnols ménageaſſent le roi de Sardaigne; elle ménageoit, de ſon côté, les Hollandois. Ses démarches modérées entretenoient la confiance des ennemis, & fortifioient leurs prétentions. Le ſeul parti à prendre, étoit de pouſſer la guerre avec vigueur, afin de faire déſirer aux

Leurs dépenſes pour cette guerre.

Modération exceſſive de la France.

autres cette paix, dont on sentoit le besoin. On prit donc des mesures plus efficaces.

Siége de Tournai.

Tournai, principale ville de la barriere hollandoise, est assiégée. Les ennemis se déterminent à une bataille. Leur armée, de cinquante cinq mille hommes au moins, composée d'Anglois, de Hanovriens, de Hollandois, presque sans Autrichiens, s'approche de Tournai. Noailles avoit procuré, en bon citoyen, le commandement au maréchal de Saxe, dont la derniere campagne étoit un chef d'œuvre de la science militaire. Celui-ci, épuisé par une hydrosie, s'étoit mis en marche, disant : *Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir.* Le roi se rend à l'armée, avec le dauphin. La veille de l'action, il observa que, depuis la bataille de Poitiers, aucun roi de France n'avoit remporté de victoire signalée contre les Anglois, & ajouta qu'il espéroit être le premier. Son espérance ne fut pas vaine.

Le maréchal de Saxe.

Bataille de Fontenoi.

Cette fameuse bataille de Fontenoi se donna le 11 mai 1745 L'auteur du Siecle de Louis XIV en a écrit les détails, si intéressans pour la nation. J'indique seulement ce qu'il y a d'essentiel. Les Hollandois, après avoir attaqué deux fois le poste d'Antoin, n'agirent plus. Mais l'in-

trépidité des Anglois & des Hanovriens renouvela presque les anciens désastres de la France. Le duc de Cumberland, fils de Georges II, qui les commandoit, s'avança dans un terrain étroit, essuyant un feu horrible, ses troupes serrées en colonne inébranlable. Cette colonne perça peu-à-peu au travers d'obstacles sans nombre. Elle accabloit de son poids les corps opposés. Les François, n'attaquant point de concert, étoient repoussés par tout. On crut la bataille perdue. Plusieurs fois le général envoya supplier le roi de mettre sa personne en sureté. Louis ne voulut pas quitter son poste. On imagina enfin de pointer quatre pieces de canon contre la colonne angloise, & de faire tomber sur elle la maison du roi & d'autres troupes, tandis qu'elle seroit entamée par le canon. Ce moyen décida de la victoire. Les ennemis se retirerent en bon ordre, avec perte de neuf mille hommes. *Vous voyez à quoi tiennent les batailles*, dit au roi le maréchal de Saxe. Mille exemples prouvent, en effet, qu'elles tiennent à des hasards ou à des instans.

Colonne angloise.

Ce qui décide la victoire.

Le roi de Prusse en gagna une peu de jours après en Silésie, & écrivit à Louis XV : *J'ai acquitté à Friedberg la lettre de change que vous avez tirée sur moi à*

Bataille de Friedberg gagnée par le roi de Prusse.

à Fontenoy. Frédéric, au milieu des armes, cultivoit encore cette fleur d'esprit que le goût de la littérature françoise lui avoit donnée.

Telle étoit la modération de Louis, que le jour même de sa victoire il fit écrire à son ministre en Hollande, qu'il étoit prêt à sacrifier ses conquêtes pour la pacification de l'Europe. Mais ni l'Angleterre ni la cour de Vienne n'avoient alors des sentimens pacifiques. On cueillit rapidement tous les fruits de la victoire. Tournai se rendit. Gand, où l'ennemi avoit ses magasins, reçut les François, après le combat de la Mesle, célebre par des actions étonnantes de quelques officiers. Oudenarde, Bruges, Dendermonde, firent peu de résistance. Enfin Ostende, qui avoit soutenu contre Spinola plus de trois ans de siége, fut forcée en quinze jours. Niewport & Ath subirent la loi après le départ de Louis XV. Tout le comté de Flandre étoit conquis.

Louis offre en vain la paix.

Conquête de la Flandre.

En Italie, les succès de la campagne de 1745 ne furent pas moins rapides. Gènes ayant fait un traité avec l'Espagne, les troupes avoient le passage libre. L'armée espagnole, avec celle de France sous les ordres du maréchal de Maillebois, & avec celle de Gènes, montoit

Don Philippe, maître en Italie.

à environ quatre-vingt mille hommes. Le comte de Gage, après avoir poursuivi les autrichiens, de l'état ecclésiastique jusques à Modene, vint joindre cette grande armée. On attaqua le roi de Sardaine, retranché entre Valence & Alexandrie : on le força de reculer vers Casal ; & don Philippe fut bientôt maître de Milan, Parme, Plaisance, du Montferrat, du Tortonois, &c. Dans le même temps, le prince Edouard, qui avoit débarqué en Ecosse avec sept officiers, se faisoit proclamer régent à Edimbourg. (Je parlerai ailleurs de cette expédition.) On triomphoit. On sera bientôt consterné.

CHAPITRE VI.

SECONDE paix du roi de Prusse avec la reine de Hongrie. — Election de François I, empereur. — Les François & les Espagnols chassés d'Italie, en 1746.

François de Lorraine, empereur.

QUOIQUE le roi de Prusse fût alors victorieux, quoique le prince de Conti commandât une armée françoise du côté de Francfort, la reine de Hongrie parvint au but où elle avoit toujours

aſpiré. François de Lorraine, ſon mari, fut élu empereur en ſeptembre 1745, Les troupes autrichiennes, qui couvroient Francfort, faciliterent l'élection. Le roi de Pruſſe & l'électeur Palatin, dont les ambaſſadeurs s'étoient retirés de la diete électorale, proteſterent de nullité; mais l'élection, d'ailleurs conforme aux lois de l'empire, n'en eut pas moins ſon effet.

Le roi de Pruſſe envahit la Saxe.

Déjà le roi de Pruſſe, le plus habile des princes à ſaiſir le moment favorable pour l'intérêt de ſa couronne, vouloit ſe ménager une paix avantageuſe. Il demandoit la médiation de la Ruſſie; il ſut prendre une voie plus courte: ce fut d'envahir la Saxe. Après une bataille gagnée ſur les Autrichiens & les Saxons, aux portes de Dreſde, il entre dans cette ville le 18 décembre. Le 25, il y ſigne un traité avec l'impératrice reine & l'électeur de Saxe, roi de Pologne. On lui cede encore la ſiléſie: tout ce qu'il accorde eſt de reconnoître l'empereur François I. Avec les talens de général, de miniſtre, de négociateur, conduiſant ſes armées, gouvernant ſes finances, faiſant ſes traités lui même, ſachant prévoir l'avenir & profiter du préſent, ſachant attendre ou ſe hâter à propos, meſurant toujours ſes entrepriſes à ſes

Il fait une ſeconde fois la paix

Combien il devoit avoir d'influence.

forces, joignant une profonde politique au plus grand courage, Frédéric III avoit trop d'influence dans les affaires de l'Europe, pour que la perte d'un tel allié n'eût pas des suites malheureuses. Tandis qu'il se livroit à Berlin aux soins & aux études pacifiques, délassemens de ses travaux militaires, tout changea de face en Italie.

1746. Désastres en Italie.

Marie Thérese y envoya de nouvelles troupes, dès qu'elle cessa de craindre le roi de Prusse. Pour complaire à la reine d'Espagne, Elizabeth Farnèse, on s'obstina imprudemment à rester dans le Milanez, pour prendre le château de Milan. Le maréchal de Maillebois avoit prédit que cette résolution seroit fatale, quoiqu'il se fût prêté aux vues de la cour de Madrid. Sa prédiction ne se vérifia que trop. D'un côté, le roi de Sardaigne surprend Asti, & fait prisonniers sept mille François. De l'autre, le comte de Brown, général autrichien, enleve Guastalla & Parme. La bataille de Plaisance, gagnée par le prince de Lichsteinstein, met le comble à ces malheurs : les François & les Espagnols y perdirent plus de huit mille hommes, tués ou blessés, & quatre mille prisonniers. Alors, nulle ressource que dans une prompte retraite. On en fit les dis-

Bataille de Plaisance.

positions, de maniere que la retraite fut une seconde bataille. Le roi de Sardaigne & les Autrichiens attaquerent vivement, près du Tidon, l'armée des trois couronnes, (car il y avoit aussi des troupes napolitaines,) sans pouvoir la rompre. C'étoit du moins se retirer avec gloire. Plaisance ouvrit ses portes le lendemain. Retraite & bataille.

Il ne restoit qu'environ seize mille hommes, d'une des plus grandes armées qu'ait vue l'Italie. On arrive à Gènes : on l'abandonne, pour aller défendre la Provence & la Savoie. Gènes, consternée à l'approche des Autrichiens, envoie quatre sénateurs recevoir leurs ordres. Elle se soumet aux conditions les plus dures. Gènes soumise aux Autrichiens.

Bientôt les ennemis marchent en Provence. Ils passent le Var. Le maréchal de Maillebois pouvoit d'autant moins les arrêter, que les Espagnols s'étoient séparés de lui, voulant garder la Savoie, qu'ils tenoient encore. La mésintelligence entre les deux nations, source de fautes & de revers, augmentoit de jour en jour. Une partie de la Provence fut en proie à l'ennemi. Mais le maréchal de Belle-Isle vint à bout de suspendre leurs progrès, jusqu'à ce qu'ayant une armée considérable, au commencement de Invasion en Provence.

1747, il les obligea de se retirer. La disette de vivres, causée par la révolution récente de Gènes, devoit nécessairement faire avorter leur entreprise.

Les Génois opprimés chassent l'ennemi.

Les Autrichiens avoient taxé Gènes à vingt-quatre millions. Ils en avoient touché seize. La banque étoit épuisée; on demandoit grace. Loin de s'adoucir, ils exigerent encore qu'on fournît à l'entretien de neuf régimens, qu'ils avoient dans les fauxbourgs & dans les villages. A des ordres si durs, ils ajoutoient de cruelles vexations. Ils traitoient le peuple en esclave: ils lui donnerent le courage du désespoir. Pendant qu'on le faisoit travailler à tirer de l'arsénal des pieces de canon, un Génois ayant été frappé rudement par un officier, le peuple entra en fureur, s'assembla, s'arma, & en peu de jours se rendit redoutable à ses oppresseurs qui le méprisoient. Le marquis de Botta, Milanois, général des Autrichiens, négocioit avec le sénat, au lieu d'étouffer la révolte par les armes. Le sénat feignoit de condamner le peuple, mais n'avoit garde d'armer les troupes contre lui, comme on le demandoit. Enfin le 9 décembre 1746, un prince Doria s'étant mis à la tête de cette multitude encouragée, fondit sur

les Autrichiens, & les obligea de prendre la fuite.

Conduite étonnante de la cour de Vienne.

Il n'eſt pas étonnant que le miniſtre de la république, à la cour de Vienne, ait déſavoué cette entrepriſe au nom du ſénat. Il l'eſt que la cour de Vienne ait exigé, en pareilles circonſtances, que l'on payât inceſſamment, outre les huit millions qu'on devoit encore, trente millions pour les dommages. Elle ſe croyoit ſûre de la vengeance, mais elle ranimoit le déſeſpoir. La France envoya du ſecours aux Génois, l'Eſpagne de même. Le duc de Boufflers, & enſuite le maréchal de Richelieu, ſauverent cette république expoſée à une ruine totale.

Ce qu'avoit produit la mort de Philippe V.

Philippe V étoit mort, âgé de ſoixante-trois ans, prince digne par ſes vertus de l'amour de ſes ſujets. L'Eſpagne a commencé, ſous lui, à renaître : elle n'a ceſſé d'acquérir des forces ſous ſes enfans; mais les maux invétérés d'un état ne ſe guériſſent qu'avec lenteur. Ferdinand VI, infant du premier lit, monta ſur le trône. On reçut à l'armée d'Italie cette nouvelle, après la malheureuſe bataille de Plaiſance. Ce fut une des principales raiſons qui déterminerent à la retraite; car le péril étoit preſſant, & l'on ignoroit quels ſecours

don Philippe devoit attendre du nouveau roi son frere.

Les malheurs venoient du roi de Prusse.

Remontez à la premiere source des malheurs : c'est le traité imprévu du roi de Prusse avec Marie-Thérese. Les efforts qu'il auroit fallu faire contre lui, les Impériaux les firent en Italie. L'intérêt forme en général les alliances ; l'intérêt les dissout La politique doit calculer à quel point on peut en espérer les avantages, & à quel point on est menacé de les perdre.

CHAPITRE VII.

CAMPAGNES de Louis XV en 1746 & 1747. — Le stathoudérat héréditaire rétabli en Hollande. — Journée de l'Assiette. — Expédition du prince Edouard.

Succès éclatans de la France dans les Pays-bas.

TANDIS qu'on essuyoit en Italie des revers irréparables, la France triomphoit dans les Pays-bas de la maniere la plus glorieuse. Bruxelles, prise au cœur de l'hiver par le maréchal de Saxe ; ensuite Anvers, par le roi en personne ; Mons, par le prince de Conti; Namur, par le prince-comte de Clermont, &c. d'autres places emportées rapidement

la bataille de Raucoux, près de Liége, gagnée sur les ennemis, signalerent la campagne de 1746. Les Autrichiens vainquoient ailleurs. Les Anglois & les Hollandois, chargés de la défense de ces provinces, ne purent arrêter le torrent. Ils n'avoient point de Marlborough, contre un des meilleurs généraux qu'ait eut la France. Les garnisons furent prisonniere de guerre. Bataille de Raucoux.

Louis XV victorieux ne cessoit d'offrir la paix, & de ménager la Hollande qu'il espéroit amener ainsi à son but de pacification. Mais l'unique moyen de décider les Hollandois, c'étoit de les faire trembler pour leur pays. Des conférences tenues à Bréda ne produisirent aucun effet. L'Angleterre & l'Autriche, soit par animosité, soit par ambition, vouloient prolonger la guerre. La Hollande, quoique fort déchue depuis que d'autres peuples faisoient le commerce eux-mêmes, s'opiniâtroit par une suite des préjugés que Louis XIV avoit occasionnés contre la France. On pénétra enfin sur ses terres en 1747. Elle gardoit une neutralité apparente, malgré les secours de toute espece qu'elle fournissoit aux ennemis. Le roi déclara que son dessein n'étoit pas de rompre avec elle; qu'il ne retiendroit ses places que Louis XV attaque enfin la Hollande.

comme un dépôt ; qu'il les restitueroit dès que les Provinces Unies ne mettroient plus d'obstacle à la paix par une conduite si partiale.

1747. On rétablit le stathoudérat.

Il leur en coûta une partie de leur liberté, pour avoir suivi un mauvais systême, qui devint favorable aux intentions pacifiques du roi. Le peuple, les villes demanderent un stathouder, quand on vit l'état en péril. On fut contraint de rétablir cette dignité, abolie depuis la mort de Guillaume III. Non-seulement on créa stathouder Henri Frison, prince d'Orange, de la branche de Nassau-Dietz; mais on rendit le stathoudérat héréditaire, en faveur même des princesses de sa maison, au défaut de mâles. Il faut qu'elles aient épousé, du consentement des états, un prince de la religion protestante, qui ne soit ni roi ni électeur. La princesse héritiere portera le titre de gouvernante : en cas de guerre, elle proposera un général agréable à la république. Dans les temps de minorité, la princesse mere exercera le même pouvoir, sous le même titre, à condition qu'elle ne se remariera point. Par cette loi, la Hollande est devenue une espece de monarchie, où le prince, à certains égards, jouit d'une plus grande autorité qu'un roi d'Angleterre.

On le rend héréditaire, même pour les femmes.

Si la passion & les préjugés avoient eu moins d'influence, un député des états-généraux n'auroit pas sans doute osé dire dans son discours, le jour de l'installation du stathouder, que *la république avoit besoin d'un chef, contre un voisin ambitieux & perfide, qui se jouoit de la foi des traités.* Parler ainsi de Louis XV, c'étoit joindre l'outrage à l'injustice : c'étoit provoquer une vengeance d'éclat, qu'heureusement son cœur dédaignoit. Invective d'un Hollandois contre Louis.

L'Angleterre, plus animée que la Hollande, irritée sur-tout par l'invasion du prince Edouard, menageoit un traité avec la czarine Elizabeth. Il fut conclu au mois de juin. Pour cent mille livres sterling seulement, somme beaucoup moindre que celle qu'emportoient annullement les troupes de Hanover, la Russie devoit envoyer une armée jusques dans les Pays-bas. De quels efforts cet empire étoit devenu capable en peu de temps! Mais ce que l'on voit aujourd'hui, des flottes russes victorieuses dans la Méditerranée, semble effacer toutes les autres merveilles. L'Angleterre soudoie une armée russe.

Avant que ces nouveaux ennemis pussent arriver de si loin, le maréchal de Saxe pouvoit exécuter de grands projets. Il vouloit prendre Mastricht, pour Bataille de Lawfeld.

s'ouvrir la route de Nimègue. Cette entreprise exigeoit une bataille : il attaqua donc les alliés à Lawfeld. Le roi commandoit l'armée, & le duc de Cumberland celle des ennemis. Ceux-ci furent vaincus, & se retirerent sous Mastricht. Cependant la perte fut à-peu-près égale, d'environ cinq mille hommes de chaque côté. Le général Ligonier, François, au service d'Angleterre, ayant été amené prisonnier à Louis XV : *Ne vaudroit-il pas mieux*, lui dit ce monarque, *songer sérieusement à la paix, que de faire périr tant de braves gens?* En effet, si le sang humain étoit compté pour quelque chose, dans les querelles des souverains & des nations, qui pourroit ne pas frémir d'une guerre prolongée par de vains motifs? Du moins l'humanité se trouve ici dans un roi vainqueur.

Paroles dignes d'un roi.

Siége de Berg-Op-Zoom.

Comme la victoire n'avoit pas été aussi complette qu'il auroit fallu, pour l'entreprise projetée, on en forma une autre de la plus grande importance. On assiégea Berg-Op-Zom. Cette place, extrêmement forte, environnée de marais, communiquant par un canal avec l'Escaut à son embouchure, étoit réputée imprenable. Le comte de Loweg-dalh, Danois, la prit cependant d'assaut

après trois semaines de tranchée ouverte. La valeur françoise fit en quelque sorte l'impossible. On trouva dans le port dix-sept grandes barques chargées de munitions & de rafraîchissemens. Les Hollandois avoient mis en gros caracteres, sur les ballots : *A l'invincible garnison de Berg-Oop-Zoom.* Ils tremblerent alors. Mais on avoit encore besoin d'une campagne pour finir les maux de la guerre.

Deux mois avant la prise de cette place, la journée sanglante de l'Assiette mit le comble aux désastres arrivés en Italie. Il s'agissoit d'y rentrer par Exilles, & de mettre Gènes en sûreté. Le comte de Belle-Isle, frere du maréchal, entreprit une expédition si hasardeuse. Les troupes du roi de Sardaigne étoient retranchées dans le col de l'Assiette. On attaqua leurs retranchemens, hauts de dix-huit pieds, garnis de palissades & de canons. Les Piémontois n'eurent qu'à tuer pendant deux heures. On perdit environ quatre mille hommes, parmi lesquels une foule d'officiers, dont la bravoure ne pouvoit être assez regrettée. Journée de l'Assiette.

La mort du marquis de Brienne, colonel, est mémorable. Ayant perdu un bras : *J'en ai un autre*, dit-il, *pour le service du roi* ; & il alla recevoir le coup mortel. Belle-Isle, blessé aux deux Traits de courage.

mains, s'efforçant encore d'arracher les palissades, fut tué, comme il le vouloit. Sa maxime étoit qu'un général ne doit point survivre à sa défaite. La nation lui reproche d'avoir eu la témérité d'un soldat, au lieu de la prudence d'un général. Nous pouvons juger de l'entreprise par la perte des ennemis, qui ne fut pas de cent hommes, malgré la valeur des assaillans.

Expédition du prince Edouard en Ecosse.

Il est temps de raconter l'expédition du prince Edouard, plus hardie en un sens, mais dont les premiers succès furent aussi prodigieux que la catastrophe en devint funeste. Ce petit fils de Jacques II forma le dessein de détrôner le roi Georges II. Il s'embarqua en 1745 sur une frégate de négociant, avec sept officiers, douze cents fusils & une somme médiocre. Quelques chefs de *clans* (c'est-à-dire, des tribus), parmi les montagnards d'Ecosse, le reçurent & se déclarerent pour lui. Bientôt il eut à ses ordres quinze cents hommes, auxquels il distribua des armes. Son courage, ses exemples, les travaux qu'il soutenoit à leur tête, la vie dure qu'il menoit comme eux, les transportoient d'enthousiasme. Le roi d'Angleterre étoit absent du royaume, presque toutes les troupes servoient ailleurs. Edouard s'empara de

Perth, marcha rapidement à Edimbourg, y fut proclamé régent pour Jacques III son pere. On avoit promis trente mille livres sterling à quiconque le livreroit. Il défendit au contraire, dans ses manifestes, d'attenter à la personne de Georges II. Ce contraste pouvoit lui gagner les cœurs.

Il est proclamé régent à Edimbourg.

Un général anglois s'avance avec plus de quatre mille hommes. Le prince vole pour le combattre. Ses montagnards, en plus petit nombre, sans discipline, se précipitant le sabre à la main après avoir tiré leurs coups de fusil, remportent une victoire complette. Le roi s'étoit hâté de revenir en Angleterre : il rappeloit ses troupes du continent ; il craignoit une révolution. Mais les secours que le prince Edouard reçut de la France ne suffisoient point. L'argent lui manquoit. Il perdit Edimbourg, dont il n'avoit pu forcer le château faute de canon.

Il gagne une bataille.

Deux fois vainqueur au moins de janvier 1746, il est cependant contraint de se retirer à Invernesf. Le duc de Cumberland le poursuit. On livre bataille à Culloden, le 27 avril. Edouard est vaincu, son armée mise en déroute. Réduit à se cacher dans des marais, des cavernes, des îles désertes, il essuie tous les dangers & toutes les horreurs imaginables;

Il est vaincu sans ressource.

Sa fuite.

jusqu'à ce qu'enfin il arrive sur une côte où deux petites frégates françoises l'attendoient. Il s'embarque à la fin de septembre, & échappe à ses ennemis. Quelques pairs d'Ecosse, & un grand nombre d'autres personnes, furent exécutés. Le lord Lovat, vieillard de quatre-vingts ans, prononça sur l'échafaud ce vers d'Horace, *Dulce & decorum est pro patriâ mori* *. Un jeune étudiant demanda en vain, après les plus vives instances, de mourir à sa place.

Exécutions.

Tel fut le dénouement d'une entreprise qui auroit pu changer la face de l'Angleterre, si la France & l'Espagne s'étoient trouvées en état de la soutenir avec de grandes forces navales. La diversion ne fut pas sans quelque utilité pour ces couronnes; mais elle envenima la haine des Anglois, & leur acharnement à la guerre.

* Il est doux, il est beau de mourir pour la patrie.

CHAPITRE VIII.

Expéditions maritimes. — Anſon. La Bourdonnaie. Du Pleix.

PLus le commerce & les établiſſemens des Européens, ſoit en Amérique, ſoit aux Indes orientales, méritent d'admiration par les prodiges d'induſtrie qu'ils offrent à nos regards ; plus ils attirent de calamités aux nations commerçantes, lorſque la guerre briſe les liens d'humanité, que le commerce doit former entre les hommes. Alors on ne penſe qu'à ſe détruire, qu'à ſe ruiner mutuellement & ſur la terre & ſur les flots : cette induſtrie ſi merveilleuſe devient un inſtrument d'alarmes, de rapines & de fureur ; les plus foibles en ſont accablés, les plus forts en ſouffrent beaucoup eux-mêmes. Les colonies européennes ; ſource de violences.

En pareilles circonſtances, rien ne peut ſuppléer à la marine. Les Anglois avoient donc un avantage infini ; puiſque leur marine montoit à deux cents ſoixante-trois vaiſſeaux de guerre, en comptant les frégates, les galiotes à bombes & les brûlots. Si le nombre des ſoldats répondoit à celui des bâtimens, Supériorité des Anglois par leur marine.

s'il étoit possible d'armer tant de vaisseaux tout à la fois, une telle puissance n'écraseroit-t-elle pas les autres ? La France n'avoit qu'environ trente-cinq vaisseaux de roi : cependant elle avoit des colonies à défendre, & un commerce maritime à protéger, par conséquent beaucoup à craindre.

Voyage d'Anson. Il nous suffira d'indiquer les entreprises les plus remarquables, en observant que la soif de l'or, qui en est le principe, doit ternir aux yeux des sages ce qu'elles ont d'éclatant. Le *commodore* ou chef d'escadre Anson, après avoir réduit en cendres la ville de Paita sur les côtes du Pérou, (1741) se propose d'enlever le galion, qu'on envoie tous les ans du Mexique à l'île de Manille aux Philippines. Il le devance par la mer Pacifique, n'ayant plus qu'un seul vaisseau; il va se radouber à la Chine ; il découvre le galion, l'attaque, le prend ; (1743) & avec cette riche proie il retourne en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance. Il arrive en triomphe dans la capitale, chargé de trésors, qu'on fait monter à dix millions de notre monnoie. (1744.) Son voyage autour du globe avoit duré trois ans & demi. Nous en avons une relation curieuse, où les Chinois sont fort maltraités.

Prise du galion espagnol.

Le croiroit-on ? un ſimple corſaire, le capitaine Talbot, fit lui ſeul une priſe eſtimée vingt-ſix millions : c'étoient deux bâtimens francois, frétés par les Eſpagnols avant la declaration de guerre entre l'Angleterre & la France. Chaque matelot eut pour ſa part du butin huit cents cinquante guinées. Qu'on juge du profit des officiers. Ceux qui envisagent les objets du côté moral, gémiront, ſans doute, de l'inſatiable avidité qu'inſpirent de telles aventures. Mais depuis que l'avarice avoit entraîné les Européens aux extrémités du monde, c'étoit un germe toujours renaiſſant de grandes entrepriſes & de grands maux.

Priſe faite par le corſaire Talbot.

Déjà les Anglois méditoient la conquête du Canada, & ambitionnoient d'enlever à la France ſes poſſeſſions dans l'Amérique ſeptentrionale. Leur colonie de la Nouvelle-Angleterre fit elle-même, à ſes propres frais, un armement contre l'Iſle Royale (Cap-Breton), avantageuſement ſituée pour la pêche de la morue. Quatre vaiſſeaux de guerre qu'envoya la cour de Londres, ſuffirent avec les forces de la colonie. Louisbourg ſe défendit près de deux mois, quoique dépourvu de munitions. Enfin il fallut ſe rendre. Des vaiſſeaux richement chargés arrivent dans ce port, ſans ſe douter

Les Anglois prennent Louisbourg.

du péril ; ils tombent entre les mains de l'ennemi : autre perte de vingt-cinq millions. (1746.) En une ſeule rencontre, on avoit perdu ailleurs deux vaiſſeaux de guerre & trente vaiſſeaux marchands.

Ils gagnent deux batailles navales.

Anſon, devenu vice-amiral, gagna la bataille navale de Finiſterre. La même année 1747, l'amiral Hawke en gagna une ſeconde ; & la marine françoiſe ſe trouva réduite à un vaiſſeau. Dans ces actions, les François ſignalerent toujours leur courage, mais contre une ſupériorité de forces qui devoit infailliblement les accabler.

Expédition de la Bourdonnaie ſur Madras.

La compagnie des Indes, qu'on croyoit alors plus utile qu'elle ne l'etoit réellement, avoit des vaiſſeaux de guerre & des troupes. Elle fit la guerre ; elle eut des ſuccès dont on fut d'abord ébloui. Mahé de la Bourdonnaie, gouverneur de l'ile de Bourbon, entreprit le ſiége de Madras ſur la côte de Coromandel. C'étoit le principal établiſſement des Anglois. Ayant vaincu & diſperſé une de leurs eſcadres, il força la ville à ſe rendre. Les ordres de la cour ne permettoient point de garder de conquête dans l'Inde : il convint avec les habitans de Madras, d'une rançon, évaluée à plus de neuf millions de notre monnoie. (1746.)

Du Pleix en perd le fruit, & perſécute la Bourdonnaie.

De tout temps la rivalité & la diſcorde ont empoiſonné les ſources du bien public. Du Pleix, gouverneur génénéral à Pondicheri, déſapprouve cette capitulation, la viole, détruit une partie de Madras, ruine les colons, & perd ainſi les fruits de la conquête. Il fait ſigner par ſes conſeils de Pondichéri des mémoires violens, contre un homme qui venoit de rendre un ſervice eſſentiel, & qui avoit rempli glorieuſement ſon devoir. La Bourdonnaie revient en France, eſt mis à la Baſtille, y reſte plus de trois ans, eſt enfin juſtifié, & meurt d'une maladie qu'il a contractée en priſon.

Mais il ſauve Pondichéri.

Si du Pleix ſe rendit odieux par ſes injuſtices envers un rival digne de reconnoiſſance, il méritoit d'ailleurs par ſes talens & ſes travaux l'eſtime de la nation. Il eut la gloire en 1748 de ſauver Pondichéri, que l'amiral anglois Boſcawen aſſiégeoit par mer & par terre. Décoré du cordon rouge, il régna en quelque ſorte dans cette partie de l'Inde. Il ſe mêla des guerres civiles entre les *nababs*, vaſſaux du Grand-Mogol, tyrans oppoſés les uns aux autres, comme l'étoient en Europe les vaſſaux des rois, ſous le gouvernement féodal. Il y gagna des provinces. Après le traité d'Aix-la-

Entrepriſes de du Pleix.

Chapelle, dont je vais rendre compte, il ſoutint une guerre contre les Anglois, ennemis du nabab qu'il protégeoit par politique. Mais tant d'éclat & de puiſſance n'aboutit qu'à une diſgrace. Une entrepriſe téméraire ſur Maduré le perdit ſans reſſource. Vaincu par les Anglois, rappelé en France, (1753) il fut en procès avec la compagnie des Indes pour les débris de ſa fortune, & le chagrin lui coûta la vie.

Malheurs des François dans l'Inde.

Ainſi la Bourdonnaie, du Pleix, & enſuite le fameux comte de Lalli (décapité en 1766) ſont de grands exemples des malheurs que l'on va chercher ſi loin dans le pays des diamans & des marchandiſes rares. Les François peut-être ont quelquefois trop peu eſtimé, de même que les Eſpagnols, les tréſors que la terre offre chez eux à leur induſtrie. Souhaitons du moins, puiſque le luxe s'eſt fait un beſoin des productions de l'Inde, ſouhaitons que ce commerce ſoit mieux dirigé, ſoit plus libre; & qu'une nouvelle compagnie, ſi elle exiſte jamais, n'ait point à ſoutenir les dépenſes & les entrepriſes de ſouveraineté, qui ont entraîné la ruine de l'ancienne. L'exemple des compagnies angloiſe & hollandoiſe ne décide rien pour nous. De la différence des gou-

vernemens résultent des différences essentielles en cette partie, comme en plusieurs autres.

CHAPITRE IX.

SIEGE de Mastricht, & traité d'Aix-la-Chapelle. — Suite de ce traité jusqu'à la paix de 1763.

LA guerre de la succession d'Autriche étoit, depuis 1741, un fléau universel. Les nations s'épuisoient, parce que les cours avoient armé. Un subside de neuf millions trois cents vingt mille livres sterling, accordé au roi d'Angleterre en 1747, fait connoître également & les ressources prodigieuses des Anglois, & la dette énorme que devoit contracter l'état. Cependant, telle est l'opiniâtreté de la haine ou des préventions nationales, on vouloit continuer la guerre. Louis XV, en offrant la paix à chaque victoire, montroit en vain une modération que les ennemis prenoient pour foiblesse ou pour feinte. Il ne pouvoit parvenir à son but, de pacifier l'Europe, que par des coups qui fissent trembler la Hollande; & le maréchal de

Opiniâtreté des ennemis de la France.

Saxe disoit en bon politique : *La paix est dans Mastricht.*

1748. Siége de Mastricht, qui amene la paix.

Une armée de quatre vingt mille hommes, sous les ordres du duc de Cumberland, mettoit obstacle au siége de cette ville. Il falloit donner le change à l'ennemi. C'est ce que fit le général, en déployant tous les secrets de la science militaire; science qu'il avoit approfondie, comme les Césars & les Turenne. On doit rendre cette justice au maréchal de Noailles, qu'il traça le plan de l'expédition, sans vouloir en partager la gloire. La place fut investie le 5 avril 1748. Trente-cinq mille Russes avançoient, étoient déjà dans le cœur de l'Allemagne. Mais Mastricht devoit succomber avant que leur secours pût être utile. La terreur se répandit en Hollande. Les ennemis demanderent enfin la paix, tant de fois refusée par eux. On signa les préliminaires à Aix-la-Chapelle le 30 avril, & le traité définitif le 18 octobre suivant. Voici encore une preuve remarquable des maux de la guerre.

Traité d'Aix-la-Chapelle.

On avoit prétendu morceler de toutes parts la succession autrichienne, & surtout procurer à don Philippe un établissement considérable en Italie. Don Philippe n'eut que Parme, Plaisance & Guastalla ;

Guaſtalla ; ſans même que les filles de ſa maiſon puſſent en hériter. Marie-Thérefe conſerva le Milanez, excepté quelques démembremens cédés au roi de Sardaigne. Elle ne perdit en Allemagne que la Siléſie & le comté de Glatz. En un mot, cette puiſſance qu'on vouloit preſque détruire, fut légérement endommagée ; & toutes les autres garantirent de la maniere la plus ſolennelle la pragmatique-ſanction de Charles VI, c'eſt-à-dire, le nouvel ordre de ſucceſſion établi pour ſes deſcendans. Les garanties précédentes n'avoient pu empêcher la guerre : celles-ci doivent être plus efficaces en cas de beſoin ; ou ni les traités ni l'expérience n'ont d'effet ſolide.

La France abandonne toutes ſes conquêtes.

Louis XV fit la paix, *non en marchand, mais en roi* ; comme le dit ſon plénipotentiaire, le comte de Saint-Sévérin. Il abandonna toutes ſes conquêtes. Le duc de Modene, gendre du célebre duc d'Orléans, & la république de Gênes, ſes alliés, recouvrerent tous leurs droits & leurs états. Le royaume des Deux-Siciles fut aſſuré à don Carlos. On garantit de nouveau l'ordre de ſucceſſion à la couronne d'Angleterre, en faveur de la maiſon de Hanover. La France s'obligea, comme autrefois, à ne point ſouffrir les Stuarts ſur

ſes terres. Le prince Edouard refuſant de ſe retirer, on crut devoir uſer de violence ; on l'arrêta, on le mit en priſon. Triſte dénouement de ſes avantures !

Peu d'avantages pour l'Angleterre.

Les Anglois reſtituerent leurs conquêtes : quelques avantages pour leur commerce, furent tout le fruit de leurs dépenſes & de leur obſtination.

Ce traité fut défectueux.

Il eſt inconcevable qu'en finiſſant cette guerre, avec l'expérience de tout ce que des traités défectueux attirent de ſuites funeſtes, on n'ait pas pris les meſures les plus ſages pour obvier à de ſi terribles inconvéniens. Les politiques ſont quelquefois comme le peuple, fort impatiens de ſe délivrer du mal actuel, & penſant très-peu à prévenir le mal futur. On fit tout avec précipitation ; on négligea des choſes eſſentielles ; on jeta, en quelque ſorte, dans la paix les ſemences de la guerre. Peu de traités ont paru auſſi dignes de critique.

Faute inſigne à l'égard de Parme.

Selon l'ordre de ſucceſſion établi pour le royaume de Naples, don Carlos pouvoit laiſſer la couronne à un de ſes fils, en cas qu'il parvînt à celle d'Eſpagne. On ſuppoſa néanmoins dans les préliminaires, qu'en ce cas don Philippe monteroit ſur le trône de Naples. Pour réparer cette faute, il en a coûté neuf millions à la France, données au roi de

Sardaigne, qui autrement devoit acquérir Plaisance & une partie du Plaisantin. Don Carlos (Charles III) a succédé en 1759 au roi d'Espagne, Ferdinand VI, son frere. Il a laissé les Deux-Siciles à un de ses fils, Ferdinand IV. A quoi eût été réduit l'état de Parme, sans la générosité de Louis XV!

Une faute de plus grande conséquence, dans les négociations d'Aix-la-Chapelle, outre plusieurs articles négligés, fut d'abandonner au hasard, ou plutôt à la discorde, les droits & les pays contestés en Amérique. On n'ignoroit pas les prétentions des Anglois, possesseurs de l'Acadie depuis le traité d'Utrecht, & disposés à s'étendre sur le canada. On connoissoit leur génie avide & entreprenant. On devoit prévoir que, s'il n'y avoit pas de limites bien fixées, il y auroit mille prétextes de rupture. Mais loin de fixer des limites, on stipula que *toutes choses seroient remises sur le pied où elles étoient, ou devoient être, avant la présente guerre*. Quel avantage pouvoient tirer de ces mots, *ou devoient être*, ceux qui voudroient empiéter sur leurs voisins! Les déserts de l'Amérique septentrionale, si peu connus en Europe, & en apparence si peu importans, devenoient par-là une pépiniere de discordes & d'hostilités.

Plus grande faute à l'égard de l'Amérique.

Origine de la guerre de 1755.

Effectivement dès 1749, la cour de France fut dans le cas de se plaindre à celle de Londres, des entreprises que faisoient déja les Anglois à main armée : car c'est ainsi qu'ils vouloient remettre les choses *sur le pied où elles devoient être.* On négocia long-tems & inutilement. Autant Louis désiroit la paix, autant la nation angloise respiroit la guerre. Avant qu'il y eût de rupture déclarée, la cour de Londres fit attaquer les vaisseaux françois vers le Canada ; & les violences allerent au point, que le roi le plus pacifique fut obligé de prendre les armes. Le ministere anglois avoit changé de systême. Au lieu de s'épuiser dans le continent de l'Europe pour les querelles d'autrui, il vouloit employer ses forces maritimes à faire des conquêtes, en des pays que l'industrie & la culture peuvent rendre très-florissans.

Tableau de cette guerre funeste & inconcevable.

Telle a été l'origine de la guerre de 1755, de cette guerre qui a produit des événemens presque incroyables. On a vu la France passer de la gloire à l'humiliation ; conquérir d'abord l'île de Minorque & l'électorat de Hanover, & perdre ses établissemens en Amérique, en Afrique, en Asie ; victorieuse dans les premieres batailles, vaincue lorsqu'elle sembloit devoir le plus compter sur la

victoire. On a vu l'alliance étonnante du roi de Prusse avec l'Angleterre éteindre la longue inimitié des maisons de France & d'Autriche, les unir aussi étroitement qu'elles avoient été, depuis deux siecles, cruellement armées l'une contre l'autre.

Succès du roi de Prusse.

On a vu cet indomptable Frédéric prévenir, par l'invasion de la Saxe, les desseins qu'il croyoit formés contre lui; allumer de la sorte une guerre, dont il devoit être, selon toute apparence, la victime; avoir pour ennemis la France, la Suede, la Russie, l'Autriche & une grande partie de l'Empire, & trouvant dans lui-même, dans ses talens, son courage, son économie, son activité, des ressources que n'avoit aucune puissance. On l'a vu, sur le point de tout perdre, après une défaite totale à Prague, (1757) défaire la même année à Rosback les François & les Impériaux, remporter immédiatement après, la victoire de Lissa, & redevenir formidable au moment qu'il pensoit moins à vaincre qu'à mourir avec honneur.

Pacte de famille.

On a vu le *pacte de famille* resserrer les nœuds de la nature entre toutes les branches des Bourbons; le nouveau roi d'Espagne, Charles III, abandonner le systême de neutralité que son frere Ferdinand VI avoit suivi; & les Anglois

triompher alors de l'Espagne comme de la France, lui enlever la Havane, l'île de Cuba, dans la mer du Mexique; Manille & les Philippines, dans les Indes orientales, avec les richesses immenses de ces colonies, qu'une foible marine ne pouvoit défendre contre les dominateurs des mers.

Traités de 1763. Enfin, après sept années de destruction dans toutes les parties du monde, on a vu cette guerre finir en 1763, par les traités de Paris & de Hubersbourg, de la maniere la plus glorieuse aux ennemis des maisons d'Autriche & de France. D'un côté, le roi de Prusse n'a rien perdu de ses domaines; de l'autre, l'Angleterre a gagné environ deux mille lieues de terrain en Amérique, depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au Mississipi. Il fallut encore démolir les ouvrages du port de Dunkerque du côté de la mer.

Observation sur les conquêtes des Anglois en Amérique. On ne sauroit douter que le Canada & les autres parties de l'Amérique septentrionale, dont la France & l'Espagne profitoient si peu, ne soient pour l'Angleterre une acquisition de très-grande conséquence. Ses colonies y prosperent au sein de la liberté: elles se gouvernent par leurs lois, elles se taxent elles-mêmes; l'agriculture multiplie sans cesse

leurs ressources ; & quoique la métropole gêne leur commerce à certains égards, les encouragemens & les secours qu'elles en reçoivent forment une compensation avantageuse. La population des colonies angloises prouveroit seule combien elles sont florissantes, combien elles peuvent être redoutables. Il semble que l'empire de la Grande-Bretagne menace d'engloutir l'Amérique entiere. Mais n'a-t-on pas vu toujours qu'un agrandissement extrême étoit le présage d'une chute ? & si des colonies trop puissantes viennent à se détacher de la métropole, comme il est probable, tant de conquêtes doivent-elles beaucoup flatter l'ambition ?

Malheurs de la guerre.

Je finis par les paroles d'un historien célebre, qui a pu s'instruire mieux que tout autre sur l'histoire des derniers tems. » L'état (la France) perdit, dans » le cours de cette funeste guerre, la » plus florissante jeunesse, plus de la » moitié de l'argent comptant qui cir- » culoit dans le royaume, sa marine, » son commerce, son crédit. On a cru » qu'il eût été très-aisé de prévenir tant » de malheurs, en s'accommodant avec » les Anglois pour un petit terrain liti- » gieux vers le Canada. Mais quelques » ambitieux, pour se faire valoir & se » rendre nécessaires, précipiterent la

» France dans cette guerre fatale. Il en » avoit été de même en 1741. L'amour-» propre de deux ou trois personnes » suffit pour désoler l'Europe. La France » avoit un si pressant besoin de cette » paix, qu'elle regarda ceux qui la con-» clurent comme les bienfaicteurs de la » patrie. Les dettes, dont l'état demeu-» roit surchargé, étoient plus grandes » encore que celles de Louis XIV. La » dépense seule de l'extraordinaire des » guerres avoit été en une année de » quatre cents millions. Qu'on juge par-» là du reste. La France auroit beau-» coup perdu, quand même elle eût » été victorieuse *.

Autres maux de la société dans ce siecle.

A l'horrible fléau de la guerre, ajoutons ceux de la nature, ceux des discordes intestines & des vices dominans; les tremblemens de terre qui renversent des villes opulentes, Lima en 1746, Lisbonne en 1756, &c.; la misere qui dépeuple les campagnes & enchaîne l'agriculture; le luxe qui enrichit des talens frivoles, & arrache le pain aux hommes utiles; la passion effrénée des richesses & des plaisirs, qui étouffe jusqu'aux principes des mœurs dans la multitude,

* *Précis du Siecle de Louis XV.*

qui porte ou la corruption ou le découragement jusques dans les ames honnêtes; la fureur de briller, qui ne permet presque plus de se rendre vraiment estimable; les dissentions religieuses qui, en s'affoiblissant, laissent encore un levain d'animosités civiles; les conflits d'autorité, qui répandent une sombre inquiétude, & augmentent les maladies dangereuses du corps politique; l'irréligion poussée jusqu'à vouloir éteindre l'idée de Dieu, & anéantir les principes fondamentaux de la vertu : à cette vue, on sera tenté de croire que les progrès de la raison, très-sensibles en tout genre, sont un avantage médiocre pour l'espece humaine.

Mais la raison nous a délivrés de plus grands maux.

Mais si l'on se retrace le tableau des anciens âges, de ces tems où les mœurs féroces laissoient à peine des vestiges d'humanité; où la nature sauvage, & néanmoins vicieuse, se précipitoit sans frein dans tous les crimes; où l'on ne voyoit que des tyrans impitoyables & des esclaves abrutis; où de monstrueux préjugés gouvernoient le corps entier des nations; où une anarchie sanguinaire faisoit régner l'unique loi du plus fort; où la superstition, si désolante par elle-même, allumoit encore la rage du fanatisme; où les guerres civiles

renaissoient continuellement du massacre des citoyens ; en un mot, où tout étoit presque stupidité, aveuglement, injustice, barbarie, oppression, noirceurs, calamités : alors on sentira le prix des arts, des sciences, des mœurs sociales, des lois bienfaisantes quoique imparfaites, dont jouit une grande partie de l'Europe; & l'on avouera qu'au milieu de grands abus & de grands vices, la raison perfectionnée ouvre du moins le chemin de la sagesse & du bonheur, qu'elle adoucit du moins les maux de la vie.

Rivalité de la France & de l'Angleterre dans les sciences & la littérature.

Il conviendroit peut-être ici de suivre la marche de l'esprit humain, sous l'époque de Louis XIV, & de marquer ses progrès, sur-tout dans la carriere de la littérature & des sciences. Mais pour cela, il faudroit passer les bornes de cet ouvrage, ou ne donner que des notices fort imparfaites sur des objets d'ailleurs fort connus. Je me contente d'observer que la rivalité de la France & de l'Angleterre n'est pas moins vive en ce genre, qu'en tout ce qui appartient aux intérêts politiques. Les Anglois ont d'abord signalé dans les sciences la profondeur de génie qu'on ne leur disputera jamais ; les François ont déployé dans la belle littérature les talens ou

agréables ou ſublimes, les graces & le goût qui les diſtinguent. Ceux-là ont brillé enſuite par les charmes de la poéſie, de l'imagination, de l'élégance & du vrai beau uni aux richeſſes de la raiſon : ceux-ci ont lutté contre eux à leur tour, & avec ſuccès, par une force d'eſprit capable de pénétrer tout ce que l'intelligence peut atteindre. Si les premiers ſont ſupérieurs par une ſuite de vues & une conſtance d'efforts, que favoriſe le caractere national ; les ſeconds l'emportent peut-être par une fineſſe de tact, une juſteſſe de méthode & une clarté de ſtyle, que leurs rivaux même ſemblent reconnoître quelquefois en les imitant. Enfin, j'oſe le dire, les uns & les autres partagent la gloire de fournir des modeles à l'Europe, & de l'éclairer ſur les choſes les plus dignes de l'humanité.



DE L'ETAT

Et des principales révolutions de l'Asie dans les derniers siecles.

L'HISTOIRE de l'Asie moderne ne doit être un objet d'étude que pour des savans. Celle de l'Europe si étendue & si nécessaire, embrasse tous les genres d'instruction; & l'on peut ignorer sans regret ce qui nous intéresse beaucoup moins. Il importe cependant d'avoir quelque idée générale de ces nations, les plus anciennement policées : c'est une partie essentielle de la connoissance du genre humain. Tâchons de rassembler en peu de mots les objets d'une curiosité vraiment utile.

CHAPITRE PREMIER.

La Chine.

L'EMPIRE de la Chine exiſte-t-il, ou non, depuis plus de quatre mille ans ? voilà un problême hiſtorique ſujet à beaucoup de difficultés, quelque ſentiment qu'on embraſſe. Cette prodigieuſe antiquité, établie ſelon d'illuſtres écrivains, par des obſervations aſtronomiques indubitables, eſt combattue par d'autres ſavans, qui paroiſſent avoir profondément étudié la matiere, ou du moins en juger ſans prévention. Les fables répandues dans les anciennes annales chinoiſes affoibliſſent beaucoup, ſans doute, toutes les preuves qu'on apporte de l'authenticité de ces annales. Quand le faux domine, comment démêler le vrai avec certitude ? Il n'eſt pas moins certain que la Chine, pluſieurs ſiecles avant notre ère, faiſoit un état puiſſant, policé, gouverné comme aujourd'hui, ayant de bonnes lois, & ſur tout une morale excellente. Confucius, ce philoſophe légiſlateur, étoit né environ 550 ans avant Jeſus Chriſt, vers le temps de la mort de Solon ; &

Antiquité de l'empire chinois.

l'empire avoit déjà une grandeur que rien n'égaloit dans le monde.

Révolutions fréquentes : preuve de despotisme, selon Montesquieu.

On compte vingt-deux dynasties, qui ont regné successivement à la Chine. Ne faut-il pas en conclure, avec Montesquieu, que ce gouvernement est despotique ? La vraie monarchie tempérée est-elle sujette à tant de révolutions violentes ? En général, les dynasties ont bien commencé & mal fini. « Il étoit » naturel que des empereurs nourris dans » les fatigues de la guerre, qui parve» noient à faire descendre du trône une » famille noyée dans les délices, con» servassent la vertu qu'ils avoient éprou» vée si utile, & craignissent les vo» luptés qu'ils avoient vues si funestes. » Mais après ces trois ou quatre pre» miers princes, la corruption, le luxe, » l'oisiveté, les délices s'emparent des » successeurs : ils s'enferment dans le » palais, leur esprit s'affoiblit, leur vie » s'accourcit, la famille décline ; les » grands s'élevent, les eunuques s'ac» créditent ; on ne met sur le trône » que des enfans ; le palais devient en» nemi de l'empire ; un peuple oisif » qui l'habite ruine celui qui travaille ; » l'empereur est tué ou détruit par un » usurpateur qui fonde une famille, » dont le troisieme ou le quatrieme

» successeur va dans le même palais se » renfermer encore.* » Ce tableau semble fait d'après nature.

Opinion contraire à celle de Montesquieu.

M. de Voltaire juge tout différemment. Il ne voit rien de plus sage que le gouvernement chinois, où de grands tribunaux examinent, reglent les affaires; où le prince est obligé de consulter des hommes instruits, élevés par leur mérite. En un mot, l'idée du despotisme, qu'il n'admet pas même pour la Turquie, lui paroît absurde pour la Chine. La contrariété d'opinions, entre deux génies supérieurs, sur un point de fait de cette nature, doit rendre sensibles les bornes de nos connoissances. Et l'on prétend éclaircir les ténebres de l'histoire ancienne? & sur quelques passages obscurs, isolés, on ose établir des systêmes.

Véritable état de la question.

Cependant la dispute roule peut-être sur les mots plus que sur les choses. Sans doute, le pur despotisme, par lequel un seul homme seroit le maître absolu des biens & de la vie de tous, n'excite nulle part, & ne sauroit s'exercer dans un vaste empire ou les lois & les mœurs y opposent une barriere permanente. Mais

* Esprit des Lois, l. 7, c. 7.

la volonté du prince l'emporte-t-elle sur toute l'autorité des lois ? la terreur & la violence, ou, si l'on veut, les ordres capricieux de la cour, sont-ils le ressort le plus efficace du gouvernement ? c'est le point où la question devroit se réduire. Or les faits connus semblent suffire pour la décider. On les tient des missionnaires jésuites, grands admirateurs d'un gouvernement conforme à leurs principes d'obéissance.

La crainte est le ressort du gouvernement chinois.

Le respect le plus profond pour l'autorité paternelle en est la base. On révere l'empereur comme le pere commun de l'empire. Heureux les sujets, quand il soutient dignement un titre si précieux ! Mais ce pere adoré presque comme un Dieu, & dont on n'ose examiner les ordonnances, devient par là très-naturellement un despote. S'il veut, rien ne lui résiste ; tout plie, tout est abattu. Des favoris, des eunuques, peuvent, sous son nom, annuller des sentences équitables, commettre & consacrer de criantes injustices. La crainte, plutôt que l'amour filial, regle l'obéissance des mandarins & du peuple. Un mot du P. du Halde dit tout : *C'est le bâton qui gouverne la Chine.*

Barrieres qui arrê-

Si donc les Chinois, en général, n'éprouvent pas les fléaux du despotis-

me, n'est-ce pas que l'intérêt du souverain leur sert de défense ? n'est-ce pas que les mœurs, les coutumes, les cérémonies invariables, devenues par leur perpétuité une seconde nature pour ce grand peuple, rendent l'exercice de la tyrannie également difficile & dangereux ? n'est-ce pas que les principes & l'opinion, fortement enracinés dans tout l'empire, arrêtent à un certain point le pouvoir le plus absolu ? Il y a lieu de croire que les Chinois vivent contens de leur sort. Il est vraisemblable aussi que le même gouvernement produiroit ailleurs un effet contraire.

rent le despotisme.

Pour peu qu'un empereur ait de sentimens, le tribunal de l'histoire est surtout propre à modérer ses passions. Les mandarins qui composent ce tribunal, tiennent exactement registre, chacun en particulier, de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait de remarquable & d'intéressant pour le bien de l'état. Ils jettent leurs feuilles signées dans une espece de coffre, qui ne s'ouvre qu'après l'extinction de la dynastie régnante. Ce sont les matériaux de l'histoire du regne actuel. Rien ne peut faire trahir la vérité aux mandarins chargés d'un si noble emploi. Belle institution, sans doute. Mais pourquoi attendre la fin d'une

Tribunal de l'histoire.

dynaſtie ? Une publicité tardive eſt infiniment moins capable d'encourager la vertu, d'effrayer le vice. On ſoupçonneroit volontiers que le deſpotiſme a corrompu cet admirable établiſſement.

La Chine deux fois conquiſe.

La fameuſe muraille de cinq cents lieues, haute de quarante-cinq pieds, épaiſſe de dix-huit, conſtruite avant notre ère pour ſe garantir de l'invaſion des Tartares, ne les a point empêchés de conquérir deux fois la Chine; d'abord au treizieme ſiecle, ſous Genghiz-Kan & ſes fils; enſuite au dix-ſeptieme. Cette derniere révolution eſt la ſeule dont je doive parler ici.

Invaſion des Tartares Mantcheoux.

Quelques violences, commiſes con re les Tartares Mantcheoux, irriterent ce peuple libre & belliqueux. Ils ſe vengerent par les armes. Endurcis à toutes les fatigues, ne craignant rien, mépriſant la mort, ils avoient, comme guerriers, autant de ſupériorité ſur les Chinois, que ceux-ci en avoient ſur eux comme nation policée. Les provinces ſeptentrionales furent conquiſes, tandis qu'un mandarin révolté s'emparoit des provinces du midi. En 1641, ce mandarin victorieux ſe rendit maître de Pékin, la capitale de l'empire, ville immenſe où l'on compte deux millions d'habitans. Telle étoit la foibleſſe, la

Révolte d'un mandarin.

lâcheté de l'empereur, qu'il n'essaya point de se défendre. L'impératrice s'étoit pendue : quarante femmes qu'il avoit encore, se pendirent par ses ordres, du moins à son invitation : sa fille refusant de les imiter, il l'abattit d'un coup de sabre. Mais il ne s'étrangla lui-même, qu'après avoir attendu hors de la ville les dernieres nouvelles d'une perte inévitable.

Horreur dans le palais.

Taitsong, chef des Tartares, assez grand homme pour les soumettre à des lois, poussa toujours ses conquêtes. Sous la minorité de Chang-ti son neveu, qui lui succéda, le mandarin usurpateur fut tué, & les conquérans subjuguerent presque tout l'empire. Enfin leur domination se trouva solidement établie sous Kam-hi, encore très-jeune, successeur de Chang-ti son pere. Après environ trente années de guerre, la Chine entiere resta soumise à des barbares, mais aussi prudens que terribles, puisqu'ils adopterent ses lois & ses coutumes.

Les Tartares s'établissent solidement.

On voit Kam-hi, dont le regne commence en 1661, cultiver les sciences, & favoriser les missionnaires jésuites, qui s'étoient introduits par leur moyen dans le palais impérial. Alors le christianisme fit des progrès dans l'empire. Mais les rivalités, les disputes entre les

Sous Kam-hi, progrès des missionnaires.

jésuites & les autres missionnaires ; les accusations d'idolâtrie, portées à Rome au sujet des rites chinois ; l'esprit contentieux des Européens, qui souffloit la discorde chez un peuple si pacifique ; & sur-tout la crainte de leurs entreprises ambitieuses, que le voile de la religion couvroit si souvent : ces différentes causes ruinerent de fond en comble l'ouvrage de leurs prédications & de leur zele.

Le christianisme proscrit en 1722.

Yontching, successeur de Kam hi en 1722, abrogea les lois de son pere en faveur du christianisme. Il fit abattre les églises, renvoya tout ce qui n'étoit que missionnaire, garda seulement les mathématiciens, les savans & les artistes dont il connoissoit l'utilité. « Si j'envoyois dans votre pays, dit il aux » jésuites, une troupe de bonzes & de » lamas, (moines & prêtres de la Chi- » ne,) comment les recevriez vous ? » Vous voulez que tous les Chinois se » fassent chrétiens : votre loi le deman- » de, je le sais ; mais en ce cas, que » deviendrons nous ? les sujets de vos » rois. Vos disciples ne reconnoissent » que vous. Dans un temps de trouble, » ils n'écouteroient d'autre voix que la » vôtre. Je sais qu'à présent il n'y a » rien à craindre ; mais quand les

» vaisseaux viendront par milliers, il » pourroit y avoir du désordre *. » Ce qui étoit arrivé au Japon, comme on le verra bientôt, donnoit du poids à ce discours.

Ajoutons ici un petit nombre de remarques intéressantes. L'empire de la Chine, qui embrasse environ six cents lieues en longitude, & autant en latitude, contient une population infinie. Aussi l'agriculture y est elle au dernier degré de perfection. De tout temps le prince s'est fait un devoir de l'encourager, de l'honorer. On connoît la cérémonie annuelle, où il donne lui-même l'exemple du labourage. Les mandarins l'observent également dans les provinces. Une ordonnance impériale porte : *Nos anciens tenoient pour maxime que, s'il y avoit un homme qui ne labourât point, ou une femme qui ne s'occupât point à filer, quelqu'un souffroit le froid ou la faim dans l'empire.* L'auteur de l'ordonnance se fonde sur cette maxime, pour détruire les monasteres de bonzes. S'il les détruisit en effet, la superstition a bien triomphé depuis du législateur.

Zele pour l'agriculture.

Ordonnance remarquable.

Les Chinois n'entretiennent que les

Produit des terres

* Voyez les *Lettres édif. t.* 17.

animaux néceſſaires, parce qu'il n'y a rien de trop pour nourrir le peuple. En voyage ils ſont portés par des hommes : les canaux ſervent au tranſport des marchandiſes. Tout ce qui peut ſervir d'engrais aux terres, eſt conſervé précieuſement, juſqu'aux urines. On fait, ſelon M. Poivre, dans les provinces méridionales, trois moiſſons de riz par année ; & la terre rend chaque fois plus de cent pour un, ſans ſe repoſer jamais. Les pauvres y vivent uniquement de riz, travaillent preſque nus, ou ſont habillés de coton. Un arpent produit peut-être de quoi habiller en coton cinq cents perſonnes. Ainſi l'entretien du pauvre eſt facile à tous égards. La dîme ſur le produit des terres, plus ou moins forte ſelon la nature du ſol, fait le revenu prodigieux de l'empereur : impôt unique, payé en nature à des magiſtrats qui le régiſſent. Une partie reſte en magaſin pour les beſoins publics. Et cependant, s'il vient une année de diſette, le peuple meurt par milliers ; tant il eſt nombreux. Que ſeroit-ce ſous un gouvernement dont l'adminiſtration ſeroit moins douce & moins prévoyante * ?

Subſiſtance.

La dîme, impôt unique.

* Voyez les *Voyages d'un Philoſophe*.

Fourberie chinoise, expliquée par Montesquieu.

Quelque étrange que paroiſſe le contraſte entre la fourberie des Chinois & leur morale, l'auteur de l'*Eſprit des Lois* prétend l'expliquer par le fond même des choſes. « Quand tout le » monde obéit, & que tout le monde » travaille, l'état eſt dans une heureuſe » ſituation. C'eſt la néceſſité, & peut-» être la nature du climat, qui ont » donné à tous les Chinois une avidité » inconcevable pour le gain ; & les » lois n'ont pas ſongé à l'arrêter. Tout » a été défendu, quand il a été queſ-» tion d'acquérir par violence ; tout a » été permis, quand il s'eſt agi d'ob-» tenir par artifice ou par induſtrie. Ne » comparons donc pas la morale des » Chinois avec celle de l'Europe. Cha-» cun à la Chine a dû être attentif à » ce qui lui étoit utile : ſi le frippon a » veillé à ſes intérêts ; celui qui eſt » dupe devoit penſer aux ſiens. A La-» cédémone, il étoit permis de voler ; » à la Chine, il eſt permis de trom-» per *. » Que le beſoin inſpire l'envie de tromper, cela ſe conçoit aiſément : mais que la tromperie s'accorde avec la morale ſi célebre des Chinois, c'eſt un

* *L.* 14, *c.* 20.

point trop peu croyable. Entre la légiſlation qui permet ou tolere, & la morale qui approuve, il y a ſouvent une différence infinie. L'exemple de Lacédémone eſt mal appliqué.

Population exceſſive.

On doit conclure qu'une population exceſſive entraîne des inconvéniens notables. Elle force même des Chinois à expoſer leurs enfans, à vendre leurs filles. Elle met la défiance dans le commerce, puiſqu'elle excite à la fourberie. Où ne trouve-t-on pas le bien & le mal mêlés enſemble ? Le chef-d'œuvre de la légiſlation eſt d'avoir pourvu, dans ce vaſte empire, à maintenir la tranquillité intérieure malgré la multitude incroyable des habitans, & l'activité du travail, malgré la chaleur d'un climat qui inſpire la molleſſe.

Grand art de la légiſlation.

Science médiocre en Chine, mais beaucoup de morale.

On ſait que la langue & l'écriture chinoiſes, dont l'étude abſorbe preſque toute la vie des lettrés, ſont un obſtacle invincible au progrès des connoiſſances, indépendamment des préventions nationales, & de l'empire abſolu, ſoit de l'opinion, ſoit de la coutume. Mais les Chinois ont eu le bon ſens de s'attacher à l'eſſentiel, à une morale ſenſée, bienfaiſante, qui avec peu de préceptes & beaucoup de pratique, prévient les déſordres, unit par des égards mutuels tous les membres de

de la ſociété, & perpétue au ſein de la paix la proſpérité de l'état. Un peuple ainſi gouverné par les mœurs, quelques défauts qu'il puiſſe avoir, ſera toujours plus heureux que des nations raffinées par le goût & dominées par la mode.

CHAPITRE II.

Le Japon.

PLUSIEURS îles forment l'empire du Japon, à l'eſt de la Chine. Les Japonois n'ont jamais été ſubjugués. Fiers, courageux, indomptables, d'un caractere même atroce, au point qu'ils ſe font preſque un jeu du ſuicide, ils obéiſſent néanmoins aux lois les plus tyranniques, & par conſéquent les plus capables d'aigrir cette atrocité de mœurs. Depuis environ ſix cents ſoixante ans avant l'ere chrétienne, ils avoient pour empereur un pontife, qu'on appelle *Dairi* ou *Dairo*. Sur la fin du ſeizieme ſiecle, le Dairi a éprouvé la même révolution que les Califes, ſucceſſeurs de Mahomet. Le général des troupes s'eſt emparé de la puiſſance réelle, & ne lui a laiſſé qu'un titre pompeux, avec des femmes, des richeſſes & du luxe, dont

Caractere des Japonois.

Gouvernement pontifical, détruit.

il jouit à Méaco. Les cérémonies religieuses inquiétent peu le gouvernement.

Tolérance de religion

Une chose très-remarquable au Japon, à la Chine, dans presque toute l'Asie, c'est la tolérance accordée aux différens cultes. Elle a facilité d'abord l'établissement & les progrès du christianisme. Si la vraie religion s'est vue ensuite privée seule d'un avantage, que possedent tant de sectes absurdes, les projets ambitieux des Européens & les fautes de plusieurs missionnaires en sont la véritable cause.

Les Portugais au Japon; & le christianisme.

Les Portugais découvrirent le Japon, vers le milieu du seizieme siecle. Ils y firent un grand commerce. Des mines d'or & d'argent, le thé, la porcelaine, &c. les attiroient dans ce pays, & ils en rapportoient des trésors. Saint François-Xavier, jésuite de leur nation, y fut entraîné par le zele apostolique. Courageux, habile, insatiable, ne respirant que conversions, n'ambitionnant que la couronne du martyre, il eut des succès éclatans, qu'on peut attribuer en partie aux rapports d'une morale austere, & des espérances d'une vie bienheureuse, avec la situation & les mœurs des Japonois. Les missionnaires accoururent; & la foi chrétienne jeta des racines aussi fortes qu'étendues.

Il eſt facile de juger quelle fut la rage des bonzes. Kæmpfer, voyageur hollandois, d'un rare mérite, les repréſente comme des fanatiques intéreſſés, eſclaves de la ſuperſtition, & régnant par elle; affectant une auſtérité affreuſe, & accumulant les richeſſes; prêchant la morale, les fins dernieres, mais concluant toujours que le meilleur moyen de fléchir les dieux, eſt d'orner les temples & d'enrichir les monaſteres; enfin abuſant de la crédulité du peuple, juſqu'à lui vendre le mérite de leurs bonnes œuvres, juſqu'à lui donner pour ſon argent des lettres de change, payables en l'autre monde. Ces bonzes, très-nombreux, étoient les ennemis les plus redoutables d'une religion qui démaſquoit leur impoſture. Mais le mépris & la haine qu'ils méritoient, ne contribuerent pas peu à multiplier les partiſans de la nouvelle doctrine. Toute ſuperſtition, dont les miniſtres ſont décriés, court de grands riſques. Les bonzes décriés.

En 1585, Grégoire XIII reçut une ambaſſade de trois princes japonois. L'égliſe romaine & les jéſuites en triomphérent. Cependant l'empereur, vers le même tems, inquiet des progrès du chriſtianiſme, & craignant qu'ils n'occaſionnaſſent ou des commotions dans Ambaſſade japonoiſe à Rome.

l'état, ou quelque invasion des étrangers, défendit sous peine de mort l'exercice de cette religion. Les supplices commencerent dès-lors. On courut au martyre. Les missionnaires en devinrent plus ardens, & les prosélytes plus nombreux.

Les chrétiens persécutés.

Conspiration dénoncée par les Hollandois.

La persécution dura long-tems, se rallentit, se ranima par intervalles. Les Portugais & les Espagnols, soumis au même roi depuis Philippe II, continuoient leur commerce dans le pays. De nouveaux prédicateurs pouvoient donc y venir en foule. Mais la jalousie des Hollandois ruina toutes les espérances. Il découvrirent à l'empereur du Japon, en 1637, une conspiration des Espagnols, & la prouverent par des lettres qu'ils disoient avoir prises dans un vaisseau. Les Espagnols ont crié à la calomnie. Cependant la révolte des chrétiens japonois d'Arima, qui prirent les armes au nombre d'environ trente mille, laisse peu de doute sur la réalité de cette entreprise : elle n'étoit que trop conforme aux principes de tant de conquêtes, ou plutôt d'usurpations, exercées dans l'un & l'autre hémisphere.

Edit contre les chrétiens.

Telle fut la cause du fameux édit, par lequel l'entrée du Japon est absolument interdite aux étrangers, aux Chi-

nois mêmes; avec défense à tous Japonois d'en sortir sous peine de mort. Le même édit condamne tout chrétien à être mis en prison, & promet une somme considérable à quiconque découvrira un prêtre chrétien. La seule grace qu'obtinrent les Hollandois fut de pouvoir aborder dans un île près de Nangazaki, en jurant qu'ils n'étoient pas de la religion des Portugais, & en marchant, dit-on, sur la croix pour le prouver. Là ils apportent des marchandises : on y met le prix. S'ils sont menés à la cour avec honneur, c'est encore une véritable humiliation, puisque leurs gardes ne les perdent jamais de vue, & s'obligent par serment de rendre compte de leurs démarches. L'avidité du commerce fait dévorer à ces riches républicains, aux souverains de Batavia, un traitement si honteux. Ils en tirent sans doute des profits considérables.

Comment les Hollandois vont au Japon.

Malgré la multitude des sectes établies chez les Japonois, il n'y a jamais, selon Kæmpfer, de disputes de religion : c'est une preuve qu'on n'y a persécuté & détruit le christianisme, que par la crainte d'une révolution dans l'état. Ni le Japon ni la Chine n'auroient févi contre les chrétiens, sans les querelles, les cabales, & les vues intéressées qui se mêlerent bientôt

Point de disputes de religion dans cet empire.

à la sainteté de l'évangile. Pour convertir les peuples, faut il troubler & alarmer les gouvernemens ? La sagesse divine nous enseigne le contraire. Malheureusement les missions ont presque toutes fini par-là.

Pratiques religieuses semblables aux nôtres.

C'est une particularité digne de l'histoire, que la ressemblance de plusieurs pratiques religieuses du Japon avec les nôtres : ordre hiérarchique, espece de canonisations, processions & pélérinages, pénitences & austérités monastiques, lampes & bougies dans les temples, sorte de chapelet pour prier, cloche qui sonne à certaines heures pour la priere, &c. Et, ce qui paroît sur tout étrange, le signe de la croix y est en usage; on le fait en forme de croix de saint André, ou en sautoir. Beaucoup d'autres exemples, dans toutes les parties du monde, prouvent que chez les nations les plus éloignées, les plus différentes par le fond des choses, le hasard, ou plutôt la nature de l'esprit humain, a produit des conformités singulieres & d'idées & de coutumes, sur-tout en matiere de culte. Mais où trouver, hors du christianisme, cette idée sublime & touchante de l'Etre suprême, cette morale également simple & parfaite, qui peuvent élever l'homme du commun à la plus haute sagesse ?

CHAPITRE III.

La Perse & le Mogol.

DU tems de Chardin, célebre voyageur mort en 1713, la Perse formoit encore un empire florissant ; du moins si l'on en juge par la magnificence de la cour, & par la population des grandes villes, signes quelquefois trompeurs. Ispahan, la capitale, pouvoit se comparer à Londres. Tauris & Cachan étoient des villes considérables & commerçantes. Sha Abbas, prince cruel, mais politique & courageux, avoit enlevé aux Turcs leurs conquêtes sur la Perse, chassé d'Ormus les Portugais, aboli une milice semblable à celle des janissaires & des strelitz ; par-là il avoit rendu son autorité plus absolue. On voit par-tout, selon M. de Voltaire, les troupes divisées en plusieurs petits corps affermir le trône, & les troupes réunies en un grand corps disposer du trône & le renverser. Ce prince mourut en 1629. La Perse sous Sha-Abbas.

Les sofis ou rois qui lui succéderent, furent des despotes sans vigueur, abrutis par la mollesse du sérail, gou- Le royaume affoibli par la faute des despotes.

vernés par des eunuques, & leur abandonnant l'empire. De-là, comme il eſt toujours arrivé, les revers, les troubles & les révolutions. On perdit Bagdad, que les Turcs prirent d'aſſaut en 1638. Les Aguans, colonie tartare, établis dans les montagnes de Candahar vers le Mogol, ſe révolterent contre un lâche & dur gouvernement. Les provinces du nord firent de même. Le ſofi, aſſiégé dans ſa capitale en 1722, ſe ſoumit au chef des rebelles, & lui donna ſa fille en mariage.

Sha-Nadir ou Thamas-Kouli-Kan.

Tandis que la Perſe étoit en proie aux barbaries de l'uſurpateur; & que les Turcs, d'une part, les Ruſſes, de l'autre, profitoient des circonſtances pour la déchirer; parut le célebre Nadir ou Thamas-Kouli Kan *, fils d'un berger, berger lui-même, (car la vie paſtorale eſt encore commune dans quelques contrées de l'Aſie,) qui oſa tenter & exécuter une révolution. Ayant raſſemblé une troupe de brigands, il offrit ſes ſervices au prince Thamas, enfant du dernier ſofi. Bientôt il eut une armée. Iſpahan & toute la Perſe ſubirent la loi qu'il im-

* C'eſt-à-dire, *Kan eſclave de Thamas.* Il ſe donna cette qualité avant de démaſquer ſon ambition.

pofa. L'ufurpateur, vaincu & prifonnier, fut condamné à perdre la tête. Kouli-Kan, qui ne combattoit que pour fa propre fortune, après avoir affecté le titre d'efclave du prince, recueillit feul tout le fruit de fes victoires. Il fit crever les yeux à Thamas, & devint roi de Perfe en 1736, fous le nom de Sha-Nadir. Les Turcs, plufieurs fois battus, conclurent avec lui un traité par lequel ils rendirent toutes les conquêtes, à l'exception de Bagdad. Rien ne fuffit à l'ambition, comme à l'avarice. Un pâtre, conquérant de la Perfe, étend fes défirs fur le Mogol, veut le foumettre à fa domination, en ravir les tréfors; & il y porte la guerre. Son ufurpation.

L'empire du Mogol, qui tire fon nom des Tartares que commandoit Genghiz-Kan, renferme une grande partie de l'Inde; pays le plus riche de l'univers, foit par les précieufes & inépuifables productions de la nature, foit par les fommes immenfes que les Européens y vont perdre pour fatisfaire leur luxe. C'eft-là fur-tout qu'un defpote, noyé dans les délices, regne fur des efclaves abrutis; & que chacun de fes vaffaux, ou des gouverneurs de province, eft un tyran qui dévore la fubftance des peuples. Moins ces tyrans connoiffent de L'empire du Mogol.

lois, plus l'état doit essuyer de révolutions sanglantes.

Aurengzeb; sa puissance & ses richesses.

Au milieu du dernier siecle, Aurengzeb, un des fils du grand-mogol, détrôna son pere, assassina ses trois freres, complices & instrumens de sa révolte, & subjugua plusieurs contrées de la presqu'île occidentale de l'Inde, en-deçà du Gange. On est saisi d'étonnement, en lisant la description que Tavernier fait de son trône, où douze colonnes d'or, enrichies de grosses perles, soutiennent un dais de pierreries, au dessus duquel s'éleve un paon, dont la queue est formée de diamans, & de tout ce qu'il y a au monde de plus précieux. Avec cette fastueuse opulence, avec les mœurs efféminées qu'elle inspire, on est bien foible contre des ennemis accoutumés au métier des armes.

Kouli-Kan soumet le mogol.

Sha Nadir, plus connu sous le nom de Thamas Kouli Kan, dont il couvroit d'abord son ambition, attaqua le petit-fils d'Aurengzeb; & n'ayant qu'une très-petite armée en comparaison de celle du mogol, il le réduisit à se livrer entre ses mains. Il fut bientôt maître de Delhi, capitale de l'empire; il en pilla les trésors qu'on évalue plus de quatre milliards; il unit à la Perse trois royaumes de l'Indostan; il imposa un tribut au reste.

Enfin il laissa le gouvernement à un vice-roi, & un vain titre d'empereur au prince qu'il avoit dépouillé. De retour dans ses états, il finit malheureusement sa carriere, assassiné par son neveu. Et voilà le terme de l'ambition triomphante : ou une fin tragique, ou des craintes & des soucis perpétuels ! La Perse, l'Indostan, ont toujours été depuis en proie aux guerres civiles. Quelquefois les François & les Anglois, établis sur les côtes, s'en sont mêlés par ambition. Les Indiens profiteront peut-être un jour de leurs leçons sur l'art de la guerre, pour les exterminer eux-mêmes ou pour les chasser.

Révolutions & guerres civiles.

Tant de révolutions qui souillent horriblement l'histoire, n'offrent que des spectacles lugubres & uniformes. Mais l'Asie, & sur-tout l'Inde, fournissent à une curiosité raisonnable des objets bien plus intéressans. C'est là qu'on retrouve des mœurs, des coutumes, des opinions, dont l'ancienneté se perd dans la nuit des siecles. C'est-là aussi qu'on voit les obstacles, qu'un respect servile pour l'antiquité oppose à la raison & à l'industrie. Les Chinois, astronomes plusieurs siecles avant que les Grecs eux-mêmes fussent policés, n'ont presque rien perfectionné depuis, ni dans les sciences, ni dans les beaux arts. Ils croient tout savoir, & ils

Les Asiatiques respectent trop l'antiquité.

ſavent peu ; ils ne font cas que de leur nation, ainſi que de leurs ancêtres; & les Européens les ont rapidement ſurpaſſés en tout genre, dès que l'Europe a eu des génies aſſez courageux pour vaincre les préjugés.

Aviliſſement des Indiens.

Quant aux Indiens, aſſervis par des barbares, loin de faire du progrès, ils ne pouvoient que tomber en décadence. Ce peuple, que la nature a rendu ſi humain, ſi ſpirituel; ce peuple inventeur des échecs, des chiffres, & vraiſemblablement des ſciences mathématiques, eſt réduit au même état que les Grecs, dont l'aviliſſement eſt ſi honteux. La doctrine de la métempſycoſe nourrit encore ſes ſentimens d'humanité, même à l'égard des animaux. Ils conſervent des monumens de leur ancien ſyſtême de religion, que M. Howel, Anglois, & M. Anquetil, François, nous ont fait connoître comme authentiques. Selon ces livres indiens, l'intelligence infinie a créé le monde & le gouverne ; un nombre de ſes plus parfaites créatures ayant abuſés de leur liberté pour lui déſobéir, Dieu les a condamnées à vivre dans des corps mortels ; les ames ſont immortelles, & doivent être punies ou récompenſées ſelon leurs œuvres. On aſſure que les Brames ou Bramines mo-

Leur ancienne religion.

dernes, les Banians, les Gentous, ſont attachés au fond de cette doctrine, comme les Guèbres réfugiés dans l'Inde, conſervent celle de Zoroaſtre. Mais combien de fables & d'extravagances n'y ont-ils pas ajoutées?

Les Brachmanes d'autrefois ſe diſtinguoient par une auſtérité de mœurs, ſouvent exceſſive, fondée néamoins ſur des principes de vertu. Depuis des ſiecles fort reculés, les bramines, les derviches, les fakirs, ces ſolitaires multipliés à l'infini dans l'Inde, ſont en général des fanatiques inſenſés & fourbes, qui croient ſe rendre ſaints & qui dupent le vulgaire par d'effroyables pénitences. Une ardente imagination, exaltée par la chaleur du climat, porte naturellement au délire de la ſuperſtition, d'autant plus qu'une extrême pareſſe livre l'ame à elle-même. C'eſt l'origine de tant de coutumes inconcevables. On voit encore des femmes indiennes ſe brûler gaiement ſur le bûcher de leurs maris, dans l'eſpérance d'une vie bienheureuſe. Un peuple tout à la fois extrêmement doux & lâche, devient, par la force des idées ſuperſtitieuſes, atroce & homicide de ſoi-même.

Bramines, derviches & fakirs.

Femmes qui ſe brûlent.

CONCLUSION.

Avantage de l'Europe moderne sur l'Asie.

En contemplant les nations asiatiques, la plupart très-malheureuses au centre des bienfaits de la nature ; en les voyant si peu avancées dans la carriere du génie, quoique leurs progrès fussent prodigieux en comparaison des nôtres, si l'on remonte au-delà du seizieme siecle ; en examinant sur-tout le sort des Indiens, à qui la terre offre, presque sans travail, les fruits les plus délicieux, & dont le pays est presque désert sous le fléau du despotisme ; en considérant à quel point tout dégénere sous le plus beau ciel, & comment la valeur même des Tartares y devient mollesse & inertie : on connoît toute l'influence du climat combinée avec celle des causes morales; on se félicite d'avoir une patrie, où les vrais biens de l'humanité sont plus solides & en plus grand nombre, parce qu'ils sont le fruit tardif de la raison, du travail, de cette industrie créatrice qu'excite le besoin, que la liberté anime, & qui fait triompher l'homme de tous les obstacles de la nature, ou plutôt qui soumet en quelque sorte à ses lois la nature entiere.

Combien les gouver-

Malheureusement le choc des passions des erreurs & des abus, traverse encore,

à beaucoup d'égards, les effets d'une lumiere bienfaisante. Sans doute, la société humaine & politique n'est point capable d'un certain degré de perfection. Les vices y feront toujours naître des ronces; l'intérêt particulier y sera toujours en guerre sourde avec l'intérêt général. Mais qu'un gouvernement éclairé & ferme entreprenne de réformer, sinon tous les abus, (chose impossible) du moins tous ceux que la prudence permet de proscrire; qu'il fonde la prospérité publique sur des lois simples, impartiales, maintenues avec autant de vigueur que d'humanité, qu'il encourage, & les travaux qui nourrissent les peuples, & ceux qui les éclairent utilement; qu'il fasse passer aux mœurs & aux talens respectables la considération, usurpée par l'insolente fortune; que l'éducation surtout forme des citoyens pour les divers états que l'on doit remplir, au lieu de consumer la jeunesse dans une étude stérile de mots, au lieu de lui inspirer le dégoût des bonnes choses, en la forçant de dévorer l'ennui d'un inutile travail: osons le prédire avec confiance, un tel changement, s'il arrive jamais, produira des miracles de félicité & de gloire dans la partie de l'Europe où il sera exécuté.

nemens peuvent augmenter le bonheur des peuples.

Conſéquences pratiques de l'hiſtoire.

C'eſt l'erreur, (preſque toujours une erreur abſurde,) qui a enfanté les mauvais principes, les mauvaiſes inſtitutions, les mauvaiſes lois, les mauvais ſyſtêmes, d'où ſont nés la plupart des maux de la ſociété civile. L'hiſtoire le démontre par une infinité d'exemples. L'hiſtoire devroit donc apprendre aux rois & aux hommes d'état à corriger les défauts du gouvernement, & à poſer les vrais fondemens du bien public. Elle doit apprendre aux miniſtres de la religion à la rendre de plus en plus reſpectable, en l'appliquant au bonheur des citoyens par la culture de la vérité & des mœurs. Elle doit apprendre aux particuliers, que nul bien n'exiſte ſans quelque mélange de mal; que la perfection eſt une chimere; qu'il faut ſavoir ſupporter ce qu'il eſt impoſſible de changer; que la modération fait également la ſageſſe & le bonheur; enfin que pour vivre heureux avec les hommes, il faut pouvoir vivre content avec ſoi-même : avantage précieux, attaché à la raiſon & à la vertu.

FIN.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS CE NEUVIEME VOLUME.

SUITE DU LIVRE SECOND *DE* L'ÉPOQUE DE LOUIS XIV.

CHAPITRE IV.



CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

ÉPOQUE.
DE LOUIS XIV.

LIVRE TROISIEME.

Depuis la guerre de 1668, jusqu'au congrès d'Utrecht, en 1712.

CHAPITRE PREMIER.

LE fameux prince d'Orange foulevoit l'Europe contre Louis. Ligue d'Ausbourg. Vaine tentative pour faire un électeur de Cologne, ami de la France. Autres griefs du roi. Il rompt la trêve. Léopold faisoit aux Turcs une guerre heureuse. Couronne de Hongrie, héréditaire. La France arme. Prise de Philisbourg, &c. Palatinat faccagé. Conduite de Jacques II en France. Il passe en Irlande, & s'y prend mal. Siége de Londondery. Les François maîtres de la mer. Bataille de la Boyne. Jacques vaincu. L'Irlande subjuguée par Guillaume. Ennemis de Louis XIV. Siége de Bonn & de Mayence. Campagnes

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.



CHAPITRE IV.



CHAPITRE V

DANGERS de l'empereur Léopold. Marlborough & Eugene en Allemagne. Bataille d'Hochstet ou de Bleinheim. Déroute affreuse, suivie de grandes pertes. Mort de Léopold. Joseph I, son succesleur. Etat critique de Philippe V. Efforts pour l'archiduc Charles. Conquêtes en Espagne par les Anglois. Marlborough défait Villeroi à Ramillies. Vendôme victorieux en Italie. On le destine pour la Flandre. Préparatifs du siége de Turin. Fautes de la Feuillade à ce siége. Eugene s'avance, & joint le duc de Savoie. Déroute de Turin. On leve de même le siége de Barcelone. L'archiduc proclamé à Madrid. Fidélité & zèle des Castillans. Berwick remporte la victoire d'Almanza, qui est suivie d'autres succès. Siége de Toulon. Tentative sur l'Ecosse. Campagne de Flandre. Le duc de Bourgogne & Vendôme ne s'accordent pas. Bataille d'Oudenarde; prise de Lille, &c. Terreur dans Paris. Philippe V s'affoiblit toujours. Louis demande inutilement la paix. Torci à la Haye. Proposirions des ennemis. Villars & Boufflers en Flandre. Bataille de Malplaquet. Projet des ennemis sur la Bourgogne, manqué.

CHAPITRE VI.

OFFRES humiliantes de Louis XIV. On ne pouvoit les rejetter sans imprudence. On veut néamoins qu'il détrône lui-même son petit-fils. Nouveaux malheurs de la France. Philippe V, abandonne encore Madrid : Vendôme en Espagne. Siége de Brihuéga. Bataille de Villaviciosa. Mort de l'heureux l'empereur Joseph. Charles VI lui succéde. Intrigues secretes pour la paix en Angleterre. Les Vhigs dominoient à Londres. Crédit & vices de Marlborough. Sa femme abuse de la faveur. Harley & Bolingbroke. Les Torys mettent en jeu la religion. S cheverel. Ses sermons sont brûlés par ordre du parlement. Disgrace de la duchesse de Marlborough. Grands changemens par de petits moyens. Déchaînement des Torys contre le duc de Marlborough. Obstacles à la paix. Après la mort de Joseph I, les motifs de guerre ne subsistoient plus. Négociations secretes à Versailles. Marlborough prend Bouchain. Préliminaires de paix. Il perd ses charges. Eugene à Londres. Les Hollandois forcés de consentir aux conférences.

ÉPOQUE

DE LOUIS XIV.

LIVRE QUATRIEME.

Contenant la fin du règne de Louis XIV, & l'histoire du czar Pierre I, & de Charles XII.

CHAPITRE PREMIER.

L'EMPEREUR & la Hollande opposés à la paix. Embarras des plénipotentiaires Anglois. Nouvel obstacle par la mort des enfans de France. On exige une renonciation de Philippe V. Elle seroit nulle, selon la cour de Versailles. Réponse de Bolingbroke. Alternative proposée au roi d'Espagne. Il consent à la renonciation, contre les vœux de Louis XIV. Les Anglois se séparent des alliés. Eugene assiége Landreci. Courage du

---

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

OBSTINATION de Charles XII contre le czar. Il s'enfonce imprudemment dans l'Ukraine. Mazeppa ne peut faire révolter les Cosaques. Pierre défait Lewenhaupt. Il se venge de Mazeppa. Charles continue sa route. Bataille de Pultawa, où il est vaincu par le czar. Sa fuite en Turquie. Comment le czar profite de la victoire. Conquête de la Karélie & de la Livonie. Trait du despotisme de Charles. Intrigues à Constantinople en sa faveur: l'ambassadeur du czar y est arrêté. Affront pareil à Londres. Cathérine, nouvelle épouse de Pierre. Coutume des czars, d'épouser une de leurs sujettes. Le vayvode Cantémir trompe par des fausses espérances. Campagne du Pruth. Extrême danger des Russes. Cathérine engage le czar à negocier. Traité de Falksen avec le grand visir. Démarches du roi de Suede, irrité. Il perd ses états d'Allemagne. Stanislas en Turquie. Succès du czar sur la mer Baltique. Discours qu'il prononce à Petersbourg. Ordre de Ste. Cathérine.

CHAPITRE VI.

✱

CHAPITRE VII.

AFFAIRES GÉNÉRALES DE L'EUROPE.

Depuis la mort de Louis XIV, jusqu'au traité de paix d'Aix-la-Chapelle en 1748.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

PROGRÈS de l'électeur de Baviere. Il se fait couronner roi de Bohême, & empereur. Sentimens des Hongrois pour leur reine. Générosité angloise en sa faveur. Fautes multipliées de ses ennemis. Désastre, sans grande action. Le cardinal de Fleury montre beaucoup de foiblesse. Pertes de l'empereur & de la France Mort du cardinal de Fleury. La marine négligée. Bataille de Dettingen, remarquable par ses circonstances. Fautes de deux côtés. L'Italie, autre théâtre de guerre. Le roi de Sardaigne, pour les Autrichiens. Feintes neutralités. Comment les Anglois déciderent le roi de Naples. Bataille navale de Toulon. Dom Philippe & le prince de Conti passent les Alpes. Villefranche, Montalban, &c. sont forcés. Bataille & siége de Coni. Autres expéditions d'Italie.

❀

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.



CHAPITRE VII.



CHAPITRE VIII.



CHAPITRE IX.

OPINIATRETÉ des ennemis de la France. Siége de Maſtricht, qui amene la paix. Traité d'Aix-la-Chapelle. La France abandonne toutes ſes conquêtes. Peu d'avantage pour l'Angleterre. Ce traité fut défectueux. Faute inſigne à l'égard de Parme. Plus grande faute à l'égard de l'Amérique. Origine de la guerre de 1755. Tableau de cette guerre funeſte & inconcevable. Succès du roi de Pruſſe. Pacte de famille. Traités de 1763. Obſervation ſur les conquêtes des Anglois en Amérique. Malheurs de la guerre. Autres maux de la ſociété dans ce ſiecle; mais la raiſon nous a délivré de plus grands maux. Rivalité de la France & de l'Angleterre dans les ſciences & la littérature.

DE L'ETAT

Et des principales révolutions de l'Asie dans les derniers siecles.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CONCLUSION.

Avantages de l'Europe moderne sur l'Asie. Combien les gouvernemens peuvent augmenter le bonheur des peuples. Conséquences pratiques de l'histoire.

Fin de la Table des Matieres du neuvieme Volume.



